VENEMENT TV PLONGEZ DANS LES REVES ET CAUCHEMARS DE STEPHEN KING

MadMovies

LE PLUS FORT DU CINÉMA

28 WEEKS LATER
TOTALE CONTAMINATION

SUNSHINE
DANNY BOYLE LOST IN SPACE

300
L'ART DE LA GUERRE

WILDERNESS
MOUREZ EUNESSE !

MUTANTS EN LIBERTE, MASSACRE A L'ARRIVEE !

LA COLLINE A DES YEUX 2

M 02016 - 195 - F: 4,50 €
50 € - BEL : 5 € - CH : 9FS - CAN : 8,5 $CAN - ESP : 5,50 € - ITA : 5,50 €
- PORT. CONT : 5,50 € - D : 6,80 € - GR : 5,50 € - MAR : 42DH

DOSSIER CHIENS ENRAGES RAY HARRYHAUSEN, HOMMAGE A UN GENIE
BILAN GERARDMER 2007 CONAN LE BARBARE, LE CHEF-D'ŒUVRE DECRYPTE

STAY ALIVE

UN PUR FILM D'HORREUR EN DVD !

UN JEU MORTEL OÙ LE GAME OVER SIGNIFIE LA MORT...

© 2006 Spyglass Entertainment Group, LLC

SPYGLASS ENTERTAINMENT

GAME ONE

TFI VIDEO

Edito

BACK TO GERARDMER !

Cette année, le Festival du Film Fantastique de Gérardmer a mis le feu à la rédaction. De retour de cet événement, les éminents membres de la Mad Team ont tous, sans exception aucune, dû être placés en cellule spéciale de dégrisement, tant leur état post-festival était déplorable. Mais ne vous méprenez pas pour autant : non, nous ne sommes pas tous des alcooliques notoires uniquement capables d'écrire quand quelques grammes de substance forte circulent dans nos veines (c'est juste le cas d'une poignée de têtes brûlées dont je tairai le nom). Mais l'ambiance festivalière exaltée a tellement imprégné notre équipe qu'une flemme puissamment handicapante a frappé de plein fouet les rédacteurs, incapables de rendre un texte à l'heure au moment du bouclage ! Tous se souviennent avec émotion d'Alexandre Poncet et de son film de vacances épique retraçant pendant plus d'une dizaine d'heures les aventures de la Mad Team dans les rues géromoises. Tous se remémorent avec admiration la classe d'un David Carradine jouant sous nos yeux ébahis un jazz au piano devant une assistance conquise. Tous se rappellent de la standing ovation en l'honneur de Douglas Buck déclenchée dans le car presse par les mad rédacteurs chauds comme la braise après la projo de **Sisters** (car oui, on a aimé le film, et on maudit les siffleurs incultes, irrespectueux et têtes à claques qui auraient mérité de finir au fond du lac de Gérardmer !). Tous regrettent les salons du Grand Hôtel où il faisait bon trainailler jusqu'au petit matin, verre à la main et cigare au bec (sans costard en revanche, à part pour le James Bond des nuits géromoises, l'agent spécial Jean-François Rauger). Et enfin, tous saluent l'accueil des bénévoles, qui se plient en quinze pour satisfaire les journaleux aigris et exigeants que nous sommes (on a toujours faim, toujours soif, on a toujours mal aux jambes, on est jamais content, quoi !). Quant à l'équipe du Public Système, constamment sur le pied de guerre lors de la manifestation, je paierai cher pour savoir à quoi ils carburaient, tant leur énergie semblait intarissable ! Bon, maintenant, faut savoir motiver ses troupes : hein les gars, vous voulez quand même pas qu'on s'installe à Gérardmer, non ?!

Fausto FASULO

Ce mois-ci, retrouvez en DVD ***La Chambre du fils*** d'Alex de la Iglesia. Un thriller haletant signé par l'un des cadors du cinéma de genre ibérique. Et le mois prochain, foncez sur l'ultime titre que nous vous proposons dans le cadre des ***Scary Stories : La Faute***, du grand Narciso Ibanez Serrador.

Mad Movies Rédaction, Administration
6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur Jean-Pierre Putters
Directeur de la rédaction Gérard Cohen (gcohen@mad-movies.com)
Rédacteur en chef Fausto Fasulo (fausto@mad-movies.com)
Rédacteur/Réviseur Laurent Duroche
Rédacteurs pour ce numéro Laurent Barès, Damien Bernat, Mohamed Bouaouina, Alain Carrazé, Cédric Delelée, David Doukhan, Julien Dupuy, Laurent Duroche, Gilles Esposito, Fausto Fasulo, Jean-Baptiste Herment, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Alexandre Poncet, Bruno Provezza, Jean-Pierre Putters, Adolfo Ramirez, Rurik Sallé, Julien Sévéon, Stéphane Thiellement, Marc Toullec, Martin Winckler.
Correspondant aux États-Unis Didier Allouch
Conception graphique Isabel Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com)
Rédacteur iconographe Mathieu Roux
Stagiaire Kim Fournel
Impression Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 04
Publicité Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634
Remerciements Michèle Abitbol-Lasry, Sabri Ammar, Bach Films, Marie Anne Benardais, Kelly Beunel, Daniel Bouteiller, Sylvie Brevignon, Alexandre Bustillo, Michel Burstein, Sébastien Careil, Olivia de Catheu, Agence Cat's, Nathalie Chambon, Carole Chomand, Anne Crozat, Dark Star Presse, Marquita Doassans, Monica Donati, Blanche-Aurore Duault, Élodie Dufour, Abdelghani Essaadi, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Cécile Gélineau, Laura Gouadain, François Guerrer, Olivier Guigues, Olivier Jalabert et Album Comics, Nathalie Lund, Vanessa Jerrom, Vanessa Kirsch, Christophe L., Germanico Laposse, Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Karletty Lavocat-Lecorre, Christophe Le Belleguy, Frédéric LeBihan, Aurélie Lebrun, Anaïs Lelong, Henry Lenique, Cécile Leobon, Etienne Lerbret, Olivia Malka, Sophie Martins, Elizabeth Meunier, Murielle Montclair, Marc Morris, Dorothée Pasqualin, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Le Public Système Cinéma, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Christopher Robba, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Robert Schlockoff, Bruno Terrier et la boutique MK2 DVD, Delphine Vaquier, Justine Veillot, Patrice Very, François Vila, Jean-Pierre Vincent.

Commission paritaire N° 0707 K 81858
ISSN N° 0338-6791 **Dépôt légal** à parution
Directeur de la publication Benjamin Cohen
Editeur Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 €
RCS Paris B 394 412 928.
Principal actionnaire Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film ***La Chambre du fils*** en DVD au prix de 12,90 € pour le pack dont 5,50 € (prix promotionnel) pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité.

Retrouvez Mad Movies sur le site www.trouverlapresse.com

Imprimé en France/Printed in France

OJD PRESSE PAYANTE 2005

Sounds Like

L'ENFER DES SENS

Quand, à la suite d'un choc émotionnel, un quadra solitaire se rend compte que son ouïe se développe de façon plus qu'inquiétante, il est loin de s'imaginer que sa santé mentale risque de se faire la malle !

Réalisateur inspiré de **The Machinist** et **Session 9**, Brad Anderson confirme avec ***Sounds Like***, sa contribution à la saison 2 des ***Masters of Horror***, qu'il est bel et bien l'un des auteurs les plus talentueux du moment. Multipliant les astuces de mise en scène et les cadrages alambiqués, le cinéaste signe une œuvre d'une redoutable efficacité. Entre satire de l'univers bureaucratique et thriller parano à la **Répulsion**, ***Sounds Like*** s'affirme d'emblée comme l'un des tout meilleurs épisodes de la série. Du tout bon en attendant **Transsiberian**...

magazine

32 LA COLLINE A DES YEUX 2
À peine l'onde de choc créée par le remake d'Aja et Levasseur s'est-elle dissipée que le père Craven remet le couvert avec une séquelle qui s'annonce particulièrement énervée. Le petit Delelée, mutant radioactif à ses heures perdues, ne pouvait laisser passer l'occasion de nous narrer ce que nous réservent ses petits camarades. There will be blood !

38 28 WEEKS LATER
Jean-Baptiste Herment, infecté adepte de l'ultra-violence à ses heures perdues, n'a pu résister à l'appel de la chair dès qu'on lui a proposé d'aller sur le tournage de **28 Weeks Later**, la séquelle du **28 jours plus tard** de Danny Boyle. Il nous a ramené de précieuses infos, ainsi qu'un virus qui nous a tous transformés en zombies. Merci J-B !

42 SUNSHINE
Au soleil, m'exposer un peu plus au soleil... C'est en fredonnant sa chanson préférée que Stéphane Moïssakis, cosmonaute parano à ses heures perdues, s'est rendu sur le tournage du **Sunshine** de Danny Boyle. En attendant de se prendre ce thriller SF dans la rétine, voyons un peu ce que le réalisateur de **Trainspotting** nous prépare...

46 300
On a enfin vu la bête, et c'est bien sûr le barbare aux santiags (drôle de mélange, n'est-ce pas ?) David Doukhan qui prend son plus beau glaive pour vous livrer une critique gravée dans le marbre de la bombe de Zack Snyder. Quant à Julien Dupuy, il soumet à la question Mark Rappaport, superviseur des SFX maquillage sur le film.

54 WILDERNESS
Wilderness, survival féroce de Michael J. Bassett opposant délinquants juvéniles et chiens sauvages, n'a pas laissé insensible Julien Sévéon. Gilles Esposito, de son côté, nous rapporte fidèlement les douces paroles du réalisateur anglais.

58 DOSSIER : COMME DES CHIENS ENRAGES
Puisque nos amis les toutous sont de sortie dans **Wilderness**, la rédaction, aussi cynophile que cinéphile, a décidé de vous concocter un dossier sur les films mettant en scène des chiens forcément méchants. N'oubliez pas vos nonoss !

62 EVENEMENT TV : REVES ET CAUCHEMARS
L'univers de Stephen King ne semble connaître aucune limite, comme nous le prouve cette mini-série adaptant certaines des meilleures nouvelles du maître de l'horreur. Marc Toullec, fervent lecteur des œuvres de l'auteur (et de *Science et vie junior* aussi, mais ça n'a rien à voir), ne pouvait manquer ce rendez-vous.

66 GERARDMER 2007
Entre deux/trois saccages de bars, hôtels ou discothèques de Gérardmer, la Mad Team a pris le temps d'aller voir tous les films de la sélection 2007 de Fantastic'Arts, et vous fait un compte-rendu sans concession. Même San Helving s'y est mis ! Promizoulin !

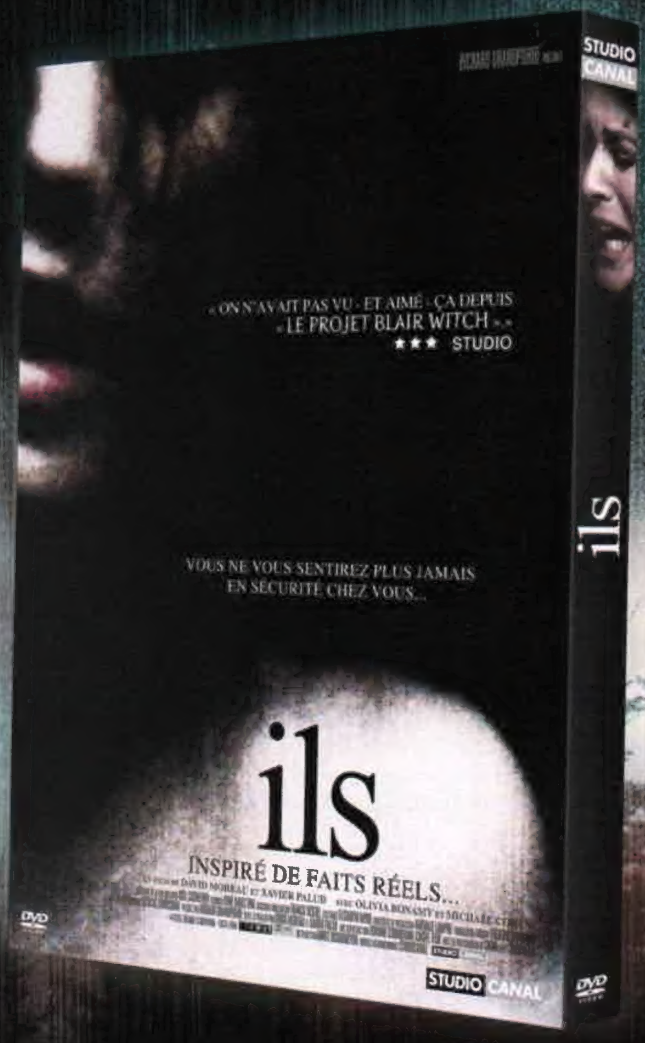
102 LE FILM DECRYPTE : CONAN LE BARBARE
À l'annonce d'un film décrypté sur le chef-d'œuvre de John Milius, Cédric Delelée a sorti son épée la plus massive et a juré sur Crom que personne d'autre que lui n'aurait l'auguste honneur d'user de sa plume pour en analyser les moindres détails. Ne jamais contrarier un Breton de souche irlandaise, surtout quand il est armé...

"On n'avait pas vu - et aimé ça - depuis "*Le Projet Blair Witch.*" "

STUDIO ★★★

ils

INSPIRÉ DE FAITS RÉELS...



BONUS

- Making of : Les coulisses de l'angoisse (26min)
- La torture de Clémentine (7 min)
- Rencontre avec René-Marc Bini (10 min)
- 19 Juillet 2006 : ILS arrivent au cinéma (3 min)
- Film-annonce
- Galerie d'affiches

ils arrivent en DVD

DVD VIDEO

MTV MUSIC TELEVISION

Ciné Live

STUDIO CANAL

rubriques

4 RIEN QUE POUR VOS YEUX
Après les bombes **Session 9** et **The Machinist**, on ne pouvait décemment manquer l'occasion de vous passer cette appétissante photo de ***Sounds Like***, l'épisode des ***Masters of Horror*** saison 2 réalisé par Brad Anderson. Vous prendrez bien un petit ver ?

12 NOTULES LUNAIRES
Tout excité d'être enfin sorti de sa cave et d'avoir découvert les physiques d'Apollon de ses compagnons de plume, San Helving se déchaîne et vous livre des notules survoltées, bourrées de Z et de B qui tachent. Fallait pas l'inviter !

18 NOTULES ASIATIQUES
Julien Sévéon, l'actu asiatique, c'est son dada. En véritable Guy Lux du cinéma d'Extrême-Orient, il vous livre les news les plus fraîches, et vous fait un topo sur l'adaptation ultra attendue du manga *Coq de combat* que met en scène le réalisateur de **Dog Bite Dog**.

24 DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE
Entre un film parano du dimanche, un wu xia boursouflé et le dernier outrage fait aux comics par Mark Steven Johnson, rien de bien glorieux à se mettre sous la dent ce mois-ci. Heureusement, papy Clint est là pour relever le niveau avec ses **Lettres d'Iwo Jima**.

26 LE CINEPHAGE DU MOIS : HYPER TENSION
Encore épuisé d'avoir tenté de réitérer les exploits de Jason Statham dans **Hyper tension** en plein milieu de la rue Rodier (et après une nuit en garde-à-vue bien méritée), Laurent Duroche s'est fait un shoot d'adrénaline pour vous parler de ce B chtarbé et frénétique.

28 MAD SEQUENCE : NE VOUS RETOURNEZ PAS
N'écoutant que son courage, Laurent Barès a osé se retourner et scruter dans les moindres détails le chef-d'œuvre de Nicolas Roeg pour vous livrer une passionnante analyse de séquence. Prenez des notes !

75 MAD'GAZINE
Encore plein de belles choses ce mois-ci, avec des DVD à regarder avec les yeux, des jeux vidéo à vivre pad en mains, des disques à écouter avec les oreilles... Bref, il y en aura dans (et pour tous) les sens !

96 LES LEGENDES DU FANTASTIQUE : RAY HARRYHAUSEN
En grand enfant jouant encore avec ses dinosaures en plastique, Marc Toullec ne pouvait manquer de vous conter la vie et l'œuvre de son idole de toujours, Ray Harryhausen. Et c'est parti pour un voyage dans l'imaginaire de l'un des plus grands noms du fantastique.

105 FANTASTIC GUIDE
À la surprise générale, JPP est encore empêtré dans les films dont le titre commence par « dark ». Nous lui proposons donc de renommer la rubrique « movies with dark in the title guide », puisqu'il en a encore pour quelques années. JPP, ton courage nous émeut...

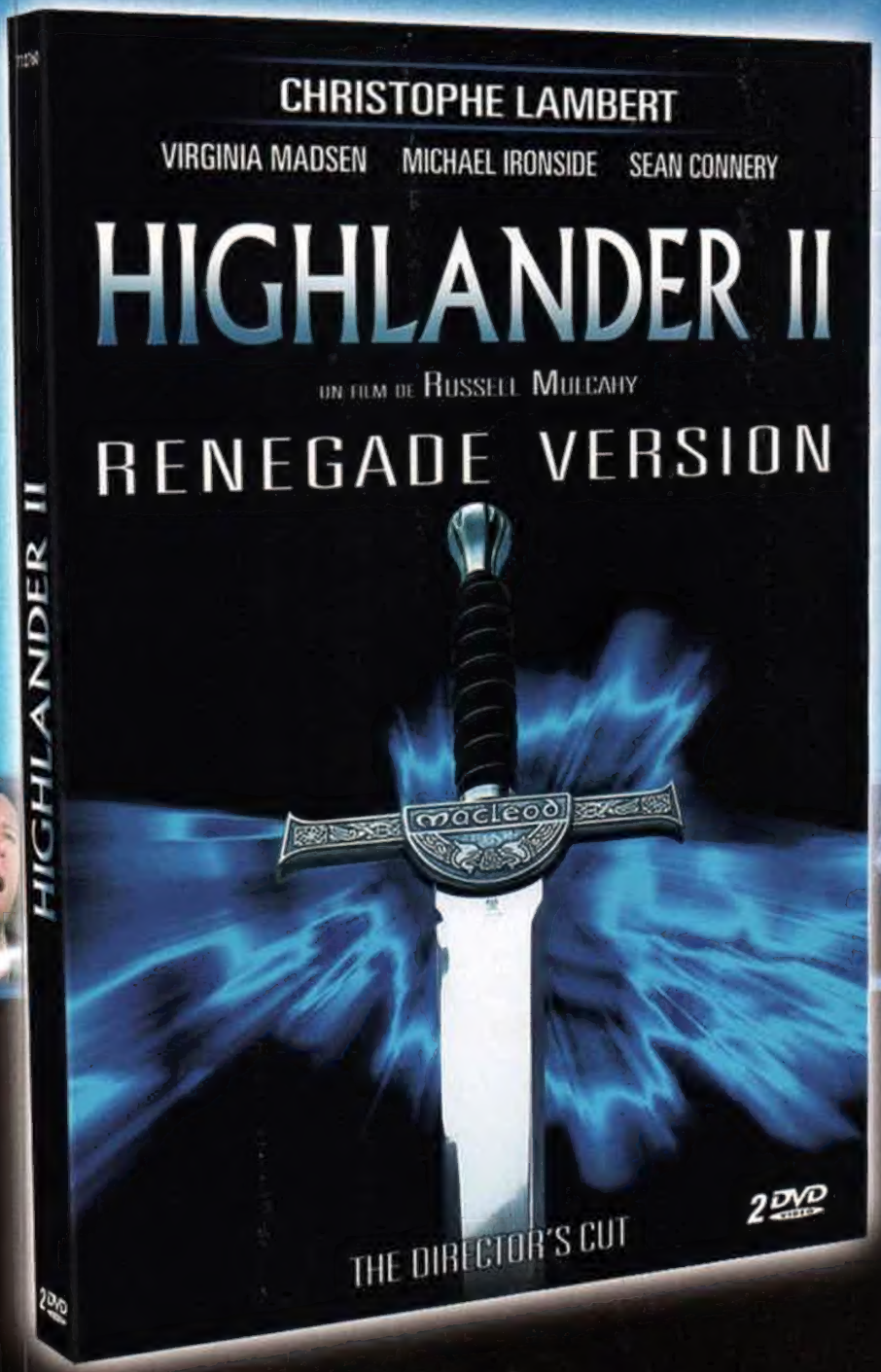
110 TERRA INCOGNITA
Entre **300** et **Conan le barbare**, l'heroic fantasy est à l'honneur ce mois-ci dans Mad. Julien Sévéon en profite pour nous emmener dans les contrées les plus reculées du globe pour nous faire découvrir les représentants les moins connus et les plus exotiques du genre. Quel aventurier, ce Juju !

112 PIN-UP ANNA NICOLE SMITH
Ce mois-ci, une pin-up teintée de tristesse, puisque c'est la vie mouvementée de la récemment disparue Anna Nicole Smith que nous conte un Gilles Esposito ému aux larmes. Sous ces dehors de tueur de giallo, il y a un cœur qui bat...

3 Édito
10 Courrier des lecteurs
20 Festival
30 Avis chiffrés
31 Abonnement
72 Anciens numéros
113 Petites annonces

ÉDITION COLLECTOR 2 DVD

HIGHLANDER II
RENEGADE VERSION



DÉCOUVREZ
LA VERSION
DIRECTOR'S CUT
INÉDITE !

2 HEURES
DE BONUS

EN VENTE PARTOUT LE 6 MARS

dvdrama.com
Le premier quotidien du DVD

OPENING

Contact : www.opening.fr - Tel. : 02 32 77 88 00 - opening@opening.fr

Courrier des lecteurs

GNA GNA

Salut bande de Mads !
Tout d'abord, comme on dit chez nous : « Bananier, pommes sautées et meilleurs vieux » à toute la rédac. Commençons par ce qui fâche. C'est sans doute dû aux absences (momentanées ou pas) des sieurs Bustillo, Dahan ou Granger… Toujours est-il qu'Eli Roth est désormais considéré comme un génie dans les pages de Mad, son inoffensif (sauf pour cette lopette de Tarantino) et prétentieux **Hostel** faisant quasiment office de chef-d'œuvre pour vous. On croit rêver…
En attendant, dans le top de la rédac, aucune trace des bonnes surprises que furent **Hard Candy**, **Lord of War** ou, plus surprenant encore, du sublime **Fragile** (ne jouez pas les innocents, certains membres de la rédac ont cité des DTV dans leur top) du génial Balaguero. Bref, un top trop consensuel et trop peu original… Décevant. Seuls les **Devil's Rejects** ou autre **Labyrinthe de Pan** étaient incontournables. Quant à **The Fountain**, on aime ou on déteste. Un petit merci et bravo perso à Julien Dupuy, je pense exactement la même chose du film que lui ! Passons…
Un petit mot sur **Apocalypto** du padre Mel : On lui dit merci d'être un cinéaste si généreux et virtuose, pour le reste et le contexte historique… On remercie les dieux mayas de ne

pas faire partie de ses proches connaissances, vu le portrait lamentable qu'il dresse de cette civilisation, connue pour avoir été l'une des plus humanistes, subtiles, ouvertes et intelligentes de l'histoire de l'Humanité.
Bravo pour le spectacle donc… Et zéro pointé pour le tact !!
On termine sur la bonne note de ce numéro : le DVD du très chouette survival de Lieberman, **Survivance** ! Je fais partie des jeunes qui avaient flippé grave devant la cultissime émission **Temps X**, des frères… euh… reliftés, c'est ça ? Bref, devant l'extrait diffusé à l'époque où les protagonistes se retrouvaient coincés sur un pont face aux deux frangins mongolos psychopathes ! Je n'avais jamais eu l'occasion de voir le film… Merci donc pour avoir réalisé ce fantasme via ce DVD déjà culte !
Encore une fois meilleurs vœux et à plus !

Sylvain DIRUY

Mon cher Sylvain,
C'est drôle, cette tendance qu'ont certains lecteurs à ne pas tolérer qu'on puisse soutenir ou défendre quelqu'un qui est, à leurs yeux, inintéressant. Eh bien sache qu'Eli Roth a le droit d'être soutenu et défendu, et ce quoi qu'en pensent certains membres ou ex-membres de la rédac. Il n'y a pas de voix qui comptent plus que d'autres, et chacun est en droit d'aimer le bonhomme… ou pas ! Quant à ton avis ultra argumenté et d'une pertinence rare sur **Hostel** *(et je ne parle même pas de ta vanne « méga drôle » sur Tarantino), nous le respectons, et d'ailleurs, vu la puissance de ton phrasé, comment ne pas s'incliner ? Pour ce qui est du Top de la rédac, là aussi, à quoi t'attendais-tu ? D'une part,*

LES SOIREES BIS DE LA CINEMATHEQUE + LA NUIT EXCENTRIQUE

Au mois de mars, la Cinémathèque française déroule le tapis rouge au regretté Jack Palance via deux soirées incontournables pour tous les bisseux qui se respectent. Quant à l'événement du mois, il s'agit bien sûr de la tant attendue Nuit excentrique (le 10 mars), qui s'annonce bigger and louder avec une programmation scotchante. Nous serons de la partie, alors pourquoi pas vous ?

COMMENT NOUS ECRIRE ?
Mad Movies, Courrier des lecteurs,
6 rue rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

HOMMAGE A JACK PALANCE (1ERE PARTIE)

VENDREDI 9 MARS – SALLE GF
20h00 **Man in the Attic**
de Hugo Fregonese
USA – 1953 – 82 min – VOSTF – 35mm
Avec Jack Palance, Constance Smith, Byron Palmer, Frances Bavier.
Les exploits sanglants de Jack l'Éventreur.
Inédit en France.

22h00 **Signes particuliers : néant (The Man Inside)**
De John Gilling
G-B – 1958 – 95 min – VOSTF – 35mm
Avec Jack Palance, Nigel Patrick, Anita Ekberg.
Un détective poursuit à travers le monde un voleur de diamants.

HOMMAGE A JACK PALANCE (2EME PARTIE)

VENDREDI 23 MARS – SALLE GF
20h00 **Alone in the Dark** de Jack Sholder
USA – 1982 – 92 min – VOSTF – 35mm
Avec Jack Palance, Martin Landau, Donald Pleasence, Dwight Schultz.
Quatre tueurs psychopathes s'échappent d'un asile lors d'une panne de courant et prennent d'assaut la maison de leur docteur.
Inédit en France.

22h00
Voluptueuse Laura (Eva near/Black Cobra) de Joe D'Amato
Italie – 1976 – 80 min – VF – 35mm
Avec Jack Palance, Laura Gemser, Gabriele Tinti, Michele Starck.
Un vieux playboy installé à Hong Kong est obsédé par les serpents, au point de vivre entouré de reptiles. Un jour, il découvre un spectacle érotique au cours duquel une fascinante jeune femme asiatique danse avec un cobra.

FIMO 2007

Et un événement de plus ! Du 21 au 25 mars aura lieu à Cannes le FIMO (Festival International du Making Of), manifestation à ne pas manquer pour ceux qui aiment découvrir l'envers du décor. Présidé par Laurent Bouzereau un nom bien connu des amateurs de making-of de haute tenue, le FIMO propose une programmation multi thématique dans laquelle vous retrouverez, entre autres, une case spéciale Cinéma fantastique et une Nuit gore. À noter que le festival est ouvert au public, donc si vous êtes dans la région, ne vous privez pas du spectacle !

Hard Candy *et* **Fragile** *ont été cités par certains rédacteurs (il suffit simplement de fermer son recueil de blagues écrit par Jean Roucas et de se concentrer sur les deux pages du magazine), d'autre part, un Top est forcément subjectif et, par conséquent, ne peut correspondre à la vision du cinéma de tout le monde. Pour ce qui est de ta remarque sur* **Apocalypto**, *pas besoin d'épiloguer, là encore, nous sommes face à un gros amalgame entre propos cinématographique et véracité historique. Cédric Delelée y a répondu le mois dernier, on ne va pas s'étendre encore là-dessus... Enfin, ravi que* **Survivance** *t'ait plu !*

CABALE CONTRE CABAL

Cher Mad,
Pour commencer, j'aimerais vous remercier d'avoir tenu votre promesse concernant **Les Fils de l'homme**. Nous sommes d'accord, il devait tenir une place importante dans les pages de Mad Movies, et c'est chose faite ! Sinon, je me souviens de **Cabal** de Clive Barker. Est-il sorti en Zone 2 ? Et puis **Lost** ! Je sais que la saison 3 n'est pas encore d'actualité en France, mais je ne vous imagine pas ne pas suivre la diffusion US. Sans rien révéler, dites-moi simplement si cette saison 3 semble tenir la route. Juste comme ça, histoire de prendre la température d'une œuvre qui jusqu'ici me fascine (même si je reconnais que la saison 2 fût bancale et grippée). Bien à vous, Virgile (Paris 18e)

P.S.: Félicitations pour vos couvertures, elles illuminent les rayonnages des libraires (celle de janvier, oh là là ! Une pure merveille !) !

Cher Virgile,
Merci pour **Les Fils de l'homme**, *sache qu'en plus tu trouveras à l'occasion de sa sortie en DVD une interview d'Alfonso Cuaron dans le prochain numéro. Eh oui, on est comme ça, on ne lâche pas l'affaire à Mad ! Sinon, concernant* **Cabal**, *il existe un Zone 1 datant de Mathusalem, mais aucune trace de Zone 2 malheureusement ! Il s'agit d'ailleurs d'un titre qu'on rêverait de sortir en version intégrale, donc qui sait, peut-être aurons-nous un jour la chance de le proposer à nos vénérables lecteurs ! Enfin, pour* **Lost**, *la personne répondant à ce présent courrier avoue sans ambages ne rien en avoir à cirer, donc pas de bol, c'est pas ici que tu trouveras des infos. Oui, c'est dégueulasse, mais ce sagouin de personnage mystérieux réagissant à vos missives est comme ça ! Sûrement un membre de la famille de ce dégénéré de San Helving ! Allez, merci encore pour tes encouragements et à très bientôt !*

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit [illegible] qui ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique

DISTURBIA
RIRE WINDOW ?

Après les scores plus que moyens de ses trois premiers longs (**Salton Sea**, **Taking Lives – Destins violés** et **Two for the Money**), D.J. Caruso se tourne à présent vers le teen movie, histoire de sauver sa peau et de ne pas devenir un vulgaire faiseur de DTV. Vendu comme un **Fenêtre sur cour** version « djeuns », **Disturbia** a tout l'air d'un produit calibré et sans saveur, uniquement mis en chantier pour faire un bon paquet de thunes. Incarné par Shia LaBeouf (il a dû souffrir à l'école, avec un nom comme ça…), le héros du film est un jeune délinquant condamné par la justice à rester chez lui, au grand désespoir de sa mère (Carrie-Anne Moss), qui fait les trois-huit pour boucler ses fins de mois. Lorsque l'adolescent, en quête d'action, se met à épier ses voisins, il acquiert la certitude que l'un d'eux (David Morse) est un serial killer. Dans l'impossibilité de quitter sa chambre pour cause de bracelet électronique, il envoie ses meilleurs amis fouiller la maison du mystérieux inconnu… Si la bande-annonce, relativement efficace mais sans surprise, fleure bon le PG-13 inoffensif, une série de photos, zarb et malsaines (on y voit notamment un cadavre flotter sur l'eau) laisse penser que **Disturbia** pourrait se révéler plus tordu qu'il n'y paraît. Écrit par Christopher B. Landon (**Another Day in Paradise**) et Carl Ellsworth (**Red Eye**), **Disturbia** sort en avril prochain aux States et le 3 octobre 2007 en France.

Jean-Baptiste HERMENT

■ Comme je vous le confesse dans le dossier Gérardmer, je viens de découvrir que le p'tit nouveau Jean-Baptiste Herment est jeune ! Toujours puceau, accro au hard rock FM et aux slashers décérébrés (connaissez-vous d'ailleurs sa règle des trois S pour un slasher réussi ? « Suspense, Scope, Salopes »), Herment l'insolent devrait logiquement se ruer sur Bachelor Party Massacre, un gros Z s'inspirant de l'une des émissions de real-TV les plus cultes (« *Tourne-toi que je te mette une rose dans le cul, ma puce* »). Sûrement déçue de ne pas avoir reçu ladite fleur dans son fondement, une pouffe pète les plombs et décide de se venger dans le sang. Un pitch pas plus con qu'un autre pour un slasher réalisé par un certain Schumacker Halpern Overdrive. Ben mon gars… Je préfère encore m'appeler Jean-Baptiste Herment, tiens. Saviez-vous d'ailleurs qu'il était jeune ? Fou, non ?

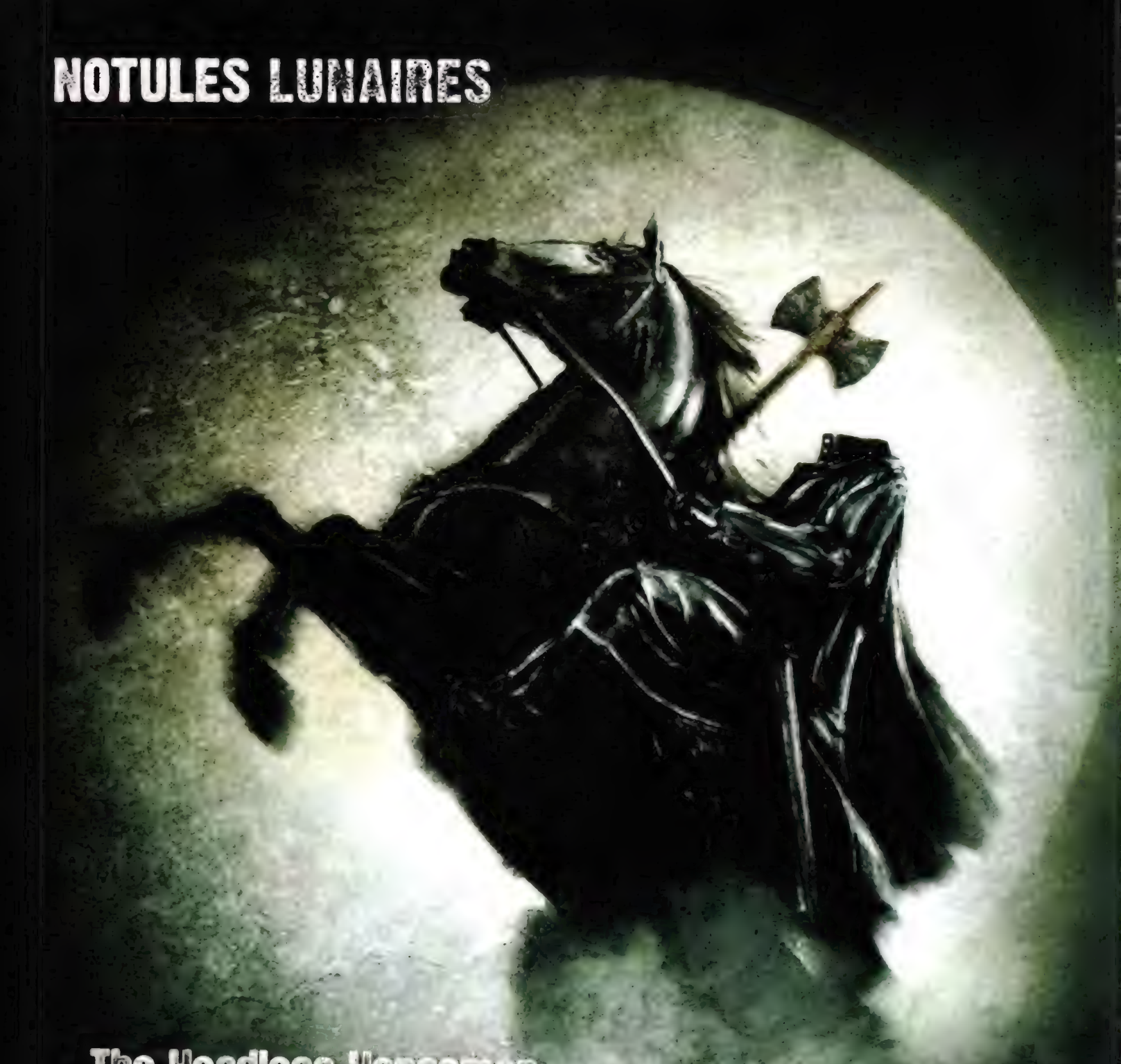
■ Death Row… Le fameux couloir de la mort… Là où finiront sûrement les petits salopards coupables de « papy-slapping » sur

notre pauvre Herment. Mais puisqu'on vous dit qu'il n'a même pas trente ans, arrêtez un peu de vous acharner sur lui, s'il vous plaît ! C'est vrai que lorsqu'il parle, ça sent le Stéradent, mais ce n'est pas une raison. Bref, **Death Row**, c'est le nouveau film de Kevin VanHook (**Frost, portrait d'un vampire**, **The Fallen Ones**), l'une de mes têtes de Turc préférées. Des tueurs de flics en cavale se réfugient dans une prison abandonnée, mais surtout hantée. Ça, c'est pour l'histoire, guère bandante, avouons-le (j'avoue, j'ai même pas une demi-molle). Le casting, en revanche, est légèrement plus stimulant : le « old-school » Stacy Keach (***Mike Hammer***), le « too-smile » Jake Busey (**Starship Troopers**) et le « Biactol, never ! » Danny Trejo (toutes les séries B et Z de la création). Ça commence à monter ?

■ Il a l'air d'avoir du style, le maboul de **The Killing Floor**. J'aime les tueurs bien sapés, ça change des culs-terreux en salopette, des lopettes en toge noire ou des kids à tête de vioque en t-shirt miteux (ah non, ça c'est...). Dans ce premier long du newbie Gideon Raff (encore un jeune avec un nom de vieux... Ça me rappelle quelqu'un...), un agent littéraire à succès (Marc Blucas, vague bodysnatcher de Brad Pitt, vu dans **Alamo** et **Le Peuple des ténèbres**... que des « All Bran Movies » donc) emménage dans un lupanar trois étoiles (tout comme... Herment, qui, sachons-le, vit dans un HLM de 150 m2 en plein Paname, mais que fait *Le Canard enchaîné* ??? En taule Herment !), avant de s'apercevoir que ce dernier fut le théâtre de crimes abobominables ! Bien évidemment, l'histoire s'apprête à se répéter... J'en bâille d'avance.

DES MONSTRES ET DES HAS-BEEN

Suite des aventures du Panzer Generaloberst Fasulo, depuis peu seul maître à bord au 9 rue Rodier : « *Enculé ? Oui, San, c'est bien toi, viens là deux minutes. Elle était bien pourrie ta notule Sexy Bitches du mois dernier, non ? Aujourd'hui, c'est moi qui gère mon gars, tu vas me faire une thématique « Des monstres et des has-been ». Oui, c'est génial, c'est de moi. Et attends de voir les films, bitch, c'est du lourd : **Soul's Midnight** avec Armand Assante et **Lost Colony** avec Adrian Paul ! Comment ? Et les has-been, c'est qui ??? Mais t'es con ou quoi ? Pour toi, Assante et Paul sont des monstres sacrés ??? Putain, ça fait des bonnes journées avec toi... Pour les monstres, on a respectivement des vampires edentés et des sorcières chelous toutes tripées ! Tu t'en souviendras, blaireau ? Et tiens, tant qu'on y est, si je te surprends à nouveau en train de vanner mon Herment à moi, je te passe la bite au rabot. Fais gaffe mon gars, dans deux ans, c'est lui le taulier ici... »*



The Headless Horseman

A EN PERDRE LA BOULE

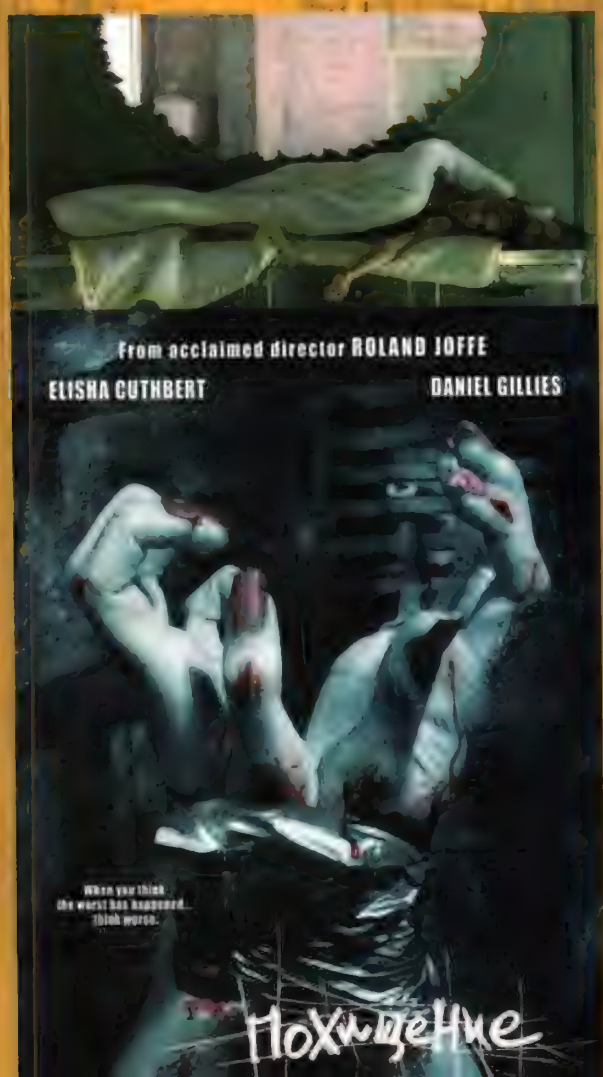
« Ah ! Ces couards de Nu Image produisent maintenant un plagiat de Sleepy Hollow de Tim Burton ! » s'écrient déjà les mauvaises langues. Ce serait oublier que la fameuse légende de ce cavalier sans tête, qui galope dans les campagnes verdoyantes du Nord-Est américain, a été maintes fois adaptée au cinéma, d'une version muette avec le mythique cow-boy Will Rogers à un énigmatique **Curse of the Headless Horseman**, daté de 1974 et mettant en vedette Ultra Violet, l'égérie de Salvador Dali. Mais loin de surréalisme, la mouture 2007 nous fait retrouver l'habituelle bande de jeunes qui, imprudents, s'entassent dans une camionnette pour partir en virée au soir d'Halloween. À la recherche d'un raccourci que jamais ils ne trouvèrent, ils échouent dans une étrange ville fantôme où ne tarde pas à apparaître notre féru d'équitation, bien décidé à les décapiter pour se venger d'avoir subi le même sort cent ans auparavant. Or, malgré ce synopsis détaillé (?), le film ne semble avoir pour l'instant d'autre réalité que le joli flyer ci-dessus. Pas fiers, ces petits filous de Nu Image/Millenium n'en font aucune mention dans leurs plannings, où leurs proverbiaux Creature Features (***MegaSnake***, **Alien vs. Alien** – non, il n'y a pas de faute de frappe !) côtoient pourtant des projets « de prestige » comme un **Finding Rin Tin Tin**, ou encore la grande arlésienne du cinéma de ces vingt-cinq dernières années : le biopic d'Edgar Poe réalisé et interprété par Sylvester Stallone. Wait and see…

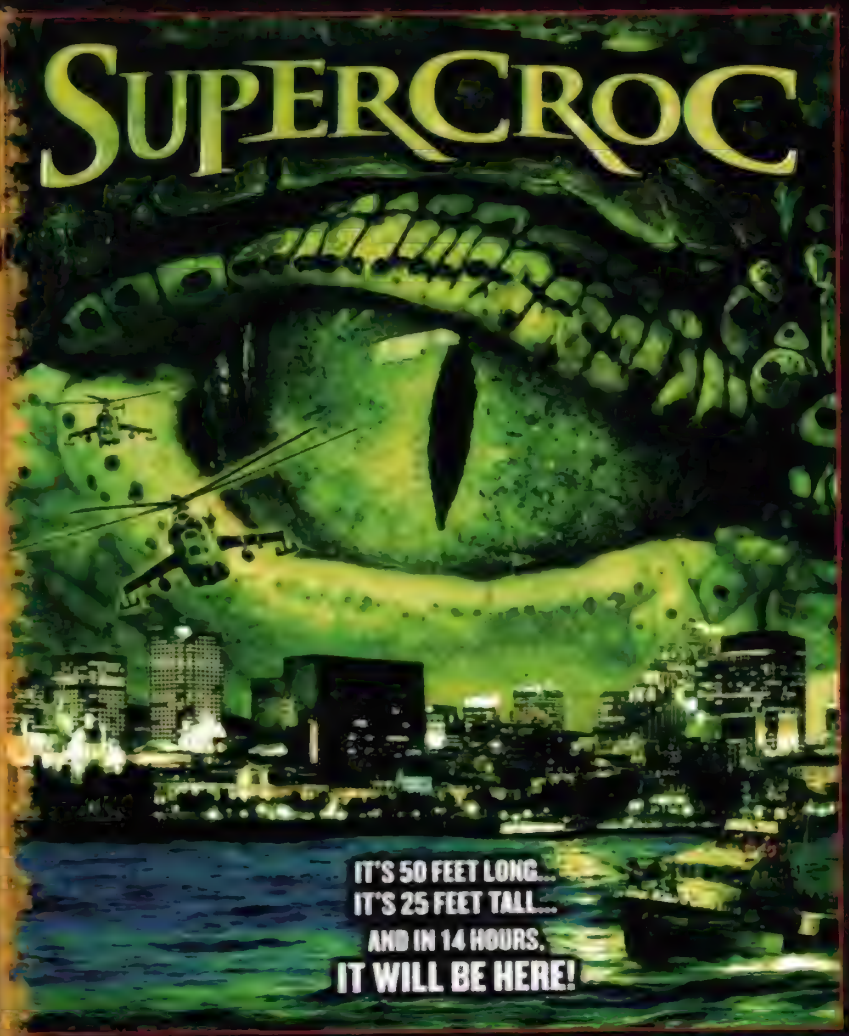
Gilles ESPOSITO

CAPTIVITY
ENFERMES DEDANS

Les pitchs accrocheurs, Larry Cohen, ça le connaît. Un yuppie obligé de rester dans une cabine téléphonique sous peine de se prendre une balle (**Phone Game**), un fils à papa séquestrant sa petite amie pour l'empêcher de se faire avorter (**Piège intime**) ou encore un assassin méthodique qui engage un flic afin d'écrire ses mémoires (**Pacte avec un tueur**) : il est évident que le créateur des ***Envahisseurs*** n'est jamais à court d'idées pour captiver son public. **Captivity**, son dernier scénario en date, part d'un postulat peut-être moins original que ses prédécesseurs, mais pas moins accrocheur : un mannequin (Elisha ***24 heures chrono*** Cuthbert) et un chauffeur sont retenus en otage par un mystérieux serial killer (Pruitt Taylor Vince, vu dans **Identity**) qui prend un malin plaisir à les pousser à bout, jusqu'au moment où la jeune femme décide de rendre les coups… Qu'on ne s'y trompe pas, si l'argument pourrait faire penser à un plagiat pur et simple de **Saw**, il est bon de rappeler que Larry Cohen a écrit son script il y plusieurs années déjà (en même temps que **Cellular**), et n'a pas besoin de copier ses confrères pour nous pondre une histoire digne de ce nom. Tourné en Russie (!) il y a presque 2 ans, **Captivity** marque le retour derrière la caméra de l'Anglais Roland Joffé, dont on n'avait plus de nouvelles depuis le catastrophique **Vatel**. On l'espère donc plus en forme que sur ses derniers longs, histoire de nous prouver qu'il n'est pas encore fini (**Mission**, quand même…). Reste à voir si les réécritures opérées par Joffé et son scénariste (le débutant Joseph Tura) n'auront pas trop dénaturé le script original de Cohen. Quand on sait comment certains ont flingué **Cellular**, il est permis d'avoir peur…

Jean-Baptiste HERMENT

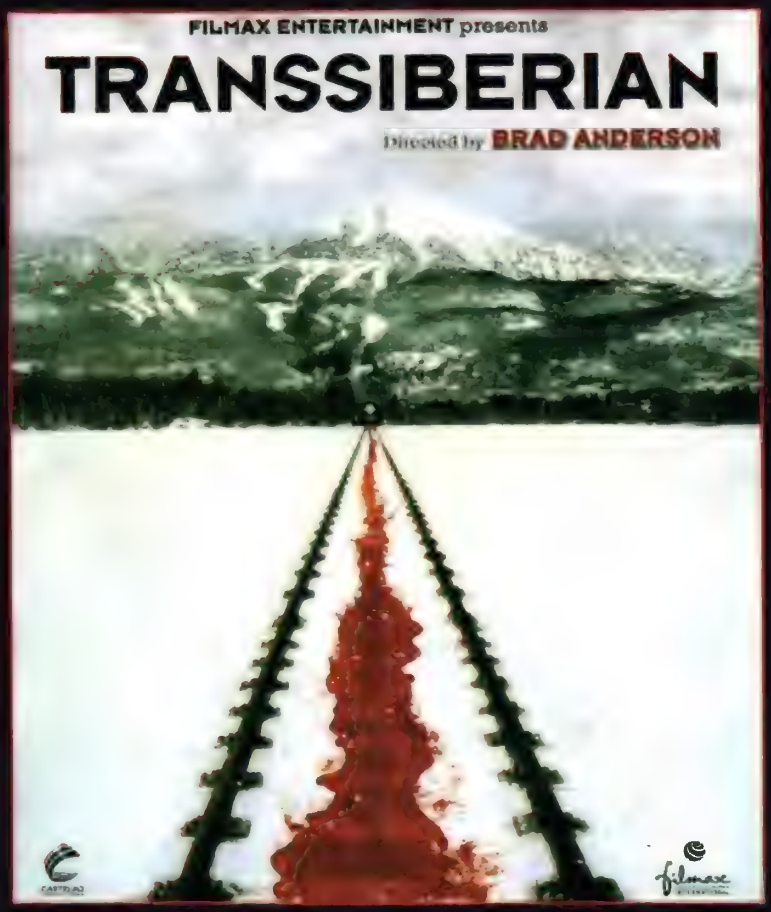




■ Point de killer dans **Driller**, seulement des aliens belliqueux s'emparant du corps d'un pauvre quidam qui passait par là (Herment ??? Merde, c'est vraiment pas de chance), afin de le transformer en machine à tuer. Tiré d'un graphic novel dispo sur le Net, **Driller** est le second long-métrage de Jason Kartalian, prometteur jeune réal auteur d'un premier film très réputé que personne ici n'a vu, puisqu'il s'agit d'une comédie romantique. Tanya Dempsey (**Hell Asylum**, **Witchouse 3 : Demon Fire**), Trisha Hershberger (**Death from Beyond**) et Eric Spudic (**Halloween Night**, **Zombiegeddon**, même si je ne l'ai jamais vu, j'aime ce film) vont faire tout leur possible pour sauver mon pigiste préféré des griffes des méchants eutés. De là à ce qu'ils nous le rendent avec une sonde dans le cul… « *JB téléphone maison…* »

■ Plus fort que le **Dinocroc** du père Corman, voici que déboule sous vos yeux ébahis le **Supercroc** des p'tits filous de The Asylum ! Un détournement dans la grande tradition initié par deux loustics, le réalisateur débutant Scott Harper (un mec venant du CGI, ayant bossé sur **L'Avion de l'angoisse** et **Des serpents dans le vaisseau**) et le scénariste Steve Bevilacqua (**Hillside Cannibals**). Coincés entre les crocs du Supercroc, l'amateur éclairé (et il a intérêt à l'être, car il fait tout noir dans la gueule du Supercroc… Putain, ce que je suis drôle, presque autant que le rédac chef… ah ah ah, quelle rigolade) pourra reconnaître Kim Little (**Killers** et sa suite, **Scarecrow Slayer**), Matthew Blashaw (**Freakshow**, **Blood & Guts**), Jean-Baptiste Herment (**Ah ! Les belles bacchantes**, **Le Chanteur de Mexico**), Noel Thurman (**Exorcism : The Possession of Gail Bowers**, **Dracula's Curse**) et Marat Glazer (**The 9/11 Commission Report**). Bref, que des habitués des prods Asylum. Tous des consanguins, moi je dis…

NOTULES LUNAIRES



■ Après ses rmistes flippettes et sa poufiasse anorexique... Tiens ? On vient de me faire signe que je ne suis pas drôle... Hum... Après **Session 9** et surtout **The Machinist**, Brad Anderson continue sa collaboration avec Filmax pour les besoins de **Transsiberian**, thriller évidemment parano se déroulant dans le légendaire tchou-tchou reliant la sainte mère Russie à la Chine. Devrait forcément y avoir un twist (« *à Saint-Tropez ?* » © Fausto Fasulo) dans cette sombre histoire très prenante (que je ne vous raconterai pas, j'aime vous faire souffrir) qui devrait plaire à Jean-Baptiste Herment, qui lui aussi vit d'étranges expériences quotidiennes sur la ligne 13 du métro parisien. En effet, chaque fois qu'il entre dans une rame, les gens se lèvent pour lui laisser leur place. Savent-ils au moins qu'il est jeune ? Incroyable, n'est-ce pas ?

■ E viva Espanaaaaaa. Même si son âge d'or est derrière lui depuis quelque temps déjà, le cinéma de genre ibérique n'a pas dit son dernier mot, et le prouve avec **Demëntia**. L'histoire rappelle quelque peu le film de Busti Rhymes et DJ Jujutte (**Dedans**... ou un truc comme ça, avec Eve Angeli et Amanda Lear, je crois), puisqu'une femme enceinte est également ici au centre du récit. Natalia attend donc un bébé (à moins que ça ne soit une mytho qui s'explose à la Kro) sous l'œil jaloux de sa sœurette bien décidée à passer à l'action lors d'un week-end en famille. C'est un certain Fernando Camara qui réalise ce film déconseillé aux ménopausées. Heureusement qu'Herment n'est pas une femme, sinon il n'aurait pas pu le voir.

San HELVING

RESIDENT EVIL : EXTINCTION STAAAAAARS !!

Après les bons scores du pourtant désastreux **Resident Evil : Apocalypse**, les producteurs avaient fait savoir à qui voulait l'entendre qu'un troisième épisode était déjà en préparation, et qu'il s agirait même du dernier film de la série. **Resident Evil : Extinction** (ex **Resident Evil : Afterlife**), qui débarque sur les écrans américains le 21 septembre 2007 (soit trois ans pile-poil après la sortie du second volet) est fin prêt et se dévoile peu à peu. Toujours scénarisé par le très inégal Paul W.S. Anderson (**Event Horizon**, cool ! **Soldier**, pas cool !) et interprété par Milla Jovovich, **Resident Evil : Extinction** suit les péripéties d'une poignée de survivants de Racoon City traversant le désert à bord d'un bus en direction de l'Alaska. Aidés dans leur quête par la belle Alice (Jovovich), les fugitifs devront échapper aux griffes de la Umbrella Corporation, société responsable de la propagation du virus. Voilà un point de départ qui n'est pas sans rappeler le démentiel **Mad Max 2**, même si les premières photos feraient plutôt penser au **Cyborg** d'Albert Pyun (ce qui n'est pas forcément pour nous déplaire !). Confié au revenant Russell Mulcahy, clippeur de talent mais piètre réalisateur (**Résurrection**, **Highlander 2**, **L'Affaire Karen McCoy**... mortelle, la filmo !), **Resident Evil : Extinction** aura fort à faire pour regagner le cœur des fans du jeu original.

Jean-Baptiste HERMENT

Killer Bees on a Plane

ELLES NE NOUS FILENT PAS LE BOURDON

Décidément, il aura suffi que Fausto Fasulo s'exclame en sortant de la projo de **Des serpents dans l'avion** : « *Ouaaah, génial ! On croirait du Sergio Martino !!!* », et ce, à la stupéfaction générale (de ses collègues journalistes, de l'attachée de presse, du réalisateur lui-même, des fauteuils de la salle qui en tremblent encore), pour que les pourvoyeurs de Z se mettent à enquiller frénétiquement les rip-off. Voici deux mois, nous vous passions déjà le visuel de **Snakes on a Train**, qui fit son petit effet : « *Putain ! C'est pas des conneries, j'ai vu le film et à la fin, il y a vraiment un serpent géant qui avale entièrement le train !!!* » hurle depuis Caius Faustus à qui veut l'entendre, entre deux exhibitions de son nouveau tatouage péplum-style. Euh... sauf ton respect, cher rédac chef, tu devrais prendre exemple sur certains blogueurs érudits qui, ayant chopé comme nous le flyer à l'AFM, ont noté que l'histoire est en gros la même que celle d'un certain **Killer Buzz**, téléfilm diffusé par Sci-Fi au Nouvel An 2002. C'est d'ailleurs la seule info circulant sur ce **Killer Bees on a Plane**, qui semble n'être encore qu'un vague projet. « *M'en fous ! Je commence dès maintenant à plancher sur un hors-série consacré aux thrillers animaliers situés dans des moyens de transport !!!* » me rétorque le Fasulo. Pauvre homme, je n'ose imaginer son état quand les Notules nous donneront du **Killer Elephants on a Skateboard** ou du **Maya l'abeille vs. Predator**.

Gilles « Le Cœur des frelons » ESPOSITO

NOTULES ASIATIQUES

Thaïlande, Corée du Sud et Hong Kong : les trois poids lourds des cinémas d'Asie sont réunis pour ces Notules Asiatiques qui se concluent par un aperçu de la très attendue adaptation de *Coq de combat* par Soi Cheang.

■ La très grosse sortie du moment en Thaïlande est le grand film épique **King Naresuan** du vétéran Chatrichalerm Yukol (**Suriyothai**). Cette fresque reprend les ingrédients qui ont fait la réussite de plusieurs autres productions similaires sorties ces dernières années sur le marché local : superbe reconstitution historique (costumes, décors...), batailles grandioses et une histoire à fort potentiel populaire. En l'occurrence, celle du règne du Roi Naresuan, qui se battit contre les Birmans pour libérer son pays. Clou du spectacle, un affrontement sur un pont impliquant une troupe de soldats montés sur des éléphants ! Un film qui ne pourra prendre tout son sens que sur grand écran. Mais de là à ce qu'il sorte en France... Autant espérer voir Fasulo en minijupe (encore que...).

■ Acclamés pour leur film **Shutter**, Banjong Pisanthanakun et Parkpoom Wongpoom continuent sur leur lancée horrifique et sont actuellement en plein travail sur **Alone**. L'histoire tourne autour de deux sœurs siamoises. Lors d'une opération pour les séparer, l'une d'entre elles meurt. Des années plus tard, la survivante semble être hantée par sa défunte frangine.

■ Un petit mot pour signaler la sortie de **Fire Warriors** (alias **Tabunfire**, alias **Rocket Thief**, pour ceux qui lisent régulièrement les notules et feu Mad Asia), film d'action fantastique mettant en scène Dan Chupong. C'est Chalerm Wongpim (**Heaven's Seven** et sa suite) qui réalise.

■ Le Sud-Coréen Park Jin-pyo (le docu-fiction controversé **Too Young to Die**) fait son retour derrière la caméra avec cette fois-ci un polar inspiré d'une authentique affaire criminelle. **Voice of a Murderer** s'intéresse au kidnapping et au meurtre du jeune fils d'un célèbre présentateur télé au début des années 90. Tout comme **Memories of Murder** et une autre production

SHAMO/COQ DE COMBAT

NOUVEAU FILM DE BASTON HARDCORE MADE IN HK, SHAMO PROMET DÉJÀ BEAUCOUP. RETOUR SUR LA BD À L'ORIGINE DU FILM.

Cela fait un bout de temps qu'on vous dit de garder un œil sur Soi Cheang (**Horror Hotline... Big Head Monster**), l'un des jeunes réalisateurs hongkongais les plus prometteurs. La sortie l'année dernière du brutal **Dog Bite Dog** a définitivement confirmé ce fait auprès du plus grand nombre. Il y a quelques numéros, nous vous annoncions son projet d'adapter le manga *Coq de combat* au cinéma. Voilà qui est chose faite, Soi venant de démarrer le tournage de **Shamo** avec dans les rôles principaux Shawn Yue, Dylan Kuo, Francis Ng, Bruce Leung et Ryo Ishibashi. L'occasion pour nous de revenir sur cette BD d'Izo Hashimoto (par ailleurs réalisateur d'**Evil Dead Trap 2**) et Akio Tanaka. L'histoire débute par l'arrivée d'un adolescent de 16 ans, Ryo Narushima, dans une prison pour mineurs. Comparé aux autres jeunes enfermés, Ryo fait presque figure de caïd : il n'est pas incarcéré pour vol ou vente de drogue, mais pour meurtre. Celui de ses propres géniteurs. Si le parricide est considéré dans toutes les cultures comme l'un des crimes les plus abominables qui soient, son impact en Asie, et donc au Japon, où le respect des parents et le culte des ancêtres sont profondément ancrés dans la vie quotidienne, est particulièrement fort. Ce qui confère ici à l'acte un caractère encore plus extrême. Rapidement, le jeune Ryo devient la cible des attaques des anciens et se fait violer à plusieurs reprises par l'un des leaders de la prison. Pourtant, un jour, il refuse de se laisser faire et arrache le sexe de son agresseur avec ses dents. Un « coup d'éclat » qui ne lui apporte pas la paix pour autant : il est obligé de se battre de nouveau afin de se faire respecter. Enfin, même si les taulards ne l'acceptent toujours pas, il parvient à vivre plus ou moins tranquillement.

Mais tout va changer lorsqu'il va participer au cours de karaté donné par un détenu venu d'une autre prison. En raison de sa petite stature et de sa maigre corpulence, Ryo a bien du mal à tenir la cadence lors des premiers entraînements, et se fait malmener par les autres élèves. Mais petit à petit, et grâce aux rares conseils prodigués par le sensei (maître), Ryo va se donner à fond, répétant inlassablement les techniques et forgeant son corps via de nombreuses séries de pompes. Une fois sorti de prison, le jeune homme va s'enfoncer un peu plus profondément sur le chemin de la haine et de la violence. Cherchant à retrouver sa sœur devenue prostituée, il est récupéré par des mafieux et est impliqué dans des compétitions martiales...

Après deux premiers volumes plus axés sur l'aspect social et psychologique, la série s'engage définitivement sur la voie du manga de baston comme il y en a beaucoup sur le marché. Mais à la différence d'un titre comme *Nori Taka*, le héros n'a rien d'un gentil loser, et les affrontements dépeints dans les pages de la BD sont brutaux au possible. Les prémices de *Coq de combat* laissent penser que l'histoire va se parer d'une certaine forme de réflexion sur les actes de violence d'une jeunesse auparavant bien sous tous rapports. Finalement – et tristement –, cet aspect disparaît rapidement, même si le personnage de Ryo est assurément le symbole de ces gamins qui craquent sous le poids d'une pression sociale trop forte. Soi Cheang semble en tout cas parti pour suivre à la lettre l'histoire originale (même si on quitte Tokyo pour Hong Kong) tout en développant le style glauque et violent qu'il a instauré avec **Dog Bite Dog**. On attend le résultat avec impatience !

Julien SÉVÉON

en cours traitant de l'assassinat de plusieurs enfants, la véritable enquête n'a pas permis de mettre la main sur le coupable.

Enfin, concluons ces notules par une nouvelle puante à souhait, le lancement d'un (nouveau) documentaire révisionniste concernant le massacre de Nanking, qui sera réalisé par Satoru Mizushima. Sans surprise, l'extrême droite nippone est liée à la production de ce film, qui, on peut en être certain, ne suscitera aucune protestation au Japon. J'ai la gerbe...

DIABOLIQUEMENT SENSUEL ET GOTHIQUE !

Il y a 400 ans, elle tua 650 jeunes femmes pour se baigner dans leur sang. Sa légende vit encore...

RETROUVEZ-LA À PARTIR DU 6 MARS 2007 EN DVD.

www.freedolphin.fr

BIFFF 2007
AVANT-GOUT

Vous aimez le cinoche de genre ? Vous n'avez jamais mis les pieds en Belgique ? Eh bien, c'est l'occasion ou jamais avec le BIFFF (Brussels International Festival of Fantastic Film) cuvée 2007 qui, à coup sûr, fera son effet !

C'est dans l'enthousiasme général que le BIFFF fête son 25e anniversaire, avec en guise de cadeau une programmation absolument démentielle, qui s'étendra du 5 au 17 avril ! Si vous tentez l'aventure belge, sachez qu'une fois sur place, vous pourrez voir **Sunshine** de Danny Boyle (le film d'ouverture), **La Colline a des yeux 2** de Martin Weisz, **Nightmare Detective** de Shinya Tsukamoto, **Hot Fuzz** d'Edgar Wright, **Day Watch** de Timur Bekmambetov, les deux **Death Note** de Shusuke Kaneko, et bien d'autres joyeusetés qui font du BIFFF un rendez-vous incontournable pour les fans de cinéma de genre en Europe. Quant aux invités présents pour l'événement, signalons la venue de James Gunn (**Horribilis**), William Lustig (**Maniac**), Shusuke Kaneko (la trilogie **Gamera**), Daniel Knauf (***La Caravane de l'étrange***), Dominique Pinon (**Delicatessen**), Sabu (**Postman Blues**) ou encore Brian Yuzna (**Society**). D'autres personnalités sont attendues telles qu'Uwe Boll (yeah !) ou encore Shinya Tsukamoto. À noter aussi diverses soirées thématiques, dont une spéciale « Grindhouse Classic Double Bill » avec la projection de **Maniac** et de **Day of the Woman** (aka **I Spit on Your Grave**) de Meir Zarchi. Double yeah ! Citons aussi dans les divers événements du festival la projection de plusieurs épisodes des ***Masters of Horror*** saison 2 et de quatre épisodes des très attendus ***Masters of Science Fiction***. Une exclusivité de plus pour un BIFFF qui a vraiment plus d'une corde à son arc... Décidément, ils sont forts, ces Belges !

COMPETITION EUROPEENNE

Broken de Simon Boyes et Adam Mason (G-B – 2006)
Dead in Three Days d'Andreas Prochaska (Autriche – 2006)
The Cold Hour d'Elio Quiroga (Espagne – 2006)
Jade Warrior d'Anni-Jussi Annila (Finlande/Hollande/Chine Estonie – 2006)
The Kovak Box de Daniel Monzon (Espagne/G-B – 2006)
Nos amis les Terriens de Bernard Werber (France – 2006)
The Sword Bearer de Filipp Yankovsky (Russie – 2006)
Ugly Swans de Konstantin Lopushansky (Russie – 2006)

COMPETITION INTERNATIONALE

Black Sheep de Jonathan King (Nouvelle-Zelande – 2006)
Bug de William Friedkin (USA – 2006)
Day Watch de Timur Bekmambetov (Russie – 2006)
Dead in Three Days d'Andreas Prochaska (Autriche – 2006)
The Ferryman de Chris Graham (Nouvelle-Zelande/G-B – 2006)
The Host de Bong Joon-ho (Corée du Sud – 2006)
Les Messagers des frères Pang (USA – 2006)
Nightmare Detective de Shinya Tsukamoto (Japon – 2006)
The Restless de Cho Dong-oh (Corée du Sud – 2006)
Silk de Su Chao-Bin (Taiwan – 2006)
Ugly Swans de Konstantin Lopushansky (Russie – 2006)

De gauche à droite et de haut en bas :
Du beau monde au BIFFF 2007, avec les mutants de La Colline a des yeux 2, les flics défourailleurs de Hot Fuzz et les... Russes de Day Watch.

Sammo HUNG

3 CLASSIQUES DU CINÉMA D'ACTION

STUNT WOMAN

LES CASCADES DE HONG KONG COMME VOUS NE LES AVEZ JAMAIS VUES !
avec Michelle Yeoh

EDITION DVD
- Le film en version originale sous-titrée
- La bande-annonce originale

© 1996 Golden movies international limited

SHANGHAÏ EXPRESS

WESTERN, CASCADES ET ARTS MARTIAUX !

EDITION DVD
LE FILM :
- La version courte en français
- La version originale intégrale sous-titrée
- INCLUS l'intreview de Yuen Biao (vost)
- les bandes-annoces

© 1993, 2005 STAR TV Filmed Entertainment Limited Tous droits réservés

EASTERN CONDORS

LES DOUZE SALOPARDS REVUS À LA MODE KUNG-FU !

EDITION DVD
- Le film en version française 5.1 et en version originale sous-titrée
- INCLUS l'interview de Yuen Wah (vost)

© 1993, 2003 Star TV filmed entertainment Limited Tous droits réservés

EN VENTE EN DVD LE 15 MARS

dvdrama · SCORE · MadMovies · FORTUNE STAR · METROPOLITAN FILMEXPORT

Imagina 2007

Comme chaque année, le festival Imagina donne la parole aux nerds et autres chercheurs fous pour nous offrir un aperçu de ce que seront, dans un très proche avenir, nos divertissements audiovisuels.

À l'heure où la technologie numérique, qu'il s'agisse des prévisualisations, des jeux vidéo ou, bien entendu, des CGI, est de plus en plus intégrée au 7e Art (à moins que ce ne soit l'inverse ?), l'état des lieux des images virtuelles que constitue le festival monégasque est un rendez-vous immanquable pour les cinéphiles. Et cette année, malgré un léger délaissement des créatifs au profit de projets plus industriels, la cuvée fut une nouvelle fois enthousiasmante.

Premier événement très attendu, la compétition des Imagina Awards récompensant effets spéciaux, courts-métrages, publicités et clips. Parmi les lauréats, deux œuvres se détachent du lot. La première, **Codehunters**, est un court commandité par MTV Asia pour illustrer une cérémonie au moyen de cinq mini-saynètes remontées ensuite pour être exploitées en un seul bloc. Bien plus convaincant qu'un **Appleseed**, **Codehunters** propose un emploi très judicieux du « cell shading » (animation 3D employant un look de dessin animé traditionnel), certainement parce que son réalisateur (un Anglais sevré à Bilal et Liberatore) a totalement intégré l'art de la pose inhérent à la japanimation. **Codehunters** a en outre l'immense atout de mêler les genres avec une aisance peu commune, du film post-apocalyptique au western spaghetti en passant par l'épopée brutale à la Kawajiri. Reste à espérer que cette réussite sera suivie d'une série télévisée, comme ce fut initialement envisagé par MTV.

De gauche à droite et de haut en bas : Le tango de En tus brazos, le singe flippé de Burning Safari, deux photos du stylé Codehunters et l'incroyable pub *Travelers : Snowball*, aux SFX signés Weta.

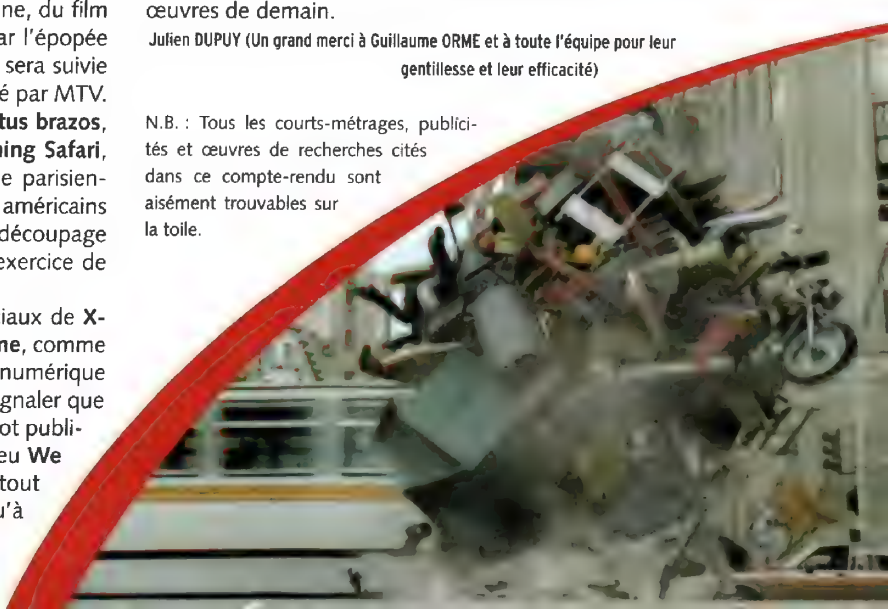
Si l'on se doit de saluer le joli court de Supinfocom, **En tus brazos**, l'autre remarquable court de la cuvée 2007 reste **Burning Safari**, une œuvre de fin d'étude d'élèves des Gobelins, école parisienne qui fournit en chair fraîche les studios d'animation américains (DreamWorks en tête) depuis plus d'une décennie. Le découpage et un sens du tempo hallucinant rendent cet hilarant exercice de style digne de Chuck Jones.

Passons rapidement sur le prix accordé aux effets spéciaux de **X-Men – L'affrontement final** (alors que **Les Fils de l'homme**, comme d'ailleurs tout ce qui avait trait à la cinématographie numérique pure, était malheureusement absent du festival), pour signaler que Weta fut également récompensé pour son ahurissant spot publicitaire ***Travelers : Snowball***, sorte d'adaptation live du jeu **We Love Katamari** : un promeneur entraîne dans sa chute tout ce qui traîne sur son passage façon boule de neige, jusqu'à former une énorme masse composée de véhicules, de passants et d'autres objets incongrus. Une pub qui prouve une fois encore l'incroyable maîtrise de la société de Peter Jackson en matière d'humains photoréalistes.

D'humains photoréalistes justement, il en fut beaucoup question tout au long des conférences : de Rob Coleman (l'une des stars d'ILM qui avoua « off the record » que les conceptions de Jar Jar Binks puis du duel entre Dooku et Yoda lui ont valu une dépression nerveuse – sic !), aux membres d'Electronic Arts, venus exposer les ponts existant entre les effets spéciaux pour le cinéma et la nouvelle génération de jeux vidéo, en passant par le chercheur Zoran Popovic qui propose un logiciel créant des foules numériques non plus en construisant des identités propres à chaque individu (à l'instar du soft Massive de Weta), mais en gérant la foule comme un fluide. Le résultat, bien moins gourmand en calcul que Massive, est pour le moins surprenant. Bref, tous cherchaient à sortir le cinéma virtuel de sa mauvaise passe actuelle, ce que le Japonais Masahiro Mori a appelé la « uncanny valley », cette zone étrange dans laquelle un humain synthétique quasiment parfait provoque l'aversion, alors qu'une réplique plus grossière est plus apte à générer l'empathie des spectateurs. D'où le passéisme de DreamWorks et Sony Pictures Animation, venus respectivement présenter **Souris City** et **Les Rebelles de la forêt**, deux longs qui tentent pathétiquement de tirer la synthèse vers des rendus proches de l'animation en volume (pour le DreamWorks) ou du cartoon américain (pour SPA). Loin de se faire l'écho de ces essais stériles, Imagina offrait, une fois de plus, un enthousiasmant panorama des images qui nourriront nos œuvres de demain.

Julien DUPUY (Un grand merci à Guillaume ORME et à toute l'équipe pour leur gentillesse et leur efficacité)

N.B. : Tous les courts-métrages, publicités et œuvres de recherches cités dans ce compte-rendu sont aisément trouvables sur la toile.



UNE TERRIBLE MALEDICTION.

UN CAUCHEMAR SANS FIN.

BIENVENUE DANS LE MONDE TERRIFIANT DE

GINGER SNAPS

"Du concentré d'épouvante."
Mad Movies

© 2003 WEREFILMS ALBERTA INC. Tous droits réservés.

MAD MOVIES

Le 15 MARS en DVD

LIONSGATE

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

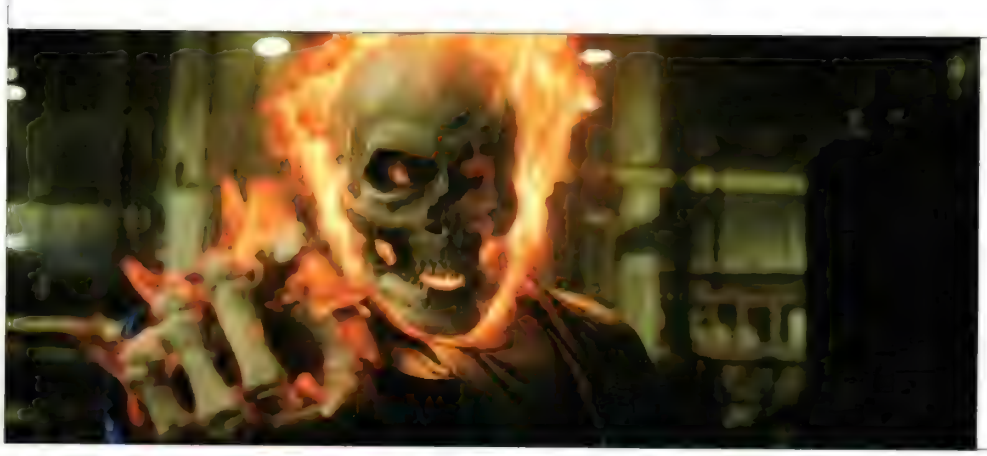
Le Nombre 23

23, V'LA SCHUMI !

Joel Schumacher, presque 70 piges et une filmo à faire hurler de désespoir n'importe quel cinéphile élevé à Orson Welles et Stanley Kubrick. Et pourtant, s'il est de bon ton de descendre en flammes ce sacré Joel en pointant du doigt les tares de son cinéma conservateur, réactionnaire et bordélique, il semble tout aussi important de ne pas rejeter en bloc une carrière parsemée de quelques films dignes, noyés dans une mare d'infamies pelliculées absolument indéfendables. Sauvons donc les **Génération perdue**, **Expérience interdite**, **St. Elmo's Fire**, **Chute libre** et même **Phone Game**, tous des métrages imparfaits certes, mais pas honteux au point de vomir leur existence. **Le Nombre 23** se situe-t-il dans cette louable catégorie ? Malheureusement non, tant le dernier effort de Schumi accumule clichés et autres maladresses sur le thème pourtant ultra riche de la paranoïa. Jim Carrey en doux dingue ne convainc pas un seul instant dans cette histoire de roman maudit éculée au possible (ça sent le premier scénar malin vendu par un étudiant en ciné désireux de montrer qu'il en a dans la caboche), et seule la superbe photo de Matthew Libatique mérite des louanges. C'est bien peu, mais notons tout de même pour le cynophile averti la présence d'une star à poils bluffante de charisme animal : un magnifique bulldog américain trapu et doté d'une musculature saillante, qui au détour de quelques regards gorgés d'émotion, conquiert notre cœur mielleux d'amoureux des bêtes à quatre pattes. Personnellement, c'est mon cas, whouaf !

F.F.

THE NUMBER 23. USA. 2007. REAL.: JOEL SCHUMACHER. SCEN.: FERNLEY PHILLIPS. DIR. PHOT.: MATTHEW LIBATIQUE. MUS.: HARRY GREGSON-WILLIAMS . PROD.: BEAU FLYNN, FERNLEY PHILLIPS ET TRIPP VINSON POUR NEW LINE CINEMA, CONTRAFILM, FINGERLING FILMS ET FIRM FILMS. INT.: JIM CARREY, VIRGINIA MADSEN, LOGAN LERMAN, DANNY HUSTON, RHONA MITRA, LYNN COLLINS... DUR.: 1H40. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTI LE 28 FEVRIER 2007.



Ghost Rider

C'est officiel : **Daredevil** est un classique. Ben ouais, la preuve, Mark Steven Johnson puise à grandes louches dans son propre travail pour structurer son adaptation de *Ghost Rider*. Au programme, nous avons donc à nouveau droit aux origines (trauma paternel inclus), à une autre scène de drague digne des ZAZ, à des méchants gothiques déguisés en sapins de Noël, à un super-héros absentéiste laminé par un traitement comique

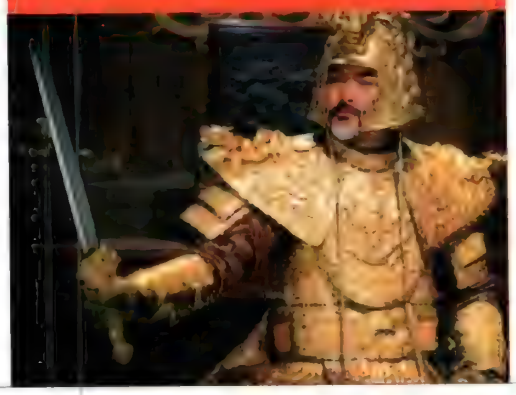
La Cite interdite

LE SECRET DU WU XIA SAOULANT

Succédant à l'imbittable **Wu ji** en tant que film le plus coûteux de l'histoire du cinéma chinois (45 millions de dollars, quand même), **La Cité interdite** s'avère être une grosse déception au scénario cousu de fil blanc et à la mise en scène peu inspirée. Zhang Yimou confond en effet gigantisme et ampleur, ne parvenant jamais à donner le moindre souffle à ce drame royal dans lequel Gong Li semble passer son temps à traverser des couloirs et Chow Yun-Fat à tergiverser sans conviction entre deux passes d'armes aussi courtes que convenues. Même la séquence des ninjas volants chorégraphiée par Ching Siu-Tung n'est pas la hauteur de nos attentes (autant se relaire le génial **Duel to the Death**). Zhang Yimou signe donc là l'opus le plus faible de sa trilogie, pourtant dignement entamée avec **Hero**.

D.D.

MAN CHENG JIN DAI HUANG JIN JIA. HONG-KONG/CHINE. 2006. REAL. : ZHANG YIMOU. SCEN. : ZHANG YIMOU D'APRES L'ŒUVRE DE CAO YU. DIR. PHOT. : ZHAO XIAODING. PROD. : WILLIAM KONG, ZHANG WEIPING ET ZHANG YIMOU POUR BEIJING NEW PICTURE FILM CO., EDKO FILM LTD., ELITE GROUP ENTERPRISES ET FILM PARTNER INTERNATIONAL. INT. : CHOW YUN-FAT, GONG LI, JAY CHOU, LIU YE, LI MAN, QIN JUNJIE... DUR. : 1H54. DIST. : SND. SORTIE LE 14 MARS 2007.



Lettres d'Iwo Jima

ECRITES AVEC LE CŒUR

Souvent interrogé sur la délicate thématique de **L'Inspecteur Harry**, un film qu'il porte sur ses épaules au point d'avoir été traité de « fasciste » par les pisse-copie, Clint Eastwood a toujours déclaré que l'intention première était *« de raconter une bonne intrigue avant tout »*. C'est avec ce credo en tête que l'acteur-réalisateur a mené sa carrière, même si, on le sait, des œuvres comme **Impitoyable** proposent plus qu'une bonne intrigue. En tant que point de vue adverse de **Mémoires de nos pères**, **Lettres d'Iwo Jima** brise quelque peu la règle fixée par Eastwood. Principalement basé sur des lettres du général Tadamichi Kuribayashi (incarné ici par Ken Watanabe) et intégralement tourné en japonais, le métrage se concentre uniquement sur la bataille d'Iwo Jima (avec quelques images directement issues de **Mémoires de nos pères**) et sur les émotions ressenties par une poignée de soldats l'ayant vécue. Peut-être encore plus proche du film de guerre, donc plus direct, que ne l'était son pendant américain, **Lettres d'Iwo Jima** fonctionne de fait comme une succession de témoignages liés par le contexte. On regrettera une certaine redondance dans le procédé, tout comme l'absence de la dimension réflexive qui caractérisait le précédent effort d'Eastwood, même s'il faut reconnaître encore une fois l'impressionnant travail pictural du chef opérateur Tom Stern. Confectionné à l'américaine (avec le classicisme habituel), **Lettres d'Iwo Jima** propose donc un voyage émotionnel souvent intense, respectueux et parfois répétitif, mais sans jamais se hisser au niveau de son sujet. Bref, un beau film mineur, dont le véritable défaut serait de ne pas être aussi passionnant que son pendant américain.

S.M.

LETTERS FROM IWO JIMA. USA. 2006. REAL. : CLINT EASTWOOD. SCEN. : IRIS YAMASHITA D'APRES L'ŒUVRE DE TADAMICHI KURIBAYASHI. DIR. PHOT. : TOM STERN. MUS. : KYLE EASTWOOD ET MICHAEL STEVENS. PROD. : CLINT EASTWOOD, ROBERT LORENZ ET STEVEN SPIELBERG POUR AMBLIN ENTERTAINMENT, DREAMWORKS SKG, MALPASO PRODUCTIONS ET WARNER BROS. PICTURES. INT. : KEN WATANABE, KAZUNARI NINOMIYA, TSUYOSHI IHARA, RYO KASE, SHIDO NAKAMURA... DUR. : 2H19. DIST. : WARNER. SORTI LE 21 FEVRIER 2007.

PERMETTEZ-MOI DE ME CITER

inadéquat (sorte de cousin attardé des squelettes cons de **L'Armée des ténèbres**) et à son alter ego humain (Nicolas Cage à la masse) qui mange des smarties en rigolant devant des vidéos de singes qui font du kung-fu, le tout enrobé de séquences d'action shootées de traviole et saupoudré d'une histoire d'amour sortie d'une sitcom à trois décors (comme à la télé, quoi). Bref, le mythe faustien tendance métal du Ghost Rider en prend un sacré coup, d'autant qu'il n'y avait pas vraiment de raison de le (sous)traiter comme celui de **Daredevil**. Pourtant, Mark Steven Johnson parvient à faire pire en réutilisant exactement la même formule périmée. Pour bien comprendre ce que cela signifie vraiment, et puisque l'autocitation semble de rigueur, on vous renvoie à notre critique de **Daredevil** in Mad 151 : ah ouais, quand même, hein...

S.M.

USA. 2006. REAL. ET SCEN. : MARK STEVEN JOHNSON. DIR. PHOT. : RUSSELL BOYD ET JOHN WHEELER. MUS. : CHRISTOPHER YOUNG. PROD. : AVI ARAD, MICHAEL DE LUCA, GARY FOSTER ET STEVEN PAUL POUR COLUMBIA PICTURES CORPORATION, VENGEANCE PRODUCTIONS, DIMENSION FILMS, MARVEL ENTERPRISES, CRYSTAL SKY PICTURES ET RELATIVITY MEDIA. INT. : NICOLAS CAGE, EVA MENDES, SAM ELLIOTT, PETER FONDA, WES BENTLEY... DUR. : 1H50. DIST. : SND. SORTI LE 21 FEVRIER 2007.

Hyper Tension

JASON LE MORT-VIVANT

Chev Chelios (Jason Statham qui, pour la première fois depuis longtemps, ne gâche pas son charisme dans une bouse intégrale), tueur à gages de son état, a laissé filer sa dernière cible. La sanction tombe rapidement : son commanditaire lui injecte à son insu une drogue censée stopper progressivement les battements de son cœur. Dès lors, une seule solution pour Chev : provoquer un maximum de montées d'adrénaline pour repousser l'heure fatidique, tout en se donnant le temps de trouver un remède.

Se présentant de prime abord comme un B « MTV style » bourrin et frénétique, **Hyper tension** profite surtout de son pitch rigolo/con pour adapter – officieusement – l'un des jeux vidéo les plus connus et les plus joués au monde : le génial **GTA** (pour **Grand Theft Auto**) de Rockstar. En effet, l'argument du film permet de montrer un personnage central totalement hors et au-dessus des lois, puisqu'il se voit dans l'obligation de violer les règles (morales et légales) pour survivre. Poursuite en caisse au milieu d'un centre commercial, vol de voiture et de moto de flic, tabassage, gunfights, levrette sauvage en public… Le tout en pleine rue, et de la façon la plus speed possible. Bref, tout comme le joueur aux commandes des différents héros de la série de Rockstar, Chev Chelios peut tout se permettre, et ne va pas se priver, pour la plus grande joie des spectateurs décérébrés que nous sommes. Cette influence de **GTA** et du jeu vidéo en général, les réalisateurs/scénaristes Mark Neveldine et Brian Taylor (de véritables couteaux suisses hollywoodiens ! À eux deux, ils cumulent dans leurs carrières les postes de chef op', technicien des SFX, caméraman, acteur, cascadeur…) ne s'en cachent pas, comme le prouvent une séquence post-générique de fin dont on vous laisse la surprise, ainsi qu'un ton gentiment trash – c'est pas non plus du **Pink Flamingos** – et un rythme frénétique. La mise en scène tente donc de traduire une impression de vitesse et de chaos (à base de décadrages, de zooms, d'accélérés et de caméra à l'épaule) tout en essayant de raconter l'histoire. Mais si l'aspect fun de l'entreprise est indéniable (certains passages valent le détour, comme l'irruption chez les gangbangers, la phase dans l'hôpital ou la culbute en plein Chinatown), la mécanique s'enraye au bout d'une petite heure. Entre une réal qui se veut tellement maligne qu'elle en devient parfois irritante (comme cette conversation téléphonique speedée où l'image de l'interlocuteur est plaquée contre les murs, ou les vues aériennes sponsorisées par Google Maps) et les possibilités vite épuisées du concept, **Hyper tension** dévoile en effet rapidement ses limites. À la non-surprise générale, d'ailleurs, tant cet écueil apparaissait évident et inévitable à la seule lecture du script, qui aurait mieux convenu à un moyen-métrage d'une quarantaine de minutes. On prendra donc le plaisir là où il est, tout en conseillant aux amoureux de la finesse et de l'ambition artistique d'aller voir ailleurs sous peine de s'énerver. Et pour finir, une petite remarque : on se souvient que **GTA** avait provoqué un énorme tollé au sein des ligues parentales américaines et françaises, le jeu étant accusé de pervertir la jeunesse et d'être à l'origine de nombreux crimes perpétrés par des kids censés être sous l'influence du soft démoniaque… **Hyper tension**, lui, est passé comme une lettre à la poste, malgré son succès – certes modeste – au box-office US (12 millions de dollars de budget, 28 de recettes). Plusieurs explications possibles : aucun cul béni n'a vu le métrage (on en doute, ces gens-là ont l'œil partout), ou la différence d'implication du spectateur/joueur face à un film/jeu a minimisé les actes décrits dans **Hyper tension** aux yeux des grenouilles de bénitier du monde entier. Comme quoi, même les soi-disant garants de la morale favorisent la forme au fond. C'est pas bien, ça… Remarquez, on ne va pas s'en plaindre. Moins on les entend, ceux-là…

Laurent DUROCHE

CRANK. USA/G-B. REAL. ET SCEN.: MARK NEVELDINE ET BRIAN TAYLOR. DIR. PHOT.: ADAM BIDDLE. MUS.: PAUL HASLINGER. PROD.: MICHAEL DAVIS, GARY LUCCHESI, TOM ROSENBERG, SKIP WILLIAMSON ET RICHARD S. WRIGHT POUR LAKESHORE ENTERTAINMENT, LIONSGATE FILMS ET RADICAL MEDIA. INT.: JASON STATHAM, AMY SMART, JOSE PABLO CANTILLO, EFREN RAMIREZ, DWIGHT YOAKAM… DUR.: 1H23. DIST.: TFM DISTRIBUTION. SORTIE LE 14 MARS 2007.

Mécène officiel

CAISSE D'EPARGNE
ILE-DE-FRANCE PARIS

15 ANS D'EXPLORATION ET DE DECOUVERTE

CLAUDE LELOUCH
PRESIDENT DU JURY

SMALLVILLE
LA CELEBRATION

HEROES
LA SERIE EVENEMENT

LALO SCHIFRIN
EN CONCERT EXCEPTIONNEL

15E ANNIVERSAIRE
FESTIVAL DU FILM
JULES VERNE

AVENTURES

18-24 AVRIL 2007
GRAND REX ET CINEMA DU MONDE, PARIS
RESA : 0892 692 694* - WWW.JVA.FR
ET POINTS DE VENTE HABITUELS

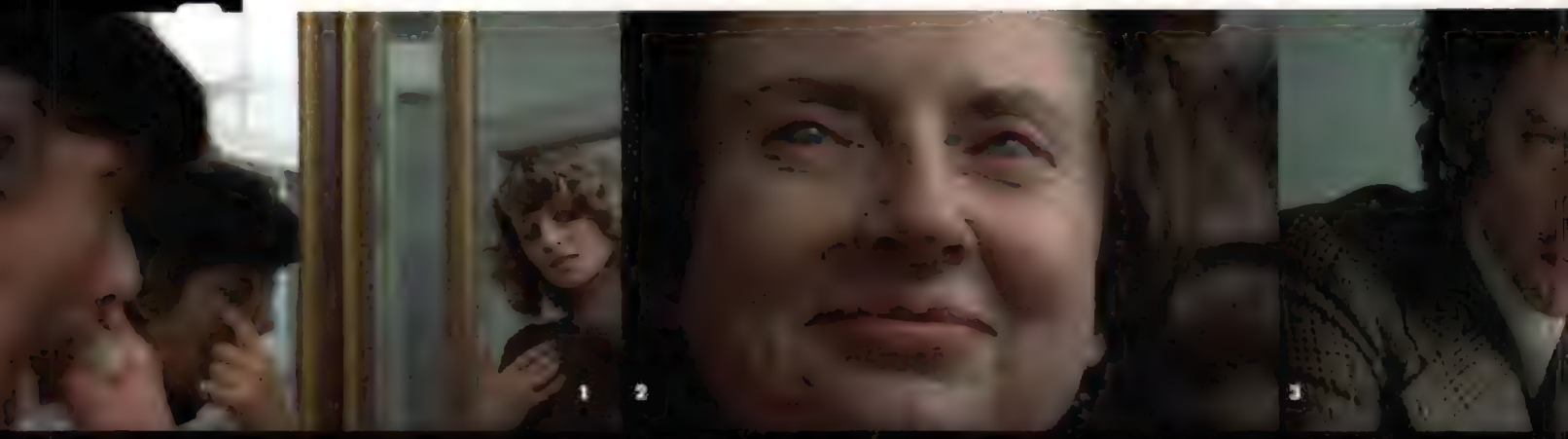
Sélection

MAIRIE DE PARIS

metro

Herald Tribune

MICTRONUS



NE VOUS RE

AVEC NE VOUS RETOURNEZ PAS, **NICOLAS ROEG A MARQUÉ AU FER ROUGE LE CŒUR DE NOMBRE DE CINÉPHILES, QUI NE SONT PAS PRÈS D'OUBLIER L'AMBIANCE SI PARTICULIÈRE ET LE LÉGENDAIRE DERNIER PLAN DE CETTE PÉNÉTRANTE HISTOIRE DE DEUIL ET D'OBSESSION. CE N'EST POURTANT PAS DE CETTE IMAGE FINALE DONT IL EST QUESTION CE MOIS-CI DANS LA MAD SÉQUENCE, MAIS D'UN AUTRE EXEMPLE DE LA MAESTRIA DU RÉALISATEUR DE** L'HOMME QUI VENAIT D'AILLEURS.

Qui dira la douleur de celui qui a perdu son enfant ? Au cours d'une première séquence particulièrement éprouvante, John Baxter (Donald Sutherland) et sa femme Laura (Julie Christie), ne peuvent empêcher leur fillette Christine de se noyer. Nous quittons la campagne anglaise pour les retrouver à Venise. John supervise la restauration d'une église byzantine, elle soigne tant bien que mal sa détresse. Leur chemin va croiser celui de deux sœurs singulières, Heather et Wendy. C'est la rencontre de Laura et de ces deux vieilles dames qui nous intéresse aujourd'hui.

La scène se passe dans les toilettes d'un restaurant. Wendy a une poussière dans l'œil que sa sœur Heather semble incapable de lui ôter. Laura s'est proposée de l'aider, laissant John seul à table. Wendy monopolise l'attention de Laura, elle est bavarde, se plaint de tout, et notamment de la cécité de sa sœur (1). C'est à cet instant que le spectateur découvre, avec Laura, qu'Heather est aveugle. Pour la première fois, nous voyons clairement son visage et ses yeux opaques (2). Elle semble nous regarder, longuement. Bizarrement, cette insistance interpelle John, pourtant loin d'elle, dans la salle de restaurant voisine. Il lève la tête (3) et un léger zoom avant nous projette dans un flash-back accompagné d'une musique orchestrale discrète. Au reflet du soleil sur les eaux d'un canal vénitien succède le visage de Laura vu à travers la vitre d'une auto noyée sous la pluie (4), puis la maison, théâtre du drame initial, que quitte la voiture, toujours sous un déluge. Enfin, un zoom avant nous approche d'une flaque criblée de gouttes. Par un fondu enchaîné que n'aurait pas renié David Lynch, le visage d'Heather nous réapparaît tel que nous l'avions laissé. La musique a cessé. Le dialogue reprend, Laura réussit à soulager Wendy, toujours bavarde (5). Contrairement à John, Laura ne semble pas avoir été alertée par ce que nous venons de voir. Nous revenons sur Heather. La séquence va définitivement basculer dans le fantastique quand cette dernière interpelle la jeune femme. Elle lui décrit précisément sa fille et lui explique qu'elle peut la voir parmi les vivants. L'angoisse et la détresse de Laura réapparaissent. Son regard s'illumine, déchirant le masque de sa contenance polie pour laisser place au désespoir d'une mère meurtrie (6). Après un court flash-back montrant Christine regardant la caméra et courir vers nous (7), nous retrouvons Laura, éprouvée, qui a fini par faire un malaise suite aux révélations de la médium.

Il faut décrire le décor afin de bien comprendre la mise en scène de Nicolas Roeg. Face aux trois actrices, derrière les lavabos, il y a six miroirs légèrement

TOURNEZ PAS

décalés. Le metteur en scène va utiliser ces différents reflets pour accentuer le vertige que vont éprouver Laura et le spectateur. Si l'on peut voir l'image de chacune des femmes, parfois même multipliée, personne ne regarde personne. Heather fixe la caméra, Wendy et Laura bavardent par le biais du reflet. Face à ce qu'elle voit, Heather ne sait dire que la vérité. Elle nous parle frontalement, sans détour. Il faut que Laura soit brutalement interpellée pour qu'elle regarde fixement son interlocutrice. Lorsqu'elle est saisie par les révélations d'Heather, nous la voyons à la fois de face et de profil, comme si, à cet instant crucial, une deuxième Laura contemplait la première. Alors qu'il les respectait jusque-là, Roeg piétine toutes les règles du découpage. Il n'y a plus de champ/contrechamp, plus de loi des 180°. Le réalisateur s'offre cette liberté pendant quelques minutes. Après avoir repris ses esprits, Laura va rejoindre son mari. Nous retrouvons alors un filmage plus classique. Ces quelques instants, cette parenthèse, ont été soigneusement utilisés par Roeg pour exprimer l'extraordinaire désarroi qui a saisi Laura. Il a volontairement brisé le cours de sa mise en scène pour impressionner le spectateur et le mettre sur la voie de ce que sera désormais le sujet de son film.

On se doute que cette épreuve ne va pas laisser la jeune femme intacte. Pour l'aider à revenir à elle, Heather appose ses mains sur le visage de Laura, comme pour lui ouvrir les yeux (8). Prostrée sur un tabouret, elle refuse l'aide des deux femmes, qui finissent par la laisser. Pourtant, face aux miroirs, elle ne peut se regarder (9). Laura a définitivement ouvert son esprit à d'autres dimensions. Elle n'est plus la même. Nicolas Roeg nous la montre dédoublée et abandonnée, sur le point de sombrer dans la folie.

L'eau et la transparence sont un leitmotiv de la séquence. Ils font le lien entre tous les univers qui cohabitent pendant ces quelques minutes. Nous les traversons par le biais de miroirs qui reflètent l'image de cet inconnu. Il faut noter ici, de par la composition et le thème abordé, l'influence de Francis Bacon, peintre britannique au summum de sa gloire dans ces années-là, à qui beaucoup de cinéastes ont emprunté. Comme dans les triptyques du peintre, Roeg, par le seul fait de la juxtaposition de plusieurs points de vue sur une même action, pousse le spectateur à s'interroger sur la complexité de ce qu'il regarde et à dépasser les simples apparences.

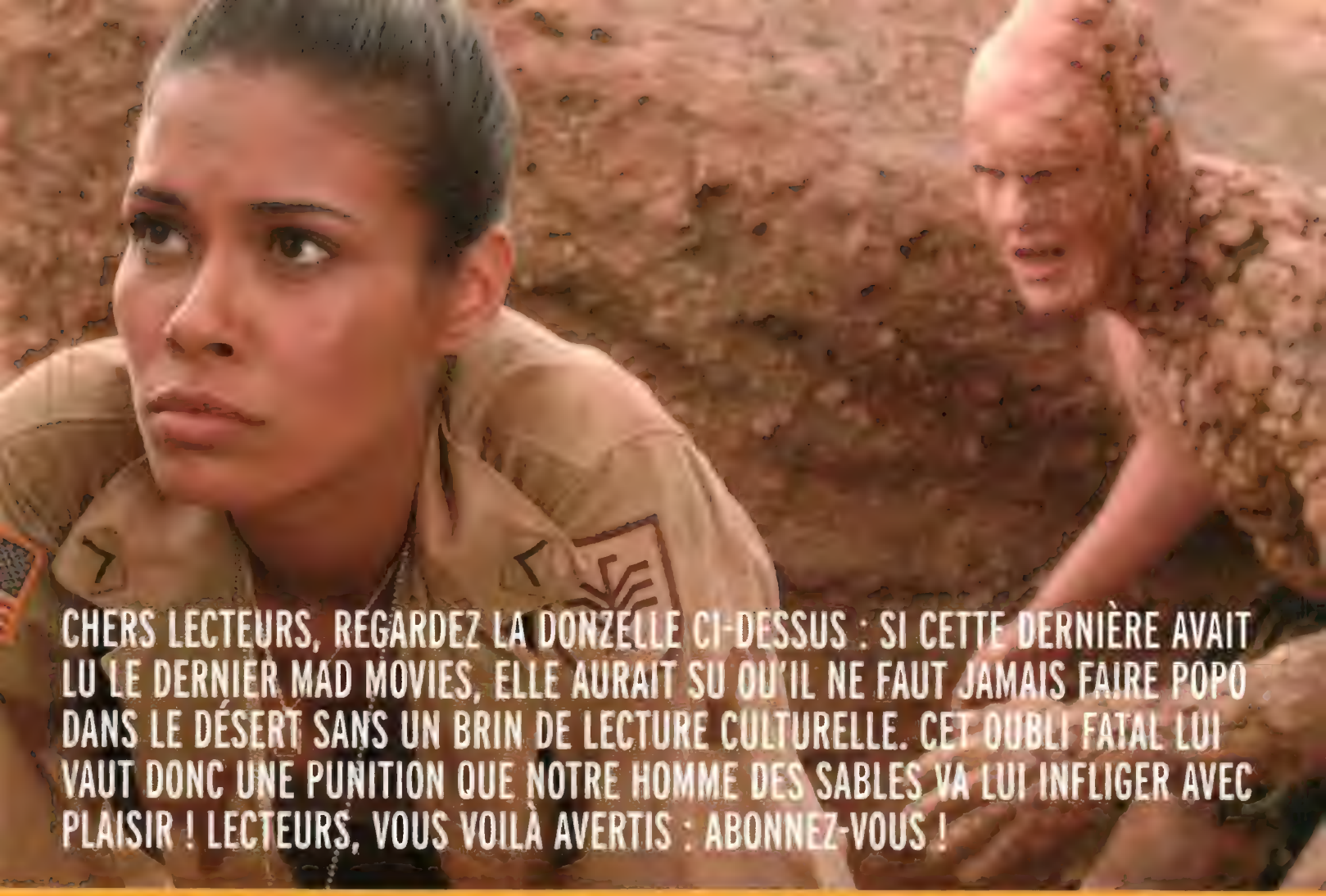
Il y a un autre personnage dont j'ai volontairement omis de vous parler jusqu'à présent. C'est une femme. Elle a l'apparence des modestes, assise dans un coin, dans l'entrebâillement de la porte de ce qui semble être sa loge (10). On imagine qu'elle entretient l'endroit et vit des pourboires qu'on veut bien lui laisser. Elle ne dit rien, elle est le témoin. Elle assiste silencieusement à cette furie émotionnelle. Roeg l'a placée là intentionnellement. Elle est son regard, notre regard. Grâce à ce dispositif scénique complexe, le cinéaste implique dans une même séquence une action réelle, les visions d'un médium, la tentation de l'héroïne de céder à la folie pour fuir une réalité qui désormais lui semble hostile, et le spectateur, témoin de tout cela. Venise n'est pas une ville où l'on peut oublier ses malheurs. **Laurent BARÈS**

DON'T LOOK NOW.
1973. ITALIE/G-B.
REAL.: NICOLAS ROEG.
SCEN.: ALLAN SCOTT ET CHRIS BRYANT,
D'APRES L'ŒUVRE DE DAPHNE DU MAURIER.
DIR. PHOT.: ANTHONY B. RICHMOND.
MUS.: PINO DONAGGIO.
PROD.: PETER KATZ POUR CASEY PRODUCTIONS LTD. ET ELDORADO FILMS, S.R.L.
INT.: DONALD SUTHERLAND, JULIE CHRISTIE, HILARY MASON, CLELIA MATANIA...
DUR.: 1H50.
DISPONIBLE EN DVD ZONE 2 CHEZ STUDIOCANAL.

Avis chiffrés

0 nul
1 très mauvais
2 mauvais
3 moyen
4 bon
5 très bon
6 chef-d'œuvre

	DIDIER ALLOUCH	CÉDRIC DELELÉE	DAVID DOUKHAN	JULIEN DUPUY	LAURENT DUROCHE	GILLES ESPOSITO	FAUSTO FASULO	JEAN-BAPTISTE HERMENT	STÉPHANE MOÏSSAKIS	JULIEN SÉVÉON
300	6 Le meilleur film d'heroic fantasy depuis... Euh non, le meilleur tout court...	5 Audacieux et lyrique, vif et belliqueux, avec un Gerry Butler impérial. Sparta forever!	5 Snyder n'avait pas menti !	1 Du bodybuilding cinématographique : une fanfaronnade boursouflée, affective et vaine.	5 Ils y en comme les livres de Pamela Anderson : 90 % de synthétique, mais Dieu ce que c'est beau et excitant !	0 Balourd, pontifiant, vraiment lourdaud : trois fois zéro.	5 Quand je serai grand, moi aussi je serai Spartiate ! (Fausto, 6 ans)	5 Cette saveur, c'est Butler !	1 Tellement choisis aux abolitionnistes qu'on dirait le Hamlet de Last Action Hero, mais au premier degré et mal filmé.	
APOCALYPTO	5 Gibson est un gros con, que ce soit clair. Mais son Predator meets Rambo chez les Mayas est épatant.	6 Un pur film d'action barbare au final étincelant. Gloire à Mel, et que son règne vienne !	6 Pardonnez-lui ce qu'il dit, car non de Dieu, il sait ce qu'il fait !!!	2 Un film de gros bourrin, parfois purement brutal, souvent ridiculement grotesque.	6 Quand on survivra apocalyptique raconte la fin d'une cité notre ? civilisation, difficile d'éviter le mot « chef-d'œuvre ».		5 Un survival humaniste aux relents de Conan le barbare et de Mad Max. Rien que ça !		5 Mel Gibson réalise comme il pisse : avec des flics parfois énervants mais beaucoup de cœur.	
BUG	4 Toutes les obsessions de Friedkin dans une chambre d'hôtel. La pièce est parfois un peu trop petite pour tout contenir, mais c'est passionnant.	2 Friedkin revisite ses thèmes de prédilection en faisant de théâtre filmé... On aime je sais très con et j'ai rien compris, ce qui n'est pas exclu.	2 Friedkin se perd dans cet exercice de style ampoulé et chiant comme la mort. Vive Tarantino !!!	1 Un onus de cache-misères autoreconnus qui pâtissent bien mal au manque d'inspiration de Friedkin.	5 Un trip parano et radical à la mise en scène ravageuse. Friedkin ne fait pas de quartier, quitte à laisser des spectateurs sur le carreau...	4 Le cinéma paranoïaque dans toute sa puissance... et toutes ses limites.	6 Friedkin, you're simply the best !	6 Mmm acteurs en état de grâce, un Friedkin complètement survolté et une histoire d'amour magnifique... c'est pas un film, c'est un rouleau-compresseur.	2 Si même William Friedkin tape sans la tousse subversive, on n'est pas rendu...	
HANNIBAL LECTER : LES ORIGINES DU MAL		4 Du OVNI traversé de fulgurances lyriques naviguant entre les procès Eurocrim, le film de guerre trash et un épisode d'Highlander. Merci Dino !	2 Impossible de faire le lien entre ce cannibale adepte du fondue ? et le tueur magnétique joué par Hopkins. Peu d'intérêt, donc...	0 Ouhlala, c'te boule !	3 Une genèse pas forcement à la hauteur du personnage, mais pas honteuse non plus.	3 À voir pour le bouleversant Gong Li, égarée dans un de ces navets de luxe dont Be Luxembien a le secret.	2 Un début tracassant, puis Ulliel apparaît et le film sombre dans l'académisme barbant et le ridicule même pas drôle. Vive Hannibal, bien !			
HYPER TENSION			0 Pelgoire, dégénéré et d'une bêtise crasse. Statham mérite bien mieux.	4 Un gros lattes bien cocaïne comme il faut, forcement limité mais parfaitement réjouissant.	4 Les réals font un peu trop les malins, mais le résultat demeure sacrement fun.	4 Détournement très rigolo des tics clipeurs du Tony Scott de Domino, qui en sortira humilié à jamais.	4 Une bonne dose de régression cinématographique qui fout la pêche. Et puis, à l'inverse des étrons de Michael Bay ça ne dure même pas 1H30 !		3 C'est tellement décadent qu'on passe un bon moment, mais ce n'est pas du portugais en « état de grâce » comme Bad Boys 2 ou Double Team.	
MASSACRE... : LE COMMENCEMENT		5 Sans doute le film de studio le plus glauque et le plus Snuff jamais produit, et la franchise est respectée. Bien que pour ça...	4 Ça reste à 100 coudées au-dessous de Hooper, mais putain c'est vraiment efficace !	1 La confirmation après Nuits de terreur que Jonathan Liebesman est un imposte yes-man.	4 20 minutes de prologue et THX au remake. Mais purée, quoi remake ! Le nouveau film préféré de B.D.B.V.	4 Le film oublie un peu ses personnages en cours de route, mais comme c'est pour mieux les trucider...	5 Le meilleur film de la saga juste après l'original de Hooper. Un miracle !	5 La claque ! Un « mad movie », on vous dit !	1 Je ne l'ai pas déjà vu, ce film ? C'était mieux dans mon souvenir...	4 Sans surprise, mais efficace et méchant.
PRIMER	3 Ambitieux mais trop brouillon.		4 Trois idées, deux françois, un bon film. Et tout ça avec 7000 billets verts !	5 Une petite prouesse d'une étrange trop facilement exposition de l'anticipation. Une œuvre à soutenir de tout cœur !	4 Pas tout compris, mais c'était bien !		5 L'art de la démarche poussé à son paroxysme. Un tour de force, parfois austère, mais toujours fascinant.	5 Deux hommes qui causent de science pendant une heure et demie. Chiant ? Non, passionnant !	4 Une économie de moyens qui n'empêche pas Shane Carruth d'avoir une ambition vertigineuse. Ingénieux.	4 Entre hard science et fiction spéculative, Primer est un petit film vraiment atypique.
ROCKY BALBOA	5 Nostalgie, quand tu nous tiens. Rocky Balboa est touchant, émouvant, craquant. J'avais 15 ans quand j'ai vu ce film. Merci Sly...	6 Émouvant, poignant, virtuose. Sly, la bête qui est en toi, je la sens bien mes bras.	6 Puissions-nous vieillir aussi bien que Sly. Tout simplement magnifique.	5 Un poignant cri du cœur qui revient de très loin.	6 Quand on pleure du cinoche qui on aime tout trente sans cesse dans un film digne et humain. Ses larmes on sont aux loin. Rocky !! Rocky !!	3 Un « rébellite remuse » à la nostalgie couteuse, rachetée in extremis par un combat final assez lyrique.	5 Une bouleversante histoire d'homme, nostalgique, cathartique et tout simplement inoubliable.	5 Putain, on t'aime Rocky...	5 Le come-back de la décennie, et accessoirement le plus beau film « stallonien » depuis Copland.	4 Une variation sur le premier film de la saga qui, sans en avoir le panache, reste la meilleure suite à ce jour. Ah, la musique de Conti !
THE FOUNTAIN	6 Aronofsky arrive à rendre épique et bouleversante une scène avec des gens qui se lèvent. Merveilleuse histoire d'amour immortel...		5 The penultimate trip.	0 Un pensum new age très moche, très bête et très chiant.	5 On s'attendait à un trip prétentieux et arty, on se retrouve avec une méditation aérienne et habitée sur la mort et l'amour. Requiem for a life...	1 Le parfait antidote au dernier David Lynch. Là dessus, personne ne dira le contraire !	6 Matrix, le 2000 de notre génération ? Carrément mais rien...	6 Indescriptible. Tous ceux qui ont connu l'Amour avec un grand A en ressortiront transformés.		
THE WOODS			4 Encore un remontage tout pourri imposé par un studio... Rester le talent intact de McKee derrière la caméra !	5 Un VRAI film fantastique, certes brouillon, mais surtout rare et élégant. La grande classe.	4 L'ambiance envoutante et les p'tit côté old school pas déplaisants compensent les sanonces d'un remontage castrateur.	4 Un beau film d'épouvante à l'ancienne, malgré des popins de scénario et un rythme branquignant.		2 Rien de désamorant certes, mais on est en droit d'attendre un peu plus de la part d'un gars comme McKee.	5 Peu importe le remontage, le film transpire l'amour du fantastique !	4 Un nouveau portrait féminin touchant de la part de McKee, dommage que l'histoire soit résolument bateau.
WILDERNESS		3 Mal filmé, mal monté, mal écrit et mal joué, mais sauvé par 2/3 scènes bien harpoonées.		1 Pas d'y a un mors et oublié depuis déjà bien longtemps !	3 Excellent scénar rempli de bonnes intentions, mais la mise en scène est vraiment à la masse...	3 Dur dur de traverser la Manche après d'autres survivals plus respectés, et surtout mieux écrits.	4 Aussi généreux que gauche. Wilderness était à deux doigts de casser la baraque. En attendant, il reste efficace comme un bon coup de Kärcher !	2 Le nouveau film de Michael ? Bassett pas bien !	2 Un 8 qui a un pas trop tendancier à virer au 2.	4 Un bon X - British bourrant et brutal.



CHERS LECTEURS, REGARDEZ LA DONZELLE CI-DESSUS : SI CETTE DERNIÈRE AVAIT LU LE DERNIER MAD MOVIES, ELLE AURAIT SU OU'IL NE FAUT JAMAIS FAIRE POPO DANS LE DÉSERT SANS UN BRIN DE LECTURE CULTURELLE. CET OUBLI FATAL LUI VAUT DONC UNE PUNITION QUE NOTRE HOMME DES SABLES VA LUI INFLIGER AVEC PLAISIR ! LECTEURS, VOUS VOILÀ AVERTIS : ABONNEZ-VOUS !

Choisissez votre formule d'abonnement

OFFRE FIDELITE 1 AN 11 NUMEROS
28 % D'ECONOMIE Soit 35 €
** Tarif Hors Europe et DOM-TOM : 45 € pour 11 n° (participation aux frais de port inclus)

OFFRE FACILITE PAR PRELEVEMENT AUTOMATIQUE*
9€ PAR TRIMESTRE

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 04)

MM 195

☐ **OUI,** je m'abonne à Mad Movies **pour 11 numéros** et je choisis **l'offre spéciale d'abonnement avec 28 % de réduction pour 11 numéros**

☐ **OUI, je profite de la nouvelle facilité de paiement de 9 € par trimestre*.**
Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).
*Offre réservée à la France métropolitaine uniquement

NOM _____
PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER. Europe (par voie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine. **Hors Europe / DOM-TOM** (par avion) : 11 n° : 45 €.

PAYEZ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE PRESENTÉ PAR MAD MOVIES

AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE
reconduit tacitement sauf demande contraire adressée à DIP/Mad Movies, 18-24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER
Nom : _____ Prénom : _____
N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER
Établis | Code | Guichet | N° de Compte | Clé RIB

ORGANISME CRÉANCIER ***CPF/MAD MOVIES***
6 rue Rodier - 75009 Paris

N° NATIONAL D'ÉMETTEUR
493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)
Nom de l'établissement : _____ N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine *Mad Movies*.

Date : _____ Votre signature obligatoire :

☐ **Je préfère régler mon abonnement en une seule fois**
☐ **par chèque** bancaire ou postal, libellé à l'ordre de ***CPF/MAD MOVIES***
☐ **par carte bancaire** n° _____ Date d'expiration _____
Notez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre de carte, près de la signature. _____

Date et signature obligatoires

Conformément à la loi informatique et Liberté du 6 janvier 1978 (article 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénom, adresse et numéro d'abonné ou de cochez ici ☐

TERRAIN MINE

LA COLLINE A DES YEUX 2

DE MARTIN WEISZ

Après le remake proprement atomisant d'Alex Aja, Wes Craven ne traîne pas et enchaîne direct sur une séquelle qui annonce clairement la couleur : des mutants encore plus dégénérés, des victimes encore plus belliqueuses, de l'action à outrance et surtout le clash du siècle : de la graine de Navy Seals contre des freaks cannibales !

Avec les 40 millions de dollars de recettes en salles – et bien plus en DVD – récoltés par le remake de **La Colline a des yeux** réalisé l'an passé par le tandem Alexandre Aja/Grégory Levasseur, Wes Craven envisage rapidement de capitaliser sur ce succès et de lancer une nouvelle franchise. Celle de **Scream** (et, dans une moindre mesure, des **Freddy**) lui a rempli les poches, et l'homme est réputé pour être sensible à l'appel du billet vert. Toujours est-il qu'Aja et Levasseur remettraient volontiers le couvert, et qu'ils proposent un script à Craven… qui le refuse en bloc. Pas étonnant quand on sait qu'en réalité, ce dernier déteste **La Colline** version 2006, sans doute vexé que des petits frenchies l'aient allègrement surpassé. Encore moins surprenant quand on déflore le sujet de cette séquelle : des immigrés clandestins mexicains, traversant la frontière vers les États-Unis, sont massacrés par les mutants. La seule survivante les extermine jusqu'au dernier, puis est retrouvée par la police qui la découvre brandissant le drapeau américain… et la reconduit sans autre forme de procès jusqu'à la frontière ! Le discours politique est toujours aussi virulent, mais cette fois clairement anti-US, et Craven n'a certes pas les cojones (ou n'as pas eu les coudées franches) pour cautionner un tel projet. Exit Aja/ Levasseur donc, mais le réalisateur de **Red Eye** a déjà autre chose en tête : « *Peu après la sortie du remake, j'ai émis l'idée d'une suite où la fille Carter s'engage dans la Garde Nationale pour exorciser les peurs qui la hantent depuis le drame du précédent film. Elle est envoyée en mission dans le désert du Nouveau-Mexique, où elle doit de nouveau affronter les mutants* » déclare-t-il. « *Mais notre actrice, Emilie de Ravin, ne pouvait pas se libérer, étant occupée sur* ***Lost*** . » On notera au passage les similitudes avec la première séquelle du film original, un sombre nanar dont Craven semble avoir complètement oublié l'existence, alors qu'il l'a lui-même réalisé !

LA VERITE, C'EST COMME A LA MAISON

Arrive Jonathan Craven, fils de Wes, grand admirateur de l'œuvre de papa et coscénariste de **Peur panique**, produit par ledit paternel, et qui fut d'ailleurs envisagé au départ comme une (autre) suite à **La Colline** originale. La Fox met la pression pour qu'un script soit rendu rapidement, et Craven décide donc de l'écrire avec le fiston en un mois. « *J'ai toujours vécu en travaillant sans arrêt pendant que Jonathan écrivait pour des magazines et des sites Internet, et nous n'avions jamais eu l'occasion de bosser ensemble* » explique-t-il. « *Et soudain, voilà que se présente cette opportunité. Je nourrissais des doutes quant à cette collaboration, mais j'avais tort. Jonathan a un sens de l'humour noir très proche du mien, et le résultat nous a agréablement surpris.* » Leur scénario conserve donc l'intervention de la Garde Nationale, même si Brenda Carter n'en fait plus partie. Une décision que Craven justifie par des propos qui fleurent bon le discours promotionnel pseudo-engagé : « *Ce qui se passe dans le monde à l'heure actuelle, la guerre en Irak et la lutte contre le terrorisme, est tellement important… Ce choc des cultures m'a conduit à penser qu'il serait intéressant de confronter de jeunes américains ayant prêté serment au drapeau de leur pays à un ennemi dont le comportement et la stratégie leur échappent complètement. L'entraînement est une chose, mais agir sur le terrain en est une autre.* »

En effet, l'histoire finalement validée par le studio va à l'essentiel : un groupe de jeunes soldats fraîchement recrutés par la Garde Nationale (corps d'armée de réserve n'agissant que sur le territoire américain et rendu célèbre par **Sans retour** et **Rambo**) est chargé de livrer de l'équipement à des scientifiques dans un camp planqué au beau milieu du Nouveau-Mexique. Lorsqu'ils arrivent à destination, les lieux sont déserts. Après avoir capté un signal de détresse, les bidasses décident de localiser les savants portés disparus, ignorant que les collines arides qu'ils vont ratisser sont celles-là même où la

famille Carter se vit décimée par les mutants cannibales. Des monstres d'autant plus dangereux qu'il s'agit en fait des cousins de ces derniers, une race encore plus agressive et difforme puisqu'elle s'est développée de manière consanguine dans un environnement souterrain. Les créatures projettent de capturer des femelles humaines afin d'en faire des reproductrices destinées à être violées et engrossées par le patriarche du clan, afin que celui-ci puisse assurer sa descendance. Une menace sérieuse pour les femmes en uniforme accompagnant leurs camarades masculins...

THIS TIME, IT'S WAR

Reste à trouver un metteur en scène apte à traiter le sujet avec suffisamment de hargne pour égaler le film précédent. Et c'est là où Craven fait preuve de clairvoyance, malgré ses griefs vis-à-vis de l'approche adoptée par Aja et Levasseur : il confie le projet à un jeune réalisateur allemand, Martin Weisz, choisi parmi une vingtaine de prétendants, et dont le CV parle en sa faveur : pas mal de clips de hard rock et de rap, des pubs, mais aussi et surtout un premier long scandaleux intitulé **Grimm Love**, thriller haute tension où la rencontre de deux hommes sur Internet débouche sur des séquences de cannibalisme d'une crudité inouïe. « *Weisz est un cinéaste qui n'a vraiment pas peur de donner dans la subversion* », explique Craven. « ***Grimm Love** n'est pas seulement un film sur des cannibales, c'est également un métrage bourré d'allusions sexuelles très directes, ce qui m'a amené à penser qu'il était idéal pour notre projet. C'est aussi quelqu'un de très énergique, doté d'une approche visuelle furieusement imaginative.* » Le jeune homme accepte la proposition avec grand plaisir, même s'il n'en revient toujours pas. « *J'étais en train de monter un autre film, et mon agent m'a fait parvenir le script* » raconte Martin Weisz. « *Sa lecture m'a tout de suite donné envie d'accepter : c'est très bien écrit, et surtout complètement différent de ce à quoi je m'attendais. En outre, cela m'a tout de suite rappelé l'un de mes films préférés : **Aliens** !* » Là, évidemment, ça fait bander... Suivent des réunions avec la production où tout le monde tombe d'accord sur la direction à donner au projet, chacun acceptant de faire des compromis sans trahir sa vision des choses, méthode éprouvée sur **La Colline** 2006. La preuve que même si la Fox est une major et Wes Craven un « Master of Horror » à la réputation totalement usurpée (**L'Emprise des ténèbres** est le seul vrai bon film de sa carrière), l'intelligence et une certaine prise de risques sont encore de mise à Hollywood, y compris sur ce qui est, à la base, un produit purement commercial. Parce que bon, faudrait pas non plus nous prendre pour des jambons en clamant que la franchise « *est un univers riche en terrains d'explorations* », comme le dit Craven à qui veut l'entendre pour justifier l'existence de cette séquelle... Ils sont comme ça, les Yankees : ils n'ont aucun tabou pour ce qui est d'avoir du fric, mais trouvent toujours des prétextes bidon pour en gagner ! Et quand ça passe pour de l'Art, c'est encore mieux...

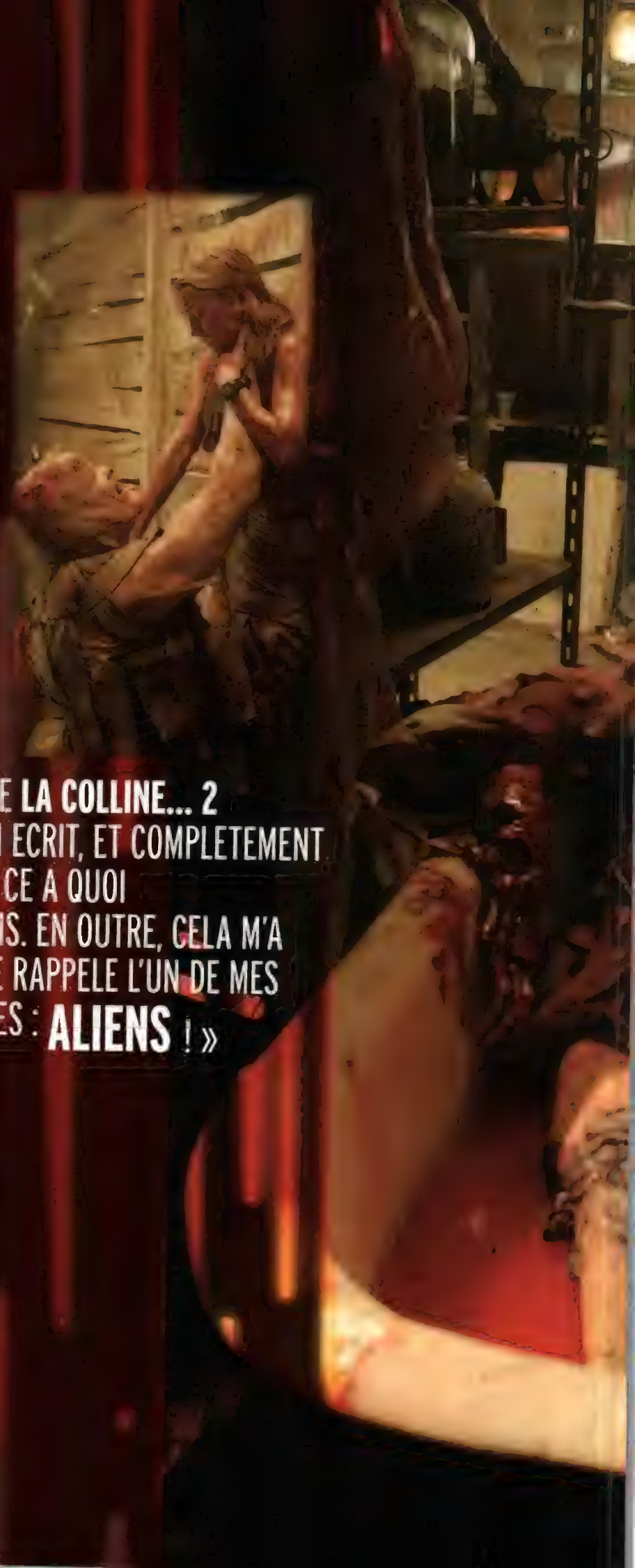
SPELEO SANGLANTE

Il n'aura pas échappé aux lecteurs de Mad que cette séquelle recycle des éléments-clefs de deux récents shockers horrifi-

« MARTIN WEISZ EST UN CINEASTE QUI N'A PAS PEUR DE DONNER DANS LA SUBVERSION. (...) DE PLUS, IL EST TRES ENERGIQUE, ET DOTE D'UNE APPROCHE VISUELLE FURIEUSEMENT IMAGINATIVE. »

Sur cette double-page :
Des freaks encore plus difformes, du gore encore plus saignant, La Colline a des yeux 2 s'annonce clairement « bigger and louder » !

ques, à savoir **Massacre à la tronçonneuse : le commencement** et **The Descent**. **Massacre** parce que cette fois, les héros sont les mutants, les militaires n'étant là que pour satisfaire leurs appétits voraces (cf. le jeune vétéran du Vietnam chez Liebesman, qui de leader devient tas de barbaque). Une vengeance de bonne guerre, puisque la mutation des freaks a été causée par des expériences nucléaires menées par l'armée (pas étonnant qu'ils agressent leurs studieux élèves !). **The Descent** car **La Colline a des yeux 2** se déroule en grande partie dans des cavernes et des mines. Une influence revendiquée, au point que la production recrute carrément Sam McCurdy, le directeur photo du métrage de Neil Marshall, qui plus est grand fan de films d'horreur. Nanti d'un budget conséquent, celui-ci a tout le loisir d'inventer de nouveaux éclairages afin que l'obscurité se nimbe de lumières spectrales aptes à suggérer l'environnement épouvantablement malsain dans lequel évoluent les mutants. De véritables cavernes de troglodytes où s'entassent morceaux de chair moisis, cadavres d'animaux et vestiges d'une civilisation qui les a métamorphosés en monstres. Autant dire que niveau décors, le challenge avait tout pour motiver un authentique créateur. Ce sera Keith Wilson, tout excité de se retrouver au Maroc, où se tourne le film, pour concevoir cet univers quasi extraterrestre. Un cas unique en son genre, ce Wilson : spécialisé dans les productions téloche de Hallmark destinées à un public familial tendance catho, il occupe ses loisirs en dessinant des scènes de torture et de pornographie ! Encore une fois, Craven n'hésite pas à s'entourer de personnalités borderline, un peu comme s'il confiait à d'autres ce qu'il n'osait signer lui-même, ou qu'il se servait d'eux pour évacuer ce qui stagne au fond de lui. Une hypothèse que semble entériner certaines séquences de ses films, où surgissent tout à coup une violence hyper malsaine et un traitement ultra rock'n'roll : **La Dernière maison sur la gauche**, **La Ferme de la terreur**, **Les Griffes de la nuit**, certains passages de **Shocker**, du **Sous-sol de la peur** et l'ouverture de **Scream** sont là pour entretenir le doute, sans oublier le déjà cité **L'Emprise des ténèbres**, chef-d'œuvre de terreur réaliste qu'il serait temps de réhabiliter. Déconcertant, le père Craven ? Oui, et ce à plus d'un titre, vu sa capacité à créer des visions de pur cauchemar au beau milieu de films souvent médiocres, voire carrément mauvais. Tiens, **L'Amie mortelle**, Grand Prix à Avoriaz (rires), c'était pas du foutage de gueule, ça ?



« LE SCRIPT DE **LA COLLINE... 2** EST TRES BIEN ECRIT, ET COMPLETEMENT DIFFERENT DE CE A QUOI JE M'ATTENDAIS. EN OUTRE, CELA M'A TOUT DE SUITE RAPPELE L'UN DE MES FILMS PREFERES : **ALIENS** ! »

HILLS TROOPERS

Mais **La Colline a des yeux 2** se positionne d'abord comme un vrai film d'action. Pour ce faire, le casting se doit d'assurer scènes de gunfights et corps à corps bien burnés. De fait, le recrutement est ici aussi sélectif que celui de l'armée. Les comédiens doivent ressembler à des soldats, pas à des gravures de mode en treillis, et être capables de rendre crédibles leurs actes et leur unité en tant que groupe. La production va donc puiser dans le riche vivier des séries télé, qui prouve chaque jour que les acteurs américains comptent parmi les plus doués grâce à leur enseignement très complet. Et ce contrairement à d'autres pays (la France en tête), où l'approche de la comédie n'est pas associée aux disciplines physiques parfois requises dans le cadre d'un rôle donné. Sont recrutés Flex Alexander (***One on One***, **Des serpents dans l'avion**), Daniella Alonso (***Les Frères Scott*** et bientôt **Détour mortel 2**), Michael McMillian (***Saved***, et qui joue ici un pacifiste se transformant en une machine à tuer, à l'instar d'Aaron Stanford dans le film

Sur cette double-page : Entre agressions sauvages et mutilations sadiques, les troufions de La Colline... 2 risquent de passer une sale journée...

d'Aja), Jessica Stroup (***Grey's Anatomy***), Jacob Vargas (***Numb3rs*** et aperçu dans **Jarhead**), Lee Thompson Young (***Smallville***)... Que des sportifs pour un cast aussi multiracial que l'est devenue l'armée US, et qui renvoie directement à celui de **Starship Troopers**, dont tout le monde se moqua à l'époque avant de constater à quel point il était convainquant. Chez les mutants, Michael Bailey Smith passe du rôle de Pluton dans le film precédent à celui du patriarche Hades, Derek Mears retrouvant quant à lui Wes Craven après avoir été un loup-garou dans **Cursed** (pas le pire métrage du cinéaste, d'ailleurs, contrairement à ce que beaucoup en disent, sans l'avoir vu). Leurs frères de sang ? Des cascadeurs pour la plupart, sur des productions comme **Troie** ou **Kingdom of Heaven**. Logique, vu que les scènes de combat ponctuent **La Colline a des yeux 2** à un rythme de commando : de trois ou quatre grosses séquences d'action chez Aja, on passe ici à huit acteurs qui ne cessent de se foutre sur la gueule : lutte rapprochée au couteau, nuques brisées, membres disloqués, estomacs éventrés, crânes défoncés et corps réduits en charpie par des rafales de fusils d'assaut... La violence sera bestiale et sanglante. Encore un film à la cruauté graphique entérinant la tendance amorcée violemment par **Saw**, **Hostel** et le **Massacre à la tronçonneuse** de Nispel. Et si le cinema américain – c'est aujourd'hui une évidence – n'a jamais été aussi violent depuis les années 70 (Vietnam/Irak, même combat), il fait également montre d'une créativité jamais vue depuis cette décennie, comme si la chair à canon parachutée dans la gueule du loup réveillait l'Art dans ce qu'il a de plus radical.

Au final, qu'attendre de **La Colline a des yeux 2** ? Qu'il soit aussi réussi que le « premier » (oublions la version 76) ? Il sera au moins aussi méchant, sans que le « bigger and better » cher aux studios US ne le fasse verser dans le « too much », grâce à la présence d'un vrai créateur derrière la caméra, et d'un Wes Craven rescapé des seventies qui semble vouloir retrouver sa liberté d'antan. La colline a bel et bien les yeux grands ouverts sur son époque.

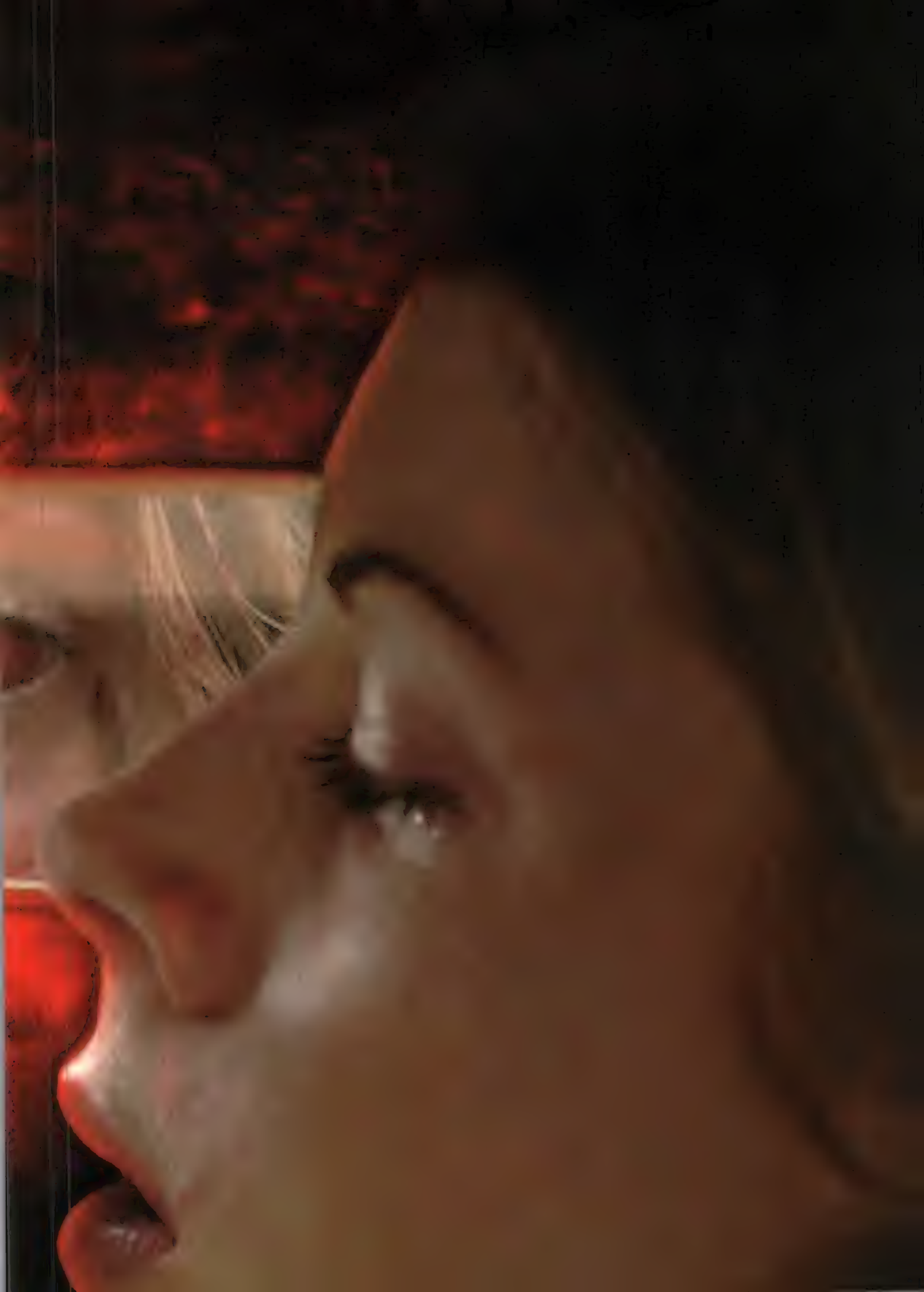
Cédric DELELEE.

ANARCHY

28 WEEKS LATER DE JUAN CARLOS FRESNADILLO

IN THE U.K.

Avec plus de 80 millions de dollars de recettes dans le monde, il semblait évident que les producteurs de 28 jours plus tard donneraient le feu vert pour une séquelle du film de Danny Boyle. Si le réalisateur anglais et son scénariste Alex Garland ont déclaré forfait, leur remplacement par deux Espagnols bourrés de talent laisse supposer que 28 Weeks Later saura se montrer à la hauteur de son modèle.



Banlieue de Londres, septembre 2006. L'équipe de **28 Weeks Later** est sur le pied de guerre pour mettre en boîte les derniers plans de la scène d'ouverture du second long-métrage de l'Espagnol Juan Carlos Fresnadillo, le réalisateur du remarqué **Intacto**. Remplaçant de Danny Boyle, parti tourner son métrage de SF **Sunshine** (il signera tout de même quelques images pour la deuxième équipe), le cinéaste espagnol semble plutôt à l'aise pour son premier gros film de studio. Complice de Boyle sur tous ses projets, le producteur Andrew Macdonald supervise avec attention les préparatifs de la séquence, mais accepte de prendre quelques minutes pour discuter avec nous de cette suite très attendue. Lorsqu'on l'interroge sur la présence d'un quasi débutant aux rennes d'un tel film, la réponse est sans ambages : « *Il faut savoir prendre des risques pour réussir un tel film. L'attente est énorme, c'est un véritable défi. Il fallait trouver les gens adéquats.* ». Contraint de dénicher un nouveau metteur en scène après le désistement de Boyle (« *Il ne voulait pas le faire* »), Macdonald confie le bébé à Fresnadillo après avoir été très impressionné par **Intacto**, son premier long. « *Nous cherchions un réalisateur capable d'apporter une certaine intelligence à cette suite. Enrique (Lopez Lavigne, coscénariste et producteur – ndlr) et Juan Carlos sont super. Ils ont déjà bossé ensemble et ils ont énormément amélioré le script. Ils traitent les relations humaines avec leur esprit latin et filment Londres avec un œil nouveau.* » Autant dire que le monsieur fait confiance à ses deux poulains. Si l'équipe technique est sensiblement identique à celle du premier film, Juan Carlos Fresnadillo et Enrique Lopez Lavigne réussissent à imposer leur ami Enrique Chediak (**Turistas**) au poste essentiel de chef-opérateur.

Page de droite : Don (Robert Carlyle) et ses compagnons de route tentent de survivre aux assauts des infectés dans une Angleterre dévastée...

ADAPTATION

« *Ce qui m'a attiré dans le scénario, c'est cette histoire d'une famille qui essaie de se ressaisir après la propagation du virus, dans un monde hostile et rempli de rage. Dans la première version du script, cet aspect n'était pas assez développé, et c'est pourquoi j'ai recentré l'histoire sur la famille, afin de montrer comment celle-ci réagit à cette situation, et comment elle survit au virus.* » Fresnadillo accepte l'offre de Macdonald à condition de pouvoir réécrire le script de Rowan Joffe (**Transit Palace**) en compagnie de son compère Enrique Lopez Lavigne, avec lequel il a déjà travaillé sur **Intacto**. Lopez Lavigne (par ailleurs lecteur assidu de Mad, dont il a tous les numéros !) amplifie l'aspect émotionnel de l'histoire, pas assez présent à son goût dans les premières ébauches du scénario de Joffe. « *Quand nous avons reçu le script, nous ne l'avons pas beaucoup aimé. Mais nous y avons vu un excellent concept, non pas pour une simple suite, mais pour un vrai film. Pour nous, **Aliens** et **Alien 3** ne sont pas de vulgaires séquelles, mais des films à part entière. Ils sont réalisés par des hommes de talent, et je pense que c'est pour ça que Danny Boyle a choisi Juan Carlos pour ce film. Je ne veux pas faire une simple suite, mais apporter quelque chose de différent. Quand nous avons commencé à réécrire le script, les réactions ont été excellentes, et nous avons poursuivi sur cette voie. Nous nous sommes éloignés au maximum de **28 jours plus tard**.* » Les deux hommes ne se privent donc pas pour remodeler le projet à leur convenance afin de livrer un film original, qui saurait prendre ses distances avec celui de Boyle.

Premier démarquage notable, la décision d'opter pour le 16mm là où le Britannique avait préféré la DV, plus maniable et surtout moins coûteuse. Mais avec un budget relativement confortable de 12 millions de dollars, cette suite peut se permettre d'abandonner le numérique au profit de l'argentique. Juan Carlos Fresnadillo se réjouit des avantages procurés par le 16mm et sa texture si particulière, qui confère aux images un grain proche du documentaire. « **28 Weeks Later** *parle d'une reconstruction, je voulais donc un angle documentaire capable de donner un côté véridique à cette histoire, ce que ne permet pas la DV.* » Et son coscénariste d'ajouter : « *L'original est vu à travers les yeux de Cillian Murphy, et l'aspect « film de famille » de la DV était à ce titre très efficace. En revanche, dans notre long-métrage, nous partageons le point de vue de la famille, mais aussi des snipers, des docteurs... Il y a beaucoup de personnages dans* **28 Weeks Later** ».

INVASION USA

Si Fresnadillo et Lopez Lavigne songent d'abord à une intrigue située en Afrique (« *C'était notre hommage au **Vaudou** de Jacques Tourneur* »), la production leur fait gentiment savoir qu'il est impensable de s'éloigner à ce point du style de l'original, et leur demande de revoir leurs ambitions à la baisse. Sommés de pondre une histoire plus proche de celle imaginée par Alex Garland, les deux auteurs retravaillent alors le script d'origine, dont l'action se déroule à Londres. Le scénario suit les mésaventures d'un couple d'Anglais (Robert **Vorace** Carlyle et Catherine **Braveheart** McCormack) qui retrouve ses enfants, partis en Espagne pour échapper à la contamination, sans savoir que l'un d'eux est porteur du virus. La situation va vite se détériorer lorsque l'armée américaine, venue restaurer l'ordre dans une nation ravagée, prend les choses en main pour stopper l'infection. À l'énoncé de ce pitch classique mais efficace, le parallèle entre les événements – fictifs – dépeints par **28 Weeks Later** et ceux – bien réels – vécus par les Irakiens depuis l'occupation de leur pays par les troupes américaines est immédiat. « *Nous parlons de la reconstruction d'un pays qui va mal. C'est exactement ce qui se passe en ce moment dans le monde !* » reconnaît Enrique Lopez Lavigne. « *Les Américains viennent en Angleterre pour reconstruire un monde idéal.* » De là à dire que **28 Weeks Later** sera un film engagé, il n'y a qu'un pas que nous ne franchirons pas, même si ce sous-texte explosif pourrait apporter un brin de subversion à une œuvre mainstream, dans la pure tradition du cinéma de George Romero (voir son **Land of the Dead**).

Romero, le nom est lâché. Et bien que toute l'équipe se défende de tourner un film de zombies (« *Ce sont des infectés* » nous répètent-ils constamment), l'ombre du mythique **Zombie** semble planer sur ce **28 Weeks Later**, dont la formule (action + politique + horreur) a déjà fait ses preuves dans le deuxième opus de la saga du maître de Pittsburgh. Si Enrique Lopez Lavigne ne réfute pas complètement cette influence, il a d'autres références en tête. « *Notre inspiration principale a clairement été **Aliens**. Nous avons essayé de faire un film avec beaucoup d'action, et qui se focalise sur la famille. Juan Carlos et moi sommes très différents. Lui réalise, moi je produis, et nous écrivons ensemble. Nous avons des visions complètement différentes du cinéma. Moi, je suis un fan de fantastique. Lui, pas du tout. J'adore les films de Romero. **Zombie**, est un chef-d'œuvre. J'aime beaucoup la façon dont il a conduit sa saga, même si je préfère certains titres à d'autres. Juan Carlos s'intéresse principalement au thème de la famille brisée qui doit se reconstruire, un sujet déjà au centre d'**Intacto**. L'aspect fantastique me ressemble plus, et je pense que ce mélange de personnalités marche plutôt bien. Mais le film reste la vision de Juan Carlos.* » Voilà une association atypique qui devrait permettre au métrage de trouver son identité, à mi-chemin entre le film de genre hardcore et le film d'auteur. Une fusion que **28 jours plus tard** avait (presque) complètement réussie.

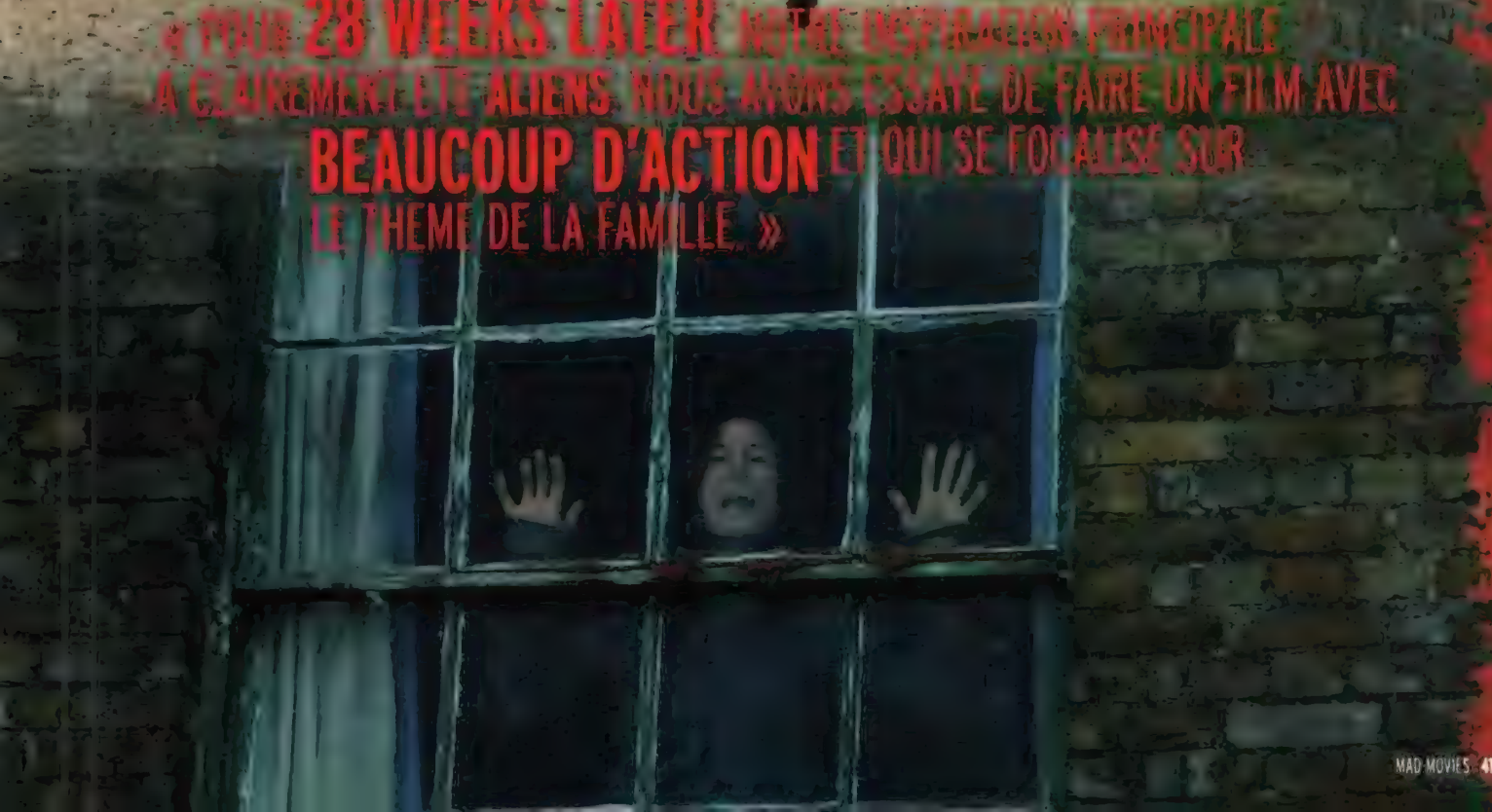
VERS UNE TRILOGIE ?

Prévu pour le 11 mai au Royaume-Uni et aux États-Unis (comme toujours pour la France, il faudra patienter, et ce jusqu'au 10 octobre 2007 !), **28 Weeks Later** s'est dévoilé il y a peu sur Internet par le biais d'un promo-réel efficace et de quelques photos de tournage savamment choisies. Des éléments qui, toutefois, ne parviennent pas complètement l'absence d'une bande-annonce digne de ce nom. Avant même la sortie du film, on peut d'ores et déjà parier que la Fox pense déjà très fort à un troisième épisode (les scénaristes nous ont confié avoir écrit une fin ouverte). Après un premier métrage en forme d'hommage au **Jour des morts-vivants** et un second au traitement proche de celui de **Zombie**, aurons-nous droit, pour le troisième volet, à un huis clos étouffant façon **Nuit des morts-vivants** ?

Jean-Baptiste HERMENT

(Merci à Enrique LOPEZ LAVIGNE pour sa gentillesse et sa disponibilité)

« POUR **28 WEEKS LATER** NOTRE INSPIRATION PRINCIPALE A CLAIREMENT ETE ALIENS. NOUS AVONS ESSAYE DE FAIRE UN FILM AVEC **BEAUCOUP D'ACTION** ET QUI SE FOCALISE SUR LE THEME DE LA FAMILLE. »



LES LARMES

Le cas est assez particulier pour être signalé : alors que l'événement est planifié depuis plusieurs jours, la production du film **Sunshine** nous apprend à notre arrivée au 3 Mills Studio, dans la banlieue de Londres, que nous ne pourrons pas accéder au plateau de tournage, car la scène qui s'y tourne est classée top secret. Raison invoquée : la séquence en question, filmée une première fois la veille, n'a pas satisfait Danny Boyle, qui a décidé de chambouler le planning afin de pouvoir la peaufiner. Nous sommes

SUNSHINE DE DANNY BOYLE

Quelques années après avoir quitté la production d'Alien, la résurrection, Danny Boyle s'attaque enfin à la science-fiction de manière frontale avec Sunshine, l'histoire d'une expédition spatiale organisée pour sauver le Soleil. Visite du plateau... sans avoir vu une seule image de tournage !

DU SOLEIL

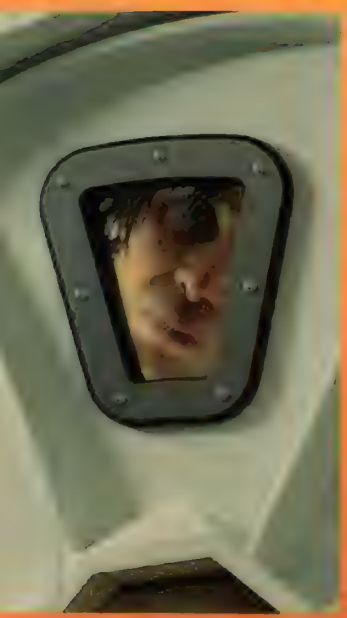
le mercredi 5 octobre 2005, et il reste encore au cinéaste plus de six semaines de tournage avant de se lancer dans une postproduction massive. Passée la déception de ne pas pouvoir assister au travail de l'équipe technique et artistique, il faut reconnaître que ce rendez-vous manqué rassure sur la bonne tenue du projet, probablement le plus ambitieux du réalisateur à ce jour. Mais avant d'entrer dans les détails, la question primordiale est la suivante : de quoi parle exactement **Sunshine** ?

SOUS LE SOLEIL

L'intrigue se déroule 50 ans dans le futur. La planète Terre est mal en point, car le Soleil menace de s'éteindre pour de bon. Une équipe de scientifiques anglais, américains et asiatiques est chargée de voyager jusqu'à l'astre pour le réactiver à l'aide d'une bombe nucléaire de la taille du Kansas. Chemin faisant, l'équipage va progressivement sombrer dans la folie et comprendre ce qui est arrivé à l'expédition précédente, portée disparue sept ans auparavant.

Sur cette double-page :
De la haute technologie à la peur primaire en passant par l'expérience mystique, Sunshine semble brasser de nombreux thèmes chers à la SF moderne...

Si l'accès au tournage à proprement parler ne nous est pas autorisé, la production se met en quatre pour nous donner une petite idée de l'ambiance régnant sur le plateau. Le producteur Andrew Macdonald, complice de Danny Boyle depuis leurs débuts communs avec **Petits meurtres entre amis**, est le premier à prendre la parole : « *D'une certaine manière, on pourrait rapprocher* **Sunshine** *d'un film comme* **Apollo 13**, *principalement en termes de réalisme. L'intrigue du film fonctionne sur deux niveaux de lecture distincts : les protagonistes sont chargés de sauver la Terre, et chacun pourra effectivement comparer cet aspect de l'histoire à* **Armageddon** *ou* **Deep Impact**. *Mais plus la navette s'approche du Soleil, et plus l'équipage commence à perdre la raison. En ce sens, nous nous éloignons drastiquement des films de Michael Bay et Mimi Leder. De plus, notre vision du futur montre l'Asie comme une véritable puissance mondiale. Il y a compris dans le domaine de la conquête spatiale, et c'est pourquoi le casting est également composé d'acteurs asiatiques comme Michelle Yeoh et Hiroyuki Sanada. Donc, ce ne sont pas les Américains qui sauvent le monde. À mon sens,* **Sunshine** *est plus proche d'un film comme* **Solaris** ». On se doutait bien que Danny Boyle n'allait pas taper dans le bourrinage intensif ou l'américanisme basique, mais l'idée de se référer explicitement au film de Tarkovsky tout juste 3 ans après le déprimant remake de Steven Soderbergh n'est-elle pas risquée ? « *Effectivement, quand le remake de* **Solaris** *est sorti, je me suis dit qu'on allait devoir abandonner le projet* » confirme le producteur. « *Mais en vérité, les deux films seront très différents.* **Solaris** *est une œuvre très métaphysique, mais également une histoire d'amour.* **Sunshine** *serait plutôt une sorte de thriller.* » Des photos du tournage traînent sur le bureau de la production. Sur l'une d'entre elles, on aperçoit un essai de maquillage sur un humain carbonisé par les effets intensifs du Soleil. Doit-on en conclure que **Sunshine** pourrait basculer dans l'horreur pure, à l'image de **28 jours plus tard** ? « *Non* » poursuit Macdonald. « *Même si nous nous autorisons quelques images très graphiques,* **Sunshine** *ne sera pas un film d'horreur, et d'ailleurs, il n'y aura pas d'éléments fantastiques. Nous sommes donc très loin de* **28 jours plus tard** »



SF EXIGEANTE

C'est le romancier/scénariste Alex Garland, fidèle de Danny Boyle depuis **La Plage** (il est l'auteur du roman dont s'inspire le film), qui est à l'origine de **Sunshine**. De passage dans les bureaux de la production, il explique en quoi le financement du métrage n'était pas joué d'avance, malgré la somme des talents engagés : « *La science-fiction n'est pas un genre très populaire, contrairement à ce que l'on pourrait penser. Il existe des aberrations, des exceptions qui confirment la règle, si vous préférez, comme* **Matrix** *ou* **La Guerre des étoiles**, *mais ce sont des phénomènes de société qui ont remis en question les préjugés des studios. De temps à autre, ces derniers décident de faire un film de science-fiction, mais il suffit d'un semi-bide au box-office, comme ce fut le cas par exemple avec* **Mission to Mars**, *pour que plusieurs projets soient abandonnés. Nous avons été confrontés à ces préjugés quand nous avons mis sur pied le financement de* **Sunshine**, *car certains studios jugeaient le scénario sur sa viabilité commerciale plutôt que sur ses qualités intrinsèques.* ». On se rappellera que l'homme aime manier la référence, comme en atteste déjà **28 jours plus tard** et son approche souvent empruntée à Romero, et on en profite pour lui demander si **Sunshine** découle également de son amour pour certains films de science-fiction populaires. Le premier titre énoncé crée la surprise : « *La plus grosse référence du film reste probablement* **Dark Star** *de John Carpenter. Non pas au niveau du ton, évidemment, puisque nous ne faisons pas une comédie, mais principalement dans l'idée que l'isolation spatiale peut rendre fou. C'est LE sujet de* **Sunshine**, *comme celui de* **Dark Star**. *Mais je suis un grand fan de science-fiction, et je voulais inscrire le film dans un mouvement spécifique, presque réaliste et terrifiant, qui a donné de grandes œuvres comme* **Silent Running**, **2001, l'odyssée de l'espace** *ou encore* **Alien**. *L'idée première était donc de garder les éléments inhérents à la science-fiction pure et de ne pas en rajouter dans l'action, mais plutôt dans le sentiment de voyage. La découverte spatiale est quelque chose d'extrêmement cinématographique, à mon sens, notamment en termes d'atmosphère, et cet élément est rarement exploité de nos jours.* » Mais au-delà des références qui en imposent et du traitement déférent au genre, doit-on voir en **Sunshine** un film de science-fiction écologique, à la manière du déroutant **Solar Crisis** (1990) de Richard C. Sarafian, une aberration filmique au sujet similaire, dont la thématique « verte » fut édulcorée par de multiples remontages incohérents ? Si le scénariste jure ne pas connaître l'existence même du métrage (peu distribué, il est vrai), il confirme sa volonté de glisser dans **Sunshine** un petit message bien senti, sans pour autant verser dans l'alarmisme souvent de rigueur : « *Dans un sens, c'est effectivement un film écologique, car c'est un problème qui me préoccupe. J'essaie effectivement de consommer le moins possible et de ne pas profiter égoïstement des ressources naturelles, mais dans* **Sunshine**, *ce thème est plutôt sous-jacent, ce n'est pas le sujet principal. Nous n'essayons pas de prêcher la bonne parole. Disons que si la Terre était en bonne condition aujourd'hui, j'aurais quand même voulu faire* **Sunshine**. ».

FLY ME TO THE SUN

Une rapide visite des décors non réquisitionnés permet de constater à quel point le souci de réalisme dont nous a parlé Andrew Macdonald a été respecté à la lettre. On traverse les couloirs étroits de la navette spatiale avec un sentiment de claustrophobie tant le niveau de détail est d'une précision ébouriffante, on s'assied au poste de pilotage avec la sensation d'être un astronaute, et on se relaxe dans une gigantesque serre abritant le jardin cultivé par la biologiste incarnée par Michelle Yeoh. Mais le décor le plus impressionnant reste celui mis en place pour l'une des scènes les plus coûteuses du film, une virée dans l'espace qui tourne au vinaigre, avec explosion à la clé. Un arrière-goût d'apocalypse, sur lequel le production designer Mark Tildesley nous éclaire : « *L'une des inspirations d'Alex Garland pour* **Sunshine** *est* **Le Salaire de la peur**, *notamment à cause de la gigantesque bombe instable qu'il faut transporter d'un point A à un point B. Ce décor en vrac que vous voyez là a été créé pour la scène où la bombe fait des siennes !* ». Habitué à gérer des plateaux imposants pour avoir également travaillé sur **28 jours plus tard**, Tildesley confirme d'ailleurs l'impression laissée par les décors visités : « *Pour la construction intérieure du*

vaisseau, nous nous sommes inspirés de films comme **Le Bateau** *de Wolfgang Petersen afin de créer un décor étroit, avec des couloirs très fins et des plafonds très bas, capable de susciter un sentiment de claustrophobie. D'ailleurs, nous avons également visité des sous-marins pour nous documenter sur l'exiguité et la fonctionnalité des différents compartiments et salles de travail. C'était impératif pour illustrer efficacement la folie dans laquelle les protagonistes vont sombrer.* » Au sol, on retrouve d'étranges combinaisons d'astronautes dorées, dont Alex Garland nous explique la raison d'être : « *Ces tenues sont censées être en or massif pour pouvoir refléter la lumière du soleil, et ainsi ne pas affecter les astronautes. Pour la même raison, la navette est affublée d'un gigantesque miroir à l'avant. Ce stratagème sera présenté dans le plan d'ouverture du film. Toujours pour des raisons de réalisme, nous avons demandé à un physicien de lire le scénario pour qu'il nous dise ce qui lui paraissait totalement irréaliste, et suite à ses conseils, nous avons pu mettre en place une sorte de charte à la fois pratique et visuelle, dont vous avez un exemple sous les yeux.* ». C'est sur le visionnage de ce plan d'ouverture (le soleil emplit l'écran avant de révéler, par un mouvement de caméra, qu'il se reflète en fait dans le miroir de la navette), intégralement conçu en numérique, que cette visite s'achève.

Avec son casting composé de vedettes pas forcément bankables (Chris Evans, Michelle Yeoh, Rose Byrne, Cillian Murphy) et d'acteurs peu connus du grand public (Troy Garity, Benedict Wong, Cliff Curtis, Mark Strong), son approche ambitieuse de la science-fiction, son classement « R » et sa relative discrétion en matière de marketing, **Sunshine** part avec un sacré handicap dans la course au box-office, d'autant qu'il devra concourir avec les nouveaux films de Sandra Bullock (**Premonition**), Mark Wahlberg (**Shooter**) et James Wan (**Dead Silence**). Un bon moyen de créer la surprise en signifiant sa différence ? Réponse chez nous le 11 avril prochain.

Stéphane MOÏSSAKIS

« MÊME SI NOUS NOUS AUTORISONS QUELQUES IMAGES TRÈS **GRAPHIQUES**, **SUNSHINE** NE SERA PAS UN FILM D'**HORREUR**. »

LA FUREUR DE VAINCRE

300 DE ZACK SNYDER

L'Armée des morts avait révélé l'efficacité brute de Zack Snyder, metteur en scène vénère revendiquant haut et fort son amour pour l'action et la violence qui tache. Le cinéaste trouve l'occasion avec 300, récit heavy metal et testostéroné de la bataille des Thermopyles, de réinventer le cinéma épique pour un résultat souvent impressionnant et toujours généreux. This is Sparta ? THIS IS SPARTA !!!

480 avant Jésus Christ. L'Empereur Dieu Xerxès (Rodrigo Santoro) lance une offensive sur la Grèce, exterminant sans relâche ceux qui refusent de se soumettre à son pouvoir. Alors que la conquête du pays tout entier semble inéluctable, un émissaire perse a le malheur de menacer Léonidas (puissant Gerard Butler), roi de Sparte, nation dont la culture est exclusivement dédiée à la guerre. Celui-ci réagit promptement, précipitant son royaume dans le conflit. Malgré les réticences des vieux mystiques corrompus et de Theron (Dominic ***Sur écoute*** West), politicien machiavélique, Léonidas décide de prendre la tête de ses meilleurs guerriers et se rend au défilé des Thermopyles pour repousser l'invincible envahisseur… 300 Spartiates s'apprêtent à affronter des milliers de fantassins perses, dont la garde personnelle de Xerxès, les redoutables Immortels…

COMICS TO FILM

Pièce maîtresse de la carrière de Frank Miller, *300* est l'une de ces œuvres instantanément marquantes, en raison de sa férocité et de son impact visuel. Un BD ultra galvanisante, comme peu ont su l'être, qui nous fait revivre par le prisme de la fiction l'un des plus hauts faits d'armes de tous les temps. Dès la préproduction, Snyder n'avait cessé de revendiquer son amour du comics, s'évertuant à en adapter dévotement les thématiques et les fulgurances graphiques. À quelques petites réserves près, le réalisateur ne trahit jamais l'œuvre originale, et parvient à imprégner son film des obsessions chères à Miller : une croyance indéfectible envers le modèle démocratique occidental, la méfiance vis-à-vis des institutions religieuses, l'exaltation de la pratique martiale… **300** est une ode à la liberté qui ne

300 EST UNE ODE A LA LIBERTE QUI NE FAIT PAS DANS LA DEMI-MESURE, ET S'EMBARRASSE RAREMENT DE SUBTILITES EMOTIONNELLES.

Ci-dessous, de haut en bas : L'oracle en plein trip divinatoire, sous les yeux concupiscents de l'un des mystiques...

Un Spartiate périt sous les coups d'un Immortel.

fait pas, c'est un euphémisme, dans la demi-mesure, et s'embarrasse rarement de subtilités émotionnelles. L'honneur, le courage et le dévouement deviennent des valeurs transcendantes autour desquelles s'articule la vie des Spartiates dès leur plus jeune âge, alors que les Perses sont considérés comme des hommes cruels, dépravés et sanguinaires (une vision, on en conviendra, assez limitée !). Snyder relaie sans juger le discours patriotique et réactionnaire de Miller tout en ancrant **300** dans la dark fantasy (attendez de voir le visage des Immortels !), mais échoue quelque peu à conserver toute l'ambiguité de ces formidables soldats, d'ailleurs inhérente à tous les personnages (re)crées par l'auteur de *Sin City* (les Spartiates étant à bien des égards des fascistes au service de la démocratie). Exit donc l'intro où un capitaine bat jusqu'au sang une jeune recrue sous prétexte qu'elle a failli s'évanouir au bout de trois jours de marche forcée (!)... avant de se faire lui-même assommer par Léonidas pour ne pas avoir entendu l'ordre d'arrêter cette bastonnade. Ce passage de la BD permettait de réaliser à quel point les conditions requises pour devenir un combattant à la cape écarlate étaient écrasantes. De même, la sélection naturelle opérée à la naissance est à peine esquissée au début du film, alors qu'il aurait été judicieux de mettre davantage en exergue la part d'ombre de cette société belliciste. Autre petite réserve scénaristique, le segment de l'histoire consacré à la Reine Gorgo (Lena Headey), rajouté à la demande du studio, était censé humaniser Léonidas et assurer un rôle décisif au seul personnage féminin important. Malheureusement, cette sous-intrigue peine à émouvoir et dessert le rythme général du récit. Mieux aurait valu conserver la frontalité implacable du comics. Mais ces menus défauts ne gâchent en rien la caractérisation des protagonistes, en particulier celle du difforme Éphialtès (Andrew Tiernan, très juste), qui aurait pu être ridicule. Saluons à ce titre la performance des acteurs, qui font preuve d'une conviction totale dans leurs rôles. Gerard Butler, investi d'un charisme qu'on ne lui soupçonnait guère jusqu'ici, parvient à faire immédiatement oublier ses très embarrassantes prestations antérieures (**Dracula 2001**, **Tomb Raider 2**, **Prisonniers du temps**... Que du lourd !). Mais la vraie surprise provient de Vincent Regan, ahurissant en capitaine spartiate rageur, et de l'inconnu Michael Fassbender, qui campe Stelios. Son sourire carnassier et son authentique puissance physique rappellent le Burt Lancaster des débuts.

LA GUERRE EN COULEURS

Le travail visuel entrepris sur **300** repousse encore les possibilités offertes par le cinéma numérique, entérinées par des métrages comme **Capitaine Sky et le monde de demain** et **Sin City**. Aidé par les responsables des effets spéciaux Chris Watts et Grant Freckelton, Snyder assure une véritable tenue d'ensemble à son film, qui convoque les couleurs de Lynn Varley (1), les toiles néoclassiques de Jacques-Louis David, ainsi que l'influence évidente du grand Frazetta. Impossible d'oublier les visions dantesques de l'arbre des morts et des Spartiates criant à la victoire devant la débâcle des bateaux perses. Elles compteront désormais, à n'en pas douter, parmi les plus bel-

les images entrevues dans le cinéma d'heroic fantasy, et justifient à elles seules le parti pris radical choisi par le réalisateur. Une technique encore perfectible – quelques plans manquent de profondeur de champ et paraissent légèrement artificiels –, mais **300** atteint ses objectifs dans les grandes largeurs, à savoir proposer un spectacle stylisé et total. Terminons par ce qui constitue le véritable point fort du film, la mise en scène des combats rapprochés (les affrontements de masse avec les éléphants et rhinocéros ne supportent pas la comparaison avec ceux, anthologiques, du **Retour du roi**), qui décuple la puissance de la moindre passe d'armes présente dans le comics. Dynamitant le statisme de **Sin City**, Snyder utilise tous les outils à sa disposition pour en mettre plein la gueule au spectateur. Si on pouvait légitimement avoir peur de l'abus de ralentis, attendez de voir comment le réalisateur les met à contribution. Le fameux travelling latéral durant lequel Léonidas fait une incursion meurtrière à travers les rangs ennemis est un exploit technique, un authentique morceau de bravoure sur pellicule. Snyder joue sur la vitesse de défilement des images et change d'échelle de plan en zoomant sans jamais interrompre le trajet de la caméra : à chaque impact d'épée ou de lance, il va chercher l'action pour maximiser la puissance du coup porté, faisant abondamment couler le sang, ici numérique (à l'instar du **Zatoichi** de Takeshi Kitano, mais en cent fois plus concluant). Bonne idée également que d'avoir créé des ennemis identifiables, comme le géant monstrueux utilisé par les Immortels. Le mano à mano entre le colosse et Léonidas tient presque de l'affrontement mythologique, et symbolise à lui seul l'opposition entre la liberté et l'esclavage. Enfin, le meilleur survient lors du dernier baroud d'honneur, avec le coup d'éclat de deux Spartiates qui éviscèrent une trentaine de fantassins. Snyder utilise toutes les possibilités du format Scope en faisant surgir des adversaires de toute part, sans céder au surdécoupage et en conservant une lisibilité de tous les instants. Cette scène, rien moins qu'hallucinante, donne littéralement envie de se lever de son siège, et devrait conquérir l'ensemble des geeks gamers et des rôlistes. En l'espace de deux films, Zack Snyder est devenu un réalisateur à suivre, un entertainer audacieux ne reculant devant rien pour nous en mettre plein les mirettes avec 60 millions de dollars. Quand on pense que Mark Steven Johnson a pondu **Ghost Rider**, bouse infâme prenant le spectateur pour un busard, avec le double de ce budget, ça laisse songeur. Choisis ton camp camarade, et soutiens la team Sparta !

Sur cette page, de haut en bas : L'armée de Léonidas se prépare au premier choc contre les troupes perses.

L'attaque des éléphants, un passage un peu trop vite expédié...

L'incroyable percée de Léonidas (Gerard Butler) dans les rangs perses, un monumental morceau de bravoure filmique.

Léonidas se dresse devant l'empereur-dieu Xerxès.

David DOUKHAN

USA. 2007. REAL.: ZACK SNYDER. SCEN.: ZACK SNYDER, KURT JOHNSTAD ET MICHAEL GORDON, D'APRÈS L'ŒUVRE DE FRANK MILLER ET LYNN VARLEY. DIR. PHOT.: LARRY FONG. MUS.: TYLER BATES. PROD.: MARK CANTON, BERNIE GOLDMAN, GIANNI NUNNARI ET JEFFREY SILVER POUR WARNER BROS. PICTURES, HOLLYWOOD GANG PRODUCTIONS, ATMOSPHERE ENTERTAINMENT MM, LEGENDARY PICTURES ET VIRTUAL STUDIOS. INT.: GERARD BUTLER, LENA HEADEY, DOMINIC WEST, DAVID WENHAM, VINCENT REGAN, MICHAEL FASSBENDER, RODRIGO SANTORO... DUR.: 1H40. DIST.: WARNER BROS. SORTIE LE 21 MARS 2007.

(1) Ex-femme de Frank Miller, c'est elle qui a colorisé nombre de ses travaux (*Ronin*, *Batman Dark Knight*, *Elektra le retour*, *Big Guy* et donc tout le background de *300*...).

entretien avec

MARK RAPPAPORT SUPERVISEUR DES SFX MAQUILLAGE GODS AND MONSTERS

DES INFILTRÉS AU MONDE DE NARNIA EN PASSANT PAR TROIS ENTERREMENTS, CREATURE FX S'EST DISTINGUÉ PAR SA VERSATILITÉ, MÊME SI LA SOCIÉTÉ DE MARK RAPPAPORT N'A PAS ENCORE BÉNÉFICIÉ D'UN FILM À EFFETS SPÉCIAUX SUFFISAMMENT AMBITIEUX POUR SE FAIRE CONNAÎTRE DU GRAND PUBLIC. 300 POURRAIT BIEN ÊTRE CE TREMPLIN ESPÉRÉ...

HIGH-TECH

- Nous utilisons de plus en plus les ordinateurs dans nos effets spéciaux de maquillage. Il nous est arrivé sur 300 de rendre des concepts en deux dimensions, de les modéliser, et d'utiliser une machine pilotée par ordinateur qui sculpte une première forme basique que nous pouvions ensuite détailler à loisir. C'était un gain de temps formidable. Il en va de même pour l'animatronique - pour la structure osseuse de l'homme à tête de chèvre, tous nos mécanismes sont conçus et fabriqués en 3D. Si bien que lorsque nous recevons les pièces ouvragées, elles s'emboîtent à la perfection. Mais là où les ordinateurs sont vraiment en train de changer notre façon de travailler,

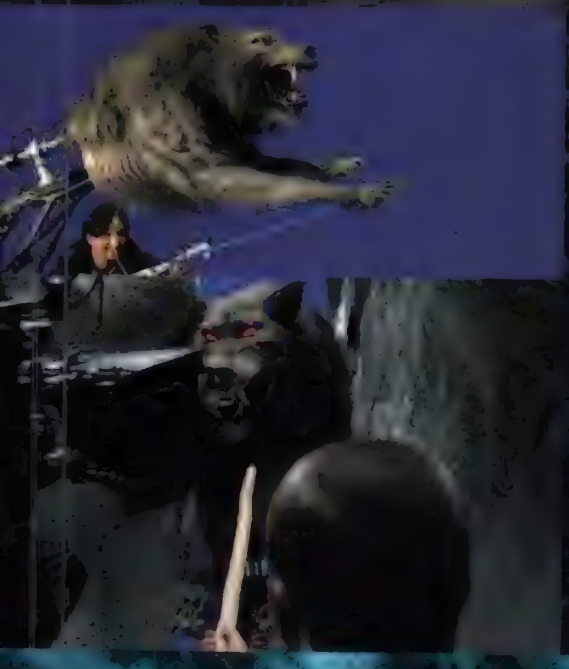
c'est dans la prise d'empreinte. Récemment, nous avons œuvré sur un film nécessitant la prise d'empreinte du corps entier de cinquante personnes. Il s'est avéré qu'il était nettement plus économique, et bien entendu plus rapide, de scanner les acteurs plutôt d'utiliser des compounds pour couler par-dessus à la main une réplique parfaite des comédiens. Concernant l'animatronique dans 300, nous avons également créé trois chevaux mécaniques à partir de ceux que nous avions conçus pour Le Dernier samouraï, et nous avons construit une superbe gueule animatronique du loup, qui était manipulée par une vingtaine de personnes. Malheureusement, je crois qu'ils ont tout remplacé par une créature numérique dans la version finale.

PAS DE QUARTIERS !

« Je suis arrivé sur 300 *un peu par accident. Zack Snyder pensait initialement employer Dave Anderson, qui avait réalisé les effets spéciaux de* L'Armée des morts. *Mais Dave était déjà engagé ailleurs, et Zack, avec qui j'avais travaillé sur une publicité, s'est tourné vers moi. J'étais tellement enthousiaste que pendant plusieurs mois, j'ai travaillé gratuitement. Vous me voyez sur cette photo en train de préparer un cadavre empalé. Le sang nous a posé bien des soucis : nous nous sommes en effet rendu compte que les contrastes et les couleurs étaient considérablement modifiés par l'étalonnage et la capture numérique. Ainsi, en règle générale, nous créons un faux sang dont le rouge est rubicond. Pour* 300, *nous avons dû y ajouter une large quantité de pigment blanc, si bien que sur le plateau, l'hémoglobine avait une apparence rose assez ridicule. Mais à l'image, il était d'un magnifique rouge profond. Il a fallu créer soixante cadavres pour le film, et Zack continuait de nous en réclamer. Mais au bout d'un moment, nous avions utilisé tous les costumes disponibles, et nous avons dû arrêter l'hécatombe. (rires) La quantité de faux corps nécessitée par le film était d'ailleurs telle que plusieurs membres de mon équipe ont servi de modèle. Pour tout ce qui concerne la création des blessures, une pièce entière du département maquillage n'était remplie que de prothèses de cicatrices, et il pouvait arriver que les cascadeurs aient besoin d'être maquillés entre deux et trois heures avant de tourner. Enfin, dans la tente de Xerxès, nous avons créé ce concubin estropié. En réalité, comme on le voit sur cette photo, le comédien cachait son corps dans le matelas derrière lui, et venait placer sa tête au sommet d'un mannequin en silicone. »*

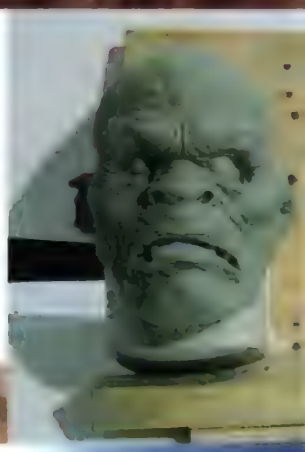
UBER

« C'est le tatoueur de Zack qui, le premier, a imaginé ce personnage qui n'existe pas dans la bande dessinée originale. Le design fut un vrai souci parce que, quoi que nous fassions, nous retombions sur des concepts de créatures qui s'approchaient de ce que l'on avait pu voir dans Le Seigneur des Anneaux. *Nous avons alors retravaillé ce personnage, inlassablement, jusqu'à ce que nous manquions de temps. Finalement, le comédien Robert Maillet a été choisi quelques semaines seulement avant son premier jour de tournage, et c'est son apparence qui nous a permis de trouver le look du géant. Nous avons alors imaginé que cette créature avait survécu à un nombre incommensurable de batailles : un super combattant dont la chair a été entièrement ravagée puis suturée avec plus ou moins de soin. C'est à C.J. Goldman que l'on doit ce personnage, et je crois que c'est l'une de nos grandes réussites sur* 300. *»*



LES IMMORTELS

« Là encore, il s'agissait d'une création, puisqu'on ne voit pas leur visage dans la BD. Nous nous sommes vraiment lâchés sur les monstres de 300, et encore, vous ne voyez pas la moitié de ce que nous espérions faire. Une chose intéressante s'est passée avec les Immortels : nous avions créé plusieurs faciès sur une série de prises d'empreintes génériques. Or, sur le plateau, les galbes des gars à maquiller ne correspondaient pas à nos modèles, si bien que leurs visages déformaient le maquillage quand nous posions ce dernier. Autrement dit, nous obtenions des créatures distinctes à partir des mêmes jeux de prothèses. C'était un processus assez amusant à constater. »

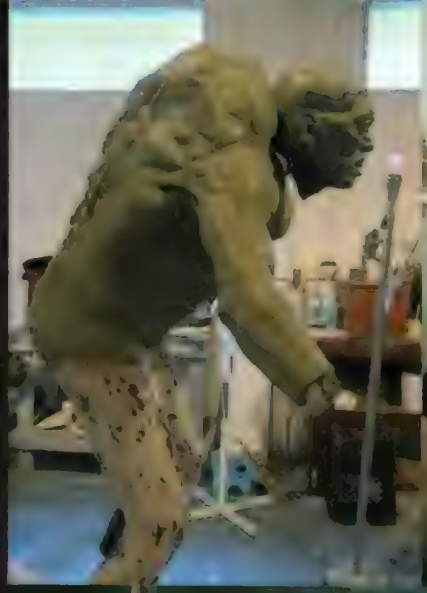


L'EXECUTEUR

« Nous avons employé de la mousse de latex pour ce personnage, comme pour la plupart de nos travaux sur 300. Lors des premiers tests filmés, nous avons réalisé en effet qu'il ne servait à rien d'employer des matériaux translucides comme le silicone (même si nous avons utilisé de la gélatine pour les prothèses). Il pouvait aussi arriver que nous tournions jusqu'à 14 ou 15 heures par jour, ce qui est très long, et la mousse de latex est plus facilement supportable, et son entretien plus aisé, quand vous avez un tel rythme de travail. L'exécuteur a été l'une des créatures les plus faciles à créer de tout le film. Pourtant, initialement, j'étais un peu inquiet, parce que nous n'avions ni le temps ni l'argent pour faire des choses aussi réalistes que ce que Stan Winston ou Rick Baker ont pu créer dernièrement sur des projets similaires, mais finalement, ce personnage est probablement ma création favorite de 300. »

AU JOUR LE JOUR

« Il faut savoir que tous les acteurs de 300 sont maquillés, ce qui implique que mon équipe ait pu compter jusqu'à 130 membres. Ainsi, nous posions de petites prothèses sur les Perses, et recouvrions leur peau d'une peinture dorée. Et même les Spartiates étaient entièrement peints à l'aérographe pour faire ressortir leurs muscles. Avec une image classique, ce procédé serait grossièrement apparu, mais avec l'étalonnage de 300, ces « imperfections » étaient imperceptibles. Nous avons également constaté que lorsque nous détaillions une peinture avec de petites taches de couleur, comme cela se fait habituellement, elles ressortaient énormément à l'image. Il nous a donc fallu reprendre nos travaux quelques jours seulement avant le début des prises de vue. Et nous devions travailler les créatures comme si nous allions avouches, puisque nous ne pouvions qu'imaginer le résultat à l'image. Nous avons également dû beaucoup collaborer avec le département numérique. Non seulement nous avions créé des prothèses pour rendre les créatures digitales, mais nous avions également fabriqué à l'accessoiriste des répliques de quelques armures pour les intégrer dans leurs compositions. Par exemple, quand un des soldats sectionne la patte d'un des monstres, nous avions construit un large cylindre en latex rempli de tubes permettant aux faux sang que le comédien transportait avec son épée. »



EPHIALTES

« Il fallait cinq heures pour poser les différentes prothèses nécessaires à la création d'Éphialtès. Ce bossu fut un véritable défi, puisqu'il fallait que nous restions aussi fidèles que possible au design de Frank Miller. Assez tôt dans la préproduction, j'ai donc fait une petite sculpture, et nous nous sommes très vite rendu compte que ce personnage ne pourrait pas fonctionner sous une forme humanoïde. Nous avons alors testé deux solutions aux antipodes : une version employant majoritairement l'animatronique (tout le visage était mécanisé), mais le personnage n'avait plus aucune humanité. Nous avons aussi tenté d'aller dans l'extrême inverse, avec un maquillage totalement prosthétique, mais nous perdions alors l'essence graphique du personnage. Finalement, je suis allé voir Zack pour négocier un écart avec le travail de Miller, de façon à trouver un compromis qui pourrait fonctionner. Nous avons alors choisi d'utiliser le numérique pour un des yeux d'Éphialtès. Zack et son épouse, Deborah, qui était productrice, ont été très heureux du résultat, mais en ce qui me concerne, je n'ai jamais aimé cet effet spécial. Je trouve notamment que la sculpture est trop graphique et pas assez réaliste. Heureusement, Andrew Tiernan, le comédien qui interprète le personnage, transcende ces restrictions, et le numérique nous a permis de nous rapprocher de ce que Zack cherchait, notamment en accentuant les contrastes sur son corps difforme. »

Propos recueillis et traduits
par Julien DUPUY
(Special Thanks to Mark RAPPAPORT)

WILDERNESS DE MICHAEL J. BASSETT

CHIENNE DE SOCIETE !

Des jeunes enragés et des chiens pas contents. Qui va gagner ? Telle est la grande question de ce B anglais qui devrait ravir les amateurs.

Après un long silence, le cinéma de genre anglais n'arrête désormais plus de faire parler de lui. Mieux encore, l'horreur « english style » est presque devenue un critère de qualité. Il faut dire qu'avec des titres comme **28 jours plus tard**, **Creep** et **The Descent**, il y a effectivement de quoi rester les yeux fixés sur la prod ciné du pays. **Wilderness**, sans atteindre les sommets de ses confrères, ne fera pas faiblir cet intérêt. Suite au suicide d'un de leurs codétenus, de jeunes délinquants sont envoyés sur une île pour être remis sur le droit chemin. Le contact avec la nature, le grand air... Rien de mieux pour former la jeunesse et souder un groupe. Mais la petite virée prend rapidement une tournure beaucoup moins amusante lorsque les voyous se retrouvent pourchassés – et lentement décimés – par des chiens dressés pour tuer dirigés par un psychopathe qui semble avoir une dent contre eux... Il y a du **Dog Soldiers** dans **Wilderness** (l'aspect petite escapade dans les bois qui tourne mal ramène bien naturellement au métrage de Neil Marshall, même si la classique opposition ville/campagne, très chère au cinéma fantastico-horrifique – de **Délivrance** à **Day of the Woman** en passant par **Massacre à la tronçonneuse** et des dizaines d'autres – n'a, bien sûr, rien d'original), à la différence que Michael J. Bassett traite son récit d'une manière sérieuse du début à la fin. Débarrassé d'un quelconque second degré, le cinéaste signe une œuvre assez nihiliste dans lequel aucun héros ne se dégage, les différents personnages restant de bout en bout de mauvais garçons. On est très loin d'une caractérisation à l'américaine, même si les jeunes délinquants n'échappent pas à certains stéréotypes propres à l'Angleterre (les inévitables skins néo-nazis, le Pakistanais hip-hopper...). Tout en évoluant dans le cadre relativement restreint du survival, Bassett évite de formater son métrage, que ce soit via l'histoire, l'action ou ses antihéros. Bien sûr, le film comporte ses passages obligés (courses éperdues, découvertes de cadavres méchamment charcutés, riposte finale...), mais il contourne les plus gros clichés du genre et ne laisse jamais deviner à l'avance qui va mourir et comment. Dans la catégorie « mises à mort », Bassett fait en tout cas très bien les choses et se montre sadique à souhait, sans que le résultat à l'écran apparaisse une seule seconde irréaliste ou forcé. En revanche, il ne se montre pas toujours très efficace dans la mise en scène desdits meurtres, avec des prises de vue dignes d'un film amateur. Dur, dur... Ces (rares) fautes de goût ne gâchent cependant jamais l'intérêt que l'on porte au métrage. Comme Bassett l'avait démontré avec son premier long, **La Tranchée**, il sait utiliser les limites de ses scripts (dans ce dernier, une simple tranchée, dans **Wilderness**, quelques bois et un tueur en chasse) et pousser son concept de base dans ses derniers retranchements. Tournant avec des petits budgets, le cinéaste anglais est un « B-maker » dans le sens le plus noble du terme : un amoureux de la péloche de genre qui maîtrise son sujet et, de fait, évite de s'aventurer sur des terrains trop connus. Certes, il n'est pas l'initiateur du projet et n'a fait qu'adapter un scénario qui traînait depuis un moment (signé Ryan Hendrick – qui joue par ailleurs dans le film – et Dario Poloni). Mais il a apporté suffisamment de changements au script original (en incorporant le côté beaucoup plus sombre des personnages, ainsi qu'une violence plus radicale) pour s'approprier totalement **Wilderness** et en faire une œuvre qui n'appartient qu'à lui. Bref, un métrage sincère, simple et sans prétention, que l'on déguste goulûment en attendant les prochains travaux du bonhomme.

Julien SÉVÉON

G-B. 2006. RÉAL. : MICHAEL J. BASSETT. SCÉN. : RYAN HENDRICK ET DARIO POLONI. DIR. PHOT. : PETER ROBERTSON. MUS. : MARK THOMAS. PROD. : ROBERT BERNSTEIN, JOHN MCDONNELL ET DOUGLAS RAE POUR MAYSFIELD LEISURE CENTRE ET ECOSSE FILMS. INT. : STEPHEN WIGHT, KARLY GREENE, SEAN PERTWEE, ALEX REID, JOHN SORAGHAN... DUR. : 1H34. DIST. : LA FABRIQUE DE FILMS. SORTIE LE 14 MARS 2007.

interview

MICHAEL J. BASSETT RÉALISATEUR LE MENEUR DE LA MEUTE

EN DÉPIT DE SON ALLURE TYPIQUEMENT BRITISH, MICHAEL J. BASSETT NE SEMBLE JURER QUE PAR LE CINÉMA DE GENRE. TOUT EN SIROTANT LE RITUEL THÉ AU LAIT, IL NOUS EXPLIQUE COMMENT IL A ESSAYÉ DE CONJUGUER, AVEC **WILDERNESS**, UNE GRANDE ATTENTION POUR SES JEUNES ACTEURS AVEC UNE BONNE DOSE D'HÉMOGLOBINE. OH, SHOCKING !

Comment avez-vous été impliqué dans le projet de* Wilderness *?

Après mon premier long-métrage, **La Tranchée**, j'ai commencé à développer plusieurs projets personnels [illegible] prenais de temps. Un jour, j'ai travaillais avec une compagnie britannique [illegible] qui avait justement ce script, dont ils ne savaient pas trop quoi faire. Il faut dire qu'ils ne s'étaient encore jamais aventurés dans le genre. Ils me l'ont donné à lire et, même s'il n'était pas parfait, j'ai trouvé qu'il recelait une bonne idée. C'était un slasher classique : l'histoire d'une bande de jeunes coincés dans un endroit dont ils ne peuvent pas partir, et qui sont tués un par un par quelqu'un qu'ils ne peuvent pas voir. J'aimais surtout le fait que les personnages soient des délinquants juvéniles, et j'ai donc accepté de le réaliser, pourvu que je puisse les rendre aussi vicelards que possible ! J'ai alors retravaillé le scénario, tandis que les producteurs cherchaient un financement, ce qui a été assez facile pour trois raisons : c'était une bonne idée, j'avais une certaine expérience, et ça ne coûtait pas très cher. Au total, ça faisait un bon package.

Quelles modifications avez-vous apportées au script ?

L'idée principale, les chiens meurtriers, était déjà présente dans le scénario original, mais j'ai fait en sorte que l'ensemble soit plus violent, avec un accent mis sur le décor et les pièges qui y sont dissimulés. Et surtout, [illegible] perspective, car pour moi les jeunes étaient plus intéressants que le tueur lui-même. Ce dernier n'est qu'un prétexte pour les monter les uns contre les autres. C'était un défi passionnant à relever, sans quoi **Wilderness** n'aurait été qu'un slasher ordinaire, dans le style américain. Je voulais plutôt que ce soit une sorte de mélange entre le survival, *Sa majesté des mouches* (!) et un film anglais titré **Scum**.

C'est vrai qu'on pense immédiatement aux œuvres très virulentes d'Alan Clarke :* Scum, *mais aussi* Made in Britain *ou* The Firm*...

En vérité, je n'aime pas les films d'Alan Clarke : je n'en apprécie pas les histoires, mais seulement les performances d'acteurs. Car celles-ci témoignent d'une façon très britannique de diriger les comédiens, de les amener à réagir comme s'ils étaient devant une situation réelle. En effet, dès qu'il s'agit d'une série B, les acteurs ont tendance à se comporter selon les conventions du genre. Or, même si je ne pouvais pas escamoter toutes les règles de l'horreur, je tenais à ce que l'interprétation demeure réaliste et terre-à-terre.

Justement, comment avez-vous travaillé avec ces jeunes acteurs ?

Pour moi qui suis issu de la classe moyenne blanche, la grande surprise a été de constater que l'enjeu racial n'était pas un gros problème pour eux. À vrai dire, j'étais très embarrassé en expliquant aux comédiens noirs que le personnage du skinhead allait faire le salut nazi, prononcer le mot en « N », mais ils m'ont juste répondu : « *OK* ». Je tenais à ce que la distribution reflète un aspect multiculturel et, d'ailleurs, tout le processus de casting a été très amusant, car il s'agit d'un film de bande. Sur le tournage, ces jeunes acteurs ont tout de suite constitué un groupe soudé et, tous les soirs, ils se mettaient à rigoler, à picoler... J'aime ça, cela produit une bonne énergie, qu'on peut concentrer à l'écran en leur criant soudain : « *Allez hop, on tourne !* ». Par contre, quand au bout de quinze jours, Sean Pertwee et Alex Reid (qui jouent les éducateurs) sont arrivés, ils se sont instantanément tenus à carreau du genre « *Oups ! Sean, excuse-moi* ». Mais là encore, c'était bénéfique, car cela correspondait à l'histoire que nous étions en train de raconter.

D'une manière générale, ces jeunes interprètes étaient issus de milieux défavorisés ?

Toby Kebbell, qui tient le rôle principal, vient d'un milieu assez dur : il a été peintre en bâtiment avant de devenir acteur. Il y a quelques années, il a fait une performance fabuleuse dans **Dead Man's Shoes** de Shane Meadows, où il incarnait un handicapé mental. De toute façon, pour conserver une unité dans l'interprétation, je pouvais m'appuyer sur un comédien à la formation solide : Stephen Wight, qui joue le skinhead. Pourtant, il était arrivé au casting avec des cheveux de longueur normale, et il se comportait d'une manière incroyablement douce – en fait, il auditionnait pour un autre rôle. Mais j'ai senti quelque chose en lui qui m'a fait dire : *« Proposons-lui d'incarner le skinhead »*, et quand il est revenu, il nous a vraiment cloués sur place. Même s'il n'est pas très costaud, il est très intense : rasez-lui la tête, mettez-lui des tatouages, et vous obtiendrez un type réellement terrifiant. Je suis très satisfait de sa performance.

Vous parlez beaucoup des acteurs, mais Wilderness se distingue aussi par la présence de la nature. Cela vient de vos débuts dans le documentaire animalier ?

Dans ma jeunesse, je voulais être vétérinaire – c'est sérieux, j'en ai assisté un de 10 à 16 ans. Puis j'ai travaillé sur des docs animaliers pour la BBC, qui m'ont permis de voyager autour du monde, et j'ai même présenté des émissions sur le sujet. Mais je ne pensais pas avoir un grand avenir dans ce domaine, et j'ai commencé à emprunter une caméra vidéo à la production. On m'a alors dit : *« Ah, tu tournes des courts-métrages sur les animaux »* et j'ai répondu : *« Non, je vais tout faire exploser, et il y aura du sang et de la cervelle qui giclent partout ! »*. Mais c'est vrai que mes deux longs-métrages ont été tournés en extérieurs, et que j'aime vivre dehors. Je ne m'imagine pas m'enfermer en studio, pour faire semblant devant un écran bleu et tout rajouter en post-production. Je préfère avoir tout de suite un gros monstre en caoutchouc sur le plateau, plutôt qu'en numérique plus tard. Par exemple, je suis très excité par **300** : j'adore la bande-annonce, ça a l'air fabuleux, mais est-ce que ce sera un vrai film ?

D'ailleurs, Wilderness a-t-il effectivement été tourné sur une île ?

Je pensais naturellement tourner en Écosse, puisqu'il y a beaucoup d'îles là-bas, et c'est sur l'une d'elles que nous avons filmé les plans aériens. Mais pour toucher certaines subventions, nous avons dû accepter d'aller en Irlande du Nord. Or, ma grande préoccupation était que le public croie absolument que l'action se situe sur une île. J'ai alors revu **Battle Royale** (qui est une autre influence pour **Wilderness**), et je me suis rendu compte qu'en dehors d'un plan ultra-large en numérique, on n'y voyait que des tronçons de rivage. Mon boulot a donc été de repérer tous les extérieurs, afin d'obtenir une continuité dans les paysages, grâce à quoi on peut se représenter mentalement la topographie de l'île.

Que pensez-vous de ce qu'on appelle la « nouvelle vague de l'horreur britannique » ?

J'appellerais plutôt ça « la nouvelle vague des cinéastes britanniques ». En effet, le hasard a voulu que nous fassions notre tour de chauffe en réalisant des survivals, mais nous essayons maintenant de nous ouvrir à d'autres domaines. Neil Marshall tourne en ce moment même **Doomsday** en Afrique du Sud, une histoire de dark fantasy futuriste à la **Mad Max**. Quant à moi, j'ai dû décliner la réalisation de **La Colline a des yeux 2** pour préparer **Solomon Caine**, une aventure épique située en Écosse au XVI[e] siècle, d'après les personnages créés par Robert E. Howard, le créateur de Conan. Mais je pense que chacun d'entre nous continuera à faire des choses très sombres. Pour ma part, je ne me vois pas réaliser une comédie romantique, à moins que ce soit la plus vicelarde au monde !

Sur cette double-page : Entre les jeunes délinquants et le mystérieux tueur aux chiens, la chasse a commencé, et sera forcément sauvage !

Propos recueillis et traduits par Gilles ESPOSITO
(Merci à Pascal LAUNAY)

(1) Ce roman de William Golding, publié en 1954, raconte comment un groupe d'écoliers, échoué sur une île déserte après un accident d'avion, régresse progressivement à l'état sauvage

COMME DES CHIENS ENRAGES

LES CHIENS
(ALAIN JESSUA – 1979 – FRANCE)

C'est un Alain Jessua toujours aussi prompt à pointer du doigt les travers de nos contemporains que l'on retrouve aux manettes de cette bande atypique du 7e Art hexagonal. Ancré de plain-pied dans la province française des années 70, **Les Chiens** nous met face aux dérives d'une société qui décide de se faire justice elle-même en usant d'une horde de clébards prêts à en découdre sous l'œil bienveillant de leurs maîtres. Typique d'un cinéma français qui n'hésitait pas à mêler engagement politique et efficacité pure du film de genre, **Les Chiens** reste, 30 ans après sa sortie, une œuvre d'une grande richesse, au caractère visionnaire assez troublant. Vampirisé par un Depardieu glaçant en maître-chien, le métrage de Jessua nous offre ainsi une peinture au vitriol de nos semblables, en même temps qu'une charge appuyée (parfois même un peu trop) contre les risques des dérapages ultra sécuritaires. À entendre les récents discours de beaucoup d'hommes politiques, un tel film trouve sans mal sa raison d'être, aujourd'hui encore plus qu'hier. (Disponible en DVD Zone 2 chez Studio Canal)

D.B.

MAX, LE MEILLEUR AMI DE L'HOMME

(MAN'S BEST FRIEND – JOHN LAFIA – 1993 – USA)

Lorsqu'une belle journaliste (belle, si on ne croit que ce dit le scénario, parce qu'au final, on se retrouve avec Ally Sheedy et sa coupe de cheveux années 80) récupère un gentil doguet du Tibet victime d'expérimentations menées par un savant fou (le cabot Lance Henriksen en petite forme), ça donne **Max, le meilleur ami de l'homme**, un gros téléfilm de luxe sans saveur, au message pro SPA gentiment démago. Capable de grimper aux arbres pour avaler un chat tout cru (?!!), le toutou génétiquement modifié n'est jamais menaçant, la faute à un script trop sage (Max ne tue que des méchants) qui préfère jouer la carte du thriller à papa plutôt que celle du film d'horreur bestial. Mollement emballé par un John Lafia qu'on a connu plus efficace (le sympathique **Chucky, la poupée de sang**), le pauvre Max a autant de mordant qu'un Laurent Ruquier au sommet de son art. (Disponible en DVD Zone 1 chez New Line Entertainment)

J-B.H.

LES CHIENS FOUS

(DOGS – BURT BRINCKERHOFF – USA – 1976)

Un an après la sortie des **Dents de la mer**, le téléaste Burt Brinckerhoff emballe **Les Chiens fous**, aimable rip-off à poils du hit de Steven Spielberg. Du plus petit caniche à sa mémère jusqu'au plus vicieux des dobermans, tous les clébards de la création pètent littéralement les plombs en même temps, et se mettent à attaquer leurs connards à deux pattes de maîtres. Fini les branlettes contre le pantalon, place aux grands coups de mâchoires dans les burnes ! Du moins en théorie, **Les Chiens fous** s'avérant être un film plutôt sage malgré son sujet et l'indécence capillaire de David McCallum, alors au (petit) sommet de sa gloire. Quant à Burt Brinckerhoff, il ne réitèrera pas l'expérience du long-métrage, préférant s'adonner exclusivement à la série télé. Ça couche penser devant TF1, en quelque sorte. (Disponible en DVD Zone 1 chez Trinity Home Entertainment)

AIR.

A LA QUESTION « EST-IL POSSIBLE DE FLIPPER A LA SIMPLE VUE D'UN SAINT-BERNARD ? », CUJO APPORTE UNE RÉPONSE SANS ÉQUIVOQUE.

DRESSE POUR TUER

(WHITE DOG – SAMUEL FULLER – 1982 – USA)

Certainement l'un des films les plus forts jamais réalisés sur les chiens, **Dressé pour tuer**, jamais sorti en salles aux USA en raison de son propos trop virulent, donne l'occasion à un Samuel Fuller déjà au crépuscule de sa carrière de traiter une fois de plus des sombres travers de l'âme humaine. Julie est une actrice qui traîne de casting en casting. Une nuit, elle renverse un beau chien qu'elle soigne et se décide à adopter, ignorant l'identité des maîtres. Mais devant le comportement parfois agressif de l'animal, elle l'emmène chez un dresseur qui se rend à l'évidence : il s'agit d'un « chien blanc », dressé pour attaquer les noirs... L'homme, noir lui-même, entreprend de guérir la bête du mal qui la ronge. Bien que souffrant d'une réalisation assez télefilm (alourdie par la musique de Morricone, qui se pillera lui-même douze ans plus tard dans **Wolf**), le film prend aux tripes du début à la fin. Fuller, à partir d'un script écrit avec Curtis Hanson et d'après une authentique histoire vécue par Romain Gary, traitant son sujet avec une passion évidente (les splendides scènes de dressage). Rarement canidé avait été aussi bien filmé : les ralentis sont fabuleux détaillant les réactions d'un chien qui n'a rien d'une caricature ou d'un croquemitaine Z. Tragique destin que celui de cet animal, qu'on n'arrive jamais vraiment à haïr : il n'est que victime de la connerie des hommes, d'une horreur bien humaine. Une magnifique réflexion brute sur le racisme, d'une grande tristesse. Indispensable.

R.S.

ROTTWEILER

(BRIAN YUZNA – 2004 – ESPAGNE)

Le réalisateur de **Society** n'en finit plus de décevoir ses fans avec cette misérable version canine de **Terminator**. Situé dans un monde futuriste de pacotille (le même que le nôtre, mais avec deux-trois gadgets pour faire illusion), **Rottweiler** traîne la patte. Le clebs en question, un cyborg à la T800 à la poursuite d'un fugitif, manque sacrément de mordant et n'impressionnera que ceux qui ne connaissent rien au cinéma d'horreur. Desservi par un montage mou du genou, un héros transparent et des CGI même pas dignes d'une prod Nu Image (le final est ridiculissime), le gros toutou de mister Yuzna fait peine à voir. Après ça, **Beyond Re-Animator** passerait presque pour un bon film... (Disponible en DVD Zone 1 chez Lionsgate)

J-B.H.

ZOLTAN, LE CHIEN SANGLANT DE DRACULA

(DRACULA'S DOG – ALBERT BAND – 1978 – USA)

Après le fils, la fille, les maîtresses et la grand-mère, c'est au tour du doberman de Dracula d'être vampirisé, puis de vampiriser les autres chiens. Vrai, l'inquiétant Zoltan a un air de famille, avec ses canines pointues. La campagne américaine, le camping-car, les enfants, tout ce tabac de l'American Way of Life donnerait lieu à une mièvre série B des 70's si Albert Band, encore peu préoccupé par ses **Ghoulies** mais déjà bien dérangé, n'avait fait sombrer son scénario dans les affres de la bis horrifique. Luttant contre le chien sanglant, José Ferrer officie les codes en Van Helsing pour candides. Mais Zoltan, malgré ses breloques blanches, se fait voler la vedette par l'immense Reggie Nalder. Ancien danseur vaudou révélé par Hitchcock, il prête son physique de grand brûlé aux créatures les plus abjectes (du vitchitcher de **La Marque du diable** au Nosferat des **Vampires de Salem**). Parfait d'inhumanité en zombie télépathe, avec ses mains accrues contre des griffes, sa gestuelle de faune et son regard reptilien, il est la seule authentique menace animale du film. (Disponible en DVD Zone 1 chez Anchor Bay)

C.B.

Dossier réalisé par Jean-Baptiste HERMENT, Christophe D.T., Alexis FAMIENT, Damien BERNAT et Rock TALLY.

CUJO

(LEWIS TEAGUE – 1983 – USA)

Adaptation défendue par le King lui-même (Stephen, pas Elvis), **Cujo** est une petite merveille de série B, aussi accessible aujourd'hui qu'à l'époque de sa sortie. Parachuté deux jours après le début du tournage en remplacement de Peter Medak, Lewis Teague (**Cat's Eye**) signe ici un film nerveux et stylisé, bien plus complexe que son (modeste) postulat de départ ne le laissait présager. Se permettant toutes les audaces formelles (jeux de focales, travelling circulaire et caméra subjective), **Teague** transforme le gros Cujo (un gentil saint-bernard rendu fou par une morsure de chauve-souris) en un boogeyman terrifiant et omniscient, venu confronter la famille Trenton à ses démons larvés. À la question « *Est-il possible de flipper à la simple vue d'un saint-bernard ?* », **Cujo** apporte une réponse sans équivoque. (Disponible en DVD Zone 1 chez Artisan)

J-B.H.

REVES ET CAUCHEMARS

STEPHEN KING, CET INCONNU... OU PRESQUE

TPS Star diffuse actuellement une série, ou plutôt une anthologie, en huit épisodes, tous inspirés de nouvelles de Stephen King. De la classique histoire de monstre à la Lovecraft à l'introspection intime, du polar à la fuite d'un romancier devant une réalité trop lourde à supporter, les *Rêves et cauchemars* de King alternent gravité, humour, réflexion et fantaisie sans arrière-pensée... Un éventail aussi étendu que possible pour des résultats pour le moins contrastés.

Avec plus de soixante longs et courts-métrages, téléfilms, séries et mini-séries, on pourrait croire le filon Stephen King tari, ou sur le point de l'être. En fait, rien n'est moins vrai, tant le romancier n°1 du fantastique s'est montré, en trente ans, incroyablement prolixe. Particulièrement dans le registre de la nouvelle, via de nombreux recueils dans lesquels producteurs et réalisateurs ont déjà largement puisé. Des récits disponibles, en restait-il cependant assez pour alimenter une anthologie sous forme de série TV ? Affirmatif. C'est le raisonnement que tiennent les responsables de la société de production Coote Hayes au lendemain de la diffusion, avec succès, de la nouvelle adaptation de *Salem* en 2004.

Deux ans plus tard, conduit par un Mike Robe désireux de situer le projet dans le sillage de « ***Alfred Hitchcock présente*** *et de* ***La Quatrième dimension*** », Coote Hayes produit ***Rêves et cauchemars. Nightmares and Dreamscapes : From the Stories of Stephen King*** en version originale. « *Le but était de jeter un regard nouveau sur l'œuvre de King* » justifie Mike Robe. « *C'est pourquoi nous n'avons pas uniquement sélectionné des nouvelles orientées vers l'horreur, mais également vers le suspense, le drame et la tension psychologique.* ***Rêves et cauchemars*** *constitue une sorte de salade préparée à partir d'ingrédients qui reflètent plusieurs aspects de la personnalité de Stephen King.* »

LE JEU DE LA GUERRE

Premier épisode de l'anthologie ***Rêves et cauchemars***, ***Petits soldats*** met en scène Renshaw (William Hurt), un tueur à gages qui, après avoir envoyé un fabricant de jouets dans l'autre monde, regagne son bel appartement dans les étages les plus élevés d'un immeuble de San Francisco. À peine arrivé, il reçoit un colis. Dans celui-ci, une petite armée de soldats miniatures parfaitement équipés. Sans la moindre explication, les bidasses partent à l'assaut d'un Renshaw immédiatement pris au piège, harcelé par l'artillerie lourde et même un hélicoptère à l'échelle de ses agresseurs. « *Quand le producteur Bill Haber, un ami de longue date, m'a proposé de réaliser* ***Petits soldats****, j'ai sauté sur l'occasion* » témoigne Brian Henson, fils de Jim Henson, le père du ***Muppet Show***. « *Je me suis dit que le projet était d'autant plus unique dans le cadre de la télévision qu'il ne présentait aucun dialogue et permettait de se concentrer exclusivement sur le visuel. Je crois que cela a également décidé William Hurt à accepter le rôle. Lui, un acteur dont la voix compte parmi les plus belles de tout le cinéma américain ! Avant de tourner, j'ai repris le script qui, en trois ou quatre versions, est passé de neuf à cinquante-quatre pages. Nous avons tout détaillé de manière à entrer dans les pensées de Renshaw. Quand il se défend, on peut nettement lire en lui : « OK, je suis attaqué, mais cela m'offre une nouvelle op-*

portunité de gagner. Chaque fois que je sors vainqueur, cela constitue un peu la preuve que je suis Dieu ! » Encore que le tueur trouve enfin adversaire à sa mesure, sur un champ de bataille au croisement de **Small Soldiers** et de **Toy Story**. Ou plutôt des *Voyages de Gulliver* et de **Piège de cristal**.

À l'origine de ***Petits soldats***, il y a bien sûr une nouvelle de Stephen King, publiée en 1978 dans *Danse macabre*. Malicieusement, la production en confie l'adaptation à Richard Christian Matheson, le fils de Richard Matheson qui, en 1975, dans l'anthologie ***Trilogy of Terror***, confronte en huis clos Karen Black à une belliqueuse poupée vaudou. Le précurseur de ***Petits soldats*** auprès, en 1961, de l'épisode ***The Invaders*** de ***La Quatrième dimension*** où, déjà, Richard Matheson décrivait la lutte d'un personnage unique contre des adversaires aussi minuscules que pugnaces ! Bilan de ***Petits soldats*** : cinquante minutes tendues et cruelles, soutenues par des effets spéciaux à la hauteur. Le meilleur de ***Rêves et cauchemars***.

LES ROIS DU ROCK

Superviseur de ***Rêves et cauchemars***, Mike Robe s'est tout particulièrement investi dans un épisode bien précis, ***Un groupe d'enfer***, qu'il écrit et réalise. Basé sur une nouvelle publiée en 1989 dans le recueil *Rêves et cauchemars*, ce segment met en scène un couple (Kim Delaney et Steven Weber, déjà substitut de Jack Nicholson dans le ***Shining*** TV) qui s'égare sur les routes américaines. Au terme d'une courte errance, ils arrivent à Rock'n Roll Heaven, charmante petite ville qui semble tout droit sortir de l'imagination de Norman Rockwell, le peintre de l'Amérique rurale. Là, le couple tombe nez à nez avec des icônes du rock. Janis Joplin, qui vomit des asticots lorsque Ricky Nelson lui met la main aux fesses, Elvis Presley en monsieur le maire, Buddy Holly, Roy Orbison promu flic, Jimi Hendrix plus que jamais porté sur sa guitare… Rien que des morts qui, tous

Sur cette double page :
Écrivain confronté au fantastique qu'il décrit dans ses œuvres, personnage pragmatique dont le quotidien vire au cauchemar... Toutes les obsessions de Stephen King se retrouvent dans *Rêves et cauchemars*.

les soirs ou presque, se produisent en concert. « *Une faveur incroyable pour le public* » souligne Mike Robe, « *mais le prix à payer est sa présence pour l'éternité.* »

« *Composer la distribution d'***Un groupe d'enfer** *n'a pas été de tout repos* » poursuit le producteur, réalisateur et scénariste. « *Nous avons été chercher des sosies un peu partout. Si Elvis Presley vient de Los Angeles, Janis Joplin est originaire du Canada. Quant à Buddy Holly et Roy Orbison, ils se trouvaient à domicile, en Australie où nous avons tourné pour des raisons de coût de production. Pour donner l'illusion de la côte Nord-Ouest des États-Unis, nous avons choisi une localité située près d'une plantation de pins.* » Un décor qui passe comme une lettre à la poste, toile de fond à un épisode amusant, mais néanmoins assez convenu dans son déroulement et sa chute teintée d'humour noir. « *Tout décalé qu'il soit,* **Un groupe d'enfer** *illustre le même thème que les autres segments de* ***Rêves et cauchemars*** *: la confrontation de l'homme avec sa propre mortalité* » achève Mike Robe.

FILM NOIR ET COURSE AU MAGOT

Dans ***Rêves et cauchemars***, un téléaste compte un peu plus que les autres : Rob Bowman, dont la contribution s'étale sur deux segments, ***La Dernière affaire d'Umney*** et ***Quatuor à cinq***. Réalisateur à la télévision de nombreux épisodes parmi les séries les plus cotées (***X-Files***, ***Star Trek : La nouvelle génération***, ***La Malédiction de Collinwood***) et au cinéma du film

« STEPHEN KING CONSIDÈRE LA DERNIÈRE AFFAIRE D'UMNEY MEILLEURE ADAPTATION DE L'UNE DE SES NOUVELLES. »

X-Files, du **Règne du feu** et d'**Elektra**, Rob Bowman s'engage avec d'autant plus d'enthousiasme dans ***La Dernière affaire d'Umney*** qu'il affectionne tout particulièrement le film noir. « *C'est probablement le genre qui a le plus contribué à ma vocation de réalisateur* » reconnaît-il. « *Adolescent et jeune adulte, j'ai en vu et lu tous les classiques, de Raymond Chandler à Dashiell Hammett en passant par John D. MacDonald. Depuis des années, je n'attendais que ça : tourner un film noir.* » L'opportunité se présente enfin avec ***La Dernière affaire d'Umney***, adaptation de la nouvelle éponyme issue de l'anthologie *Rêves et cauchemars*. Son héros : Clyde Umney (William H. Macy), un détective privé qui exerce ses talents dans le Los Angeles de la fin des années 30. Son petit monde plein de clichés bascule dans une autre dimension lorsqu'il rencontre Sam Landry (toujours William H. Macy), un romancier de 2006 qui l'a créé et qui, désormais, veut prendre sa place dans la fiction, afin d'échapper à l'insupportable souvenir de la noyade de son fils. L'échange réussira mieux à l'un qu'à l'autre...

« *Sur le plateau, je refusais de m'entendre dire que La Dernière affaire d'Umney était la nouvelle favorite de Stephen King* » confesse Rob Bowman. « *Cela me rendait nerveux ! Je ne l'ai toujours pas rencontré. Je sais seulement qu'il a donné le feu vert au scénario et à mon montage, qu'il a commenté par des critiques extrêmement mineures. Il prétend même qu'en restituant fidèlement l'esprit du récit originel, j'ai réalisé la meilleure adaptation qu'il connaisse de l'une de ses nouvelles.* » Pas un mince compliment pour un metteur en scène qui, effectivement, donne à *Rêves et cauchemars* un excellent épisode, à la fois hommage respectueux et ironique au film noir et introspection douloureuse.

« *À peine avais-je terminé* ***La Dernière affaire d'Umney*** *que la production m'a demandé si cela me tentait de rester en Australie pour tourner un autre épisode de la série* » continue un Rob Bowman réquisitionné pour pallier la défection, pour cause officielle de maladie, du réalisateur initialement recruté. « ***La Dernière affaire...*** *m'ayant épuisé par sa complexité, j'ai un peu hésité. Non seulement* **Quatuor à cinq** *reposait sur un script intéressant, une sorte de* **21 grammes** *animé par des criminels vivant dans des parcs de caravanes, mais l'épisode présentait beaucoup moins de contraintes techniques. J'ai donc cédé et pris le train en marche, dans la mesure où les deux principaux comédiens étaient déjà engagés.* » Soit Jeremy Sisto et Samantha Mathis, respectivement dans les rôles de Willie Evans, braqueur rendu à la vie civile au terme de sept ans à l'ombre, et de Karen, son épouse, une modeste femme de ménage. En dépit de sa volonté de ne pas récidiver, Willie replonge après qu'un ancien compagnon de cellule lui ait révélé, avant de mourir, avoir été spolié de sa part dans le partage d'un butin localisé par une carte au trésor déchirée en quatre parties... Aucun élément surnaturel ne fait irruption dans l'in-

trigue, ce qui ajoute à l'aspect assez conventionnel de cette histoire de truands que Rob Bowman qualifie cependant de *« si intelligente que je n'ai presque pas eu à intervenir avant de la mettre en images. »* Peut-être fait-il référence à l'ironie du dénouement, entre la localisation du magot et le retour du héros à la case départ.

LONDRES INTERDIT, CADAVRE NON-MORT ET EAU BENITE

Les épisodes ***Crouch End*** et ***Salle d'autopsie 4*** sont plus typiques du pendant « fantastique pur » de Stephen King. Le premier met en scène un couple en voyage de noces, Doris et Lonnie Freeman (Claire Forlani et Eion Bailey), qui débarque en taxi dans un quartier de Londres, supposé passage entre deux mondes et ancien théâtre de sacrifices druidiques, Crouch End. Non seulement les jeunes mariés se perdent, mais ils croisent le chemin de bikers loups-garous, d'un chat borgne, de sales gosses, puis d'une hydre qui hante le métro… Si ***Crouch End*** s'apparente à un **Silent Hill** format TV, c'est bien sur Lovecraft que le scénario repose. Le Maître de Providence est cité via le nom de Cthulhu. La nouvelle de Stephen King a d'ailleurs été initialement publiée dans l'anthologie *New Tales of the Cthulhu Mythos* en 1980. Une intrigue à la manière de, et dont le réalisateur Mark Haber et le scénariste Kim LeMasters vantent la « simplicité », le premier débusquant même dans la nouvelle *« les thèmes du destin et du péché »* et refusant l'étiquette de « film d'horreur ». ***Crouch End*** en est pourtant un, pas mal fichu par ailleurs, mais également basique et handicapé par la calamiteuse prestation d'une Claire Forlani aussi ahurie que si elle incarnait la cocue d'un mauvais vaudeville.

À l'opposé de ***Crouch End***, ***Salle d'autopsie 4***, originaire du recueil *Tout est fatal*, est le plus minimaliste des épisodes de ***Rêves et cauchemars***. Décor principal : la salle d'autopsie du titre, où trois médecins légistes s'affairent autour du prétendu cadavre d'un homme d'affaires (Richard Thomas). Officiellement terrassé par une crise cardiaque durant une partie de golf, le « défunt » est, en vérité, dans un état cataleptique, ses fonctions vitales mises en veilleuse par le venin d'un serpent. Tandis qu'il implore sans être entendu et que les souvenirs se bousculent dans sa mémoire, les légistes (dont Greta Scacchi) se préparent à le charcuter, deux d'entre eux se contant fleurette… *« Tout le défi de **Salle d'autopsie 4** tenait à stimuler visuellement un scénario dont le héros passe le plus clair de son temps allongé, immobile »* témoigne Mikael Salomon, réalisateur des ***Vampires de Salem*** version 2004. *« C'est pourquoi nous avons multiplié les points de vue, passant de l'horreur de la situation marquée par la voix off au comique suscité par le comportement décalé de deux des protagonistes. »* Mais le résultat traîne en longueur, comme si le scénariste cherchait à gagner du temps dans le seul but d'atteindre les quarante-cinq minutes réglementaires.

Par la force des choses, le même Mikael Salomon se hisse à un autre niveau d'ambition avec l'épisode ***Le Grand bazar : finale***, troublante histoire des frères Fornoy, Bobby le génie (Henry Thomas) et Howard (Ron Livingston), le gars normal. En distillant à partir de l'eau une substance destinée à annihiler toute agressivité chez l'être humain, le premier conduit l'humanité à sa perte… *« Je suis resté bouche bée à la lecture du script »* reconnaît l'ancien chef-opérateur de James Cameron sur **Abyss**. *« Tandis que je tournais les pages, je n'avais aucune idée de la direction que prenait le récit. Je savais seulement qu'il ne s'engageait pas dans la voie que j'escomptais. »* Écrit par un Lawrence D. Cohen rompu aux adaptations de Stephen King (il touche à ***Ça***, aux ***Tommyknockers*** et surtout à **Carrie**) d'après une nouvelle publiée dans *Rêves et cauchemars*, ***Le Grand bazar : finale*** choisit la narration la moins conventionnelle, la moins linéaire. Témoignages face caméra, accélérations sous forme de cartes postales idylliques, flashs-back en abondance, documents d'archives… Habilement, le scénariste assemble les pièces hétéroclites du puzzle, et tisse le canevas d'une tragédie qu'il qualifie *« d'anomalie dans la bibliographie de Stephen King, effrayante certes, mais sur un plan bien plus politique que de coutume. »* Une allégorie où même les attentats du 11 septembre 2001 remplissent une fonction.

GRAND CORPS MALADE

De tous les épisodes de ***Rêves et cauchemars***, ***Quand l'autovirus met cap au Nord*** est le plus émouvant, le plus intimement lié à Stephen King, qui l'intègre d'abord au recueil *Tout est fatal*. Pas un hasard que son héros soit Richard Kinnell (Tom Berenger, vingt kilos de trop et bouleversant), un romancier spécialisé dans le fantastique. Pas un hasard non plus que sa réputation de maître de l'horreur le poursuive, notamment, sous un angle métaphorique, par l'intermédiaire d'un tableau sinistre acheté dans un vide-grenier. Alors qu'il appréhende un cancer auquel le prépare son médecin, Kinnell remarque que, partout où il passe avec cette peinture dont il ne parvient pas à se débarrasser, quelqu'un trépasse… *« C'est une histoire opaque qui pose des questions sans y répondre »* situe du mieux qu'il peut Sergio Mimica-Gezzan, assistant de Steven Spielberg sur une demi-douzaine de films avant que ***Disparition*** ne lui donne ses galons de réalisateur à part entière. *« Elle tient davantage du poème que d'un scénario classique. J'ai essayé de coller au plus près de la pensée de Stephen King, de combiner, dans la mise en scène, un style naturaliste proche du documentaire à l'esthétique baroque du conte. »* Requiem sous forme de road-movie à vitesse modérée, l'épisode de Sergio Mimica-Gezzan illustre au mieux « la confrontation de l'homme à sa propre mortalité », thème commun, et revendiqué par Mike Robe, à tous les ***Rêves et cauchemars***.

Marc TOULLEC

GERAR FANTAST 2007

PMER CARTS

Les Rough Riders de Mad Movies ont écumé bars et salles de projection en cette 14e édition dédiée aux jeux de miroirs. Pas de répit donc pour la Mad Team, qui entre un café avec Irvin Kershner et un pas de danse avec Douglas Buck, trouva le temps de mater le plus de films possible malgré les envies de bronzette et l'appel des terrasses. Sérieux, classe, distinction, tout Mad quoi !

SISTERS

USA – 2006
DE DOUGLAS BUCK
EN COMPETITION

Sifflé et qualifié de « *série Z* » par quelques « cinéphiles » qui ne doivent pas avoir le sens des réalités (on peut ne pas aimer un film, mais c'est pas une raison pour gâcher le plaisir des autres), **Sisters** ne sort pas grandi de son passage à Gérardmer. Le premier long de Douglas Buck (**Family Portraits**) ne fait rien pour caresser le spectateur dans le sens du poil et c'est, à nos yeux, ce qui lui donne toute sa singularité. Bourré d'idées complètement folles (le final, digne d'un Sergio Martino de la grande époque) et porté par l'interprétation tout en nuances de Lou Doillon, **Sisters** est une œuvre fascinante, qui mérite bien mieux que la réputation catastrophique qu'elle se traîne.

J-B.M.

RE-CYCLE (GWAI WIK) – THAILANDE/HONG-KONG – 2006 – D'OXIDE ET DANNY PANG – EN COMPETITION

Capables du meilleur (**The Eye**, **Bangkok Dangerous**) comme du pire (**The Eye 3**), les frères Pang signent avec **Re-Cycle** un film de fantômes plutôt réussi. Scindé en deux parties bien distinctes (le monde réel puis celui de la fiction), **Re-Cycle** suit les aventures d'une jeune romancière qui tente de s'échapper par tous les moyens de l'univers parallèle dans lequel elle est prise au piège. Le métrage des Pang Brothers surpasse sans mal le **Silent Hill** de Christophe Gans, auquel il fait souvent penser, grâce à quelques scènes de flippe très efficaces et à une Lee Sinje (**The Eye**) plus que convaincante dans son rôle de future maman. Sans être révolutionnaire, **Re-Cycle** remplit efficacement son contrat. Ni plus, ni moins

J-B.M.

RETRIBUTION (SAKEBI) – JAPON – 2006 – DE KIYOSHI KUROSAWA – EN COMPETITION

Perçu dans l'indifférence générale, le dernier Kiyoshi Kurosawa (**Kaïro**) pourtant ce qui distingue le travail d'un Maître : sa faculté à toujours creuser le même sillon, tout en se réinventant à chaque œuvre. **Retribution** propulse ainsi les habituels fantômes à cheveux longs dans une sorte de rejeton des **Experts** où Koji Yakusho, l'acteur fétiche du cinéaste, arpente les scènes de crime dans le pardessus rêvé d'un Columbo nippon. Or ces touches d'humour pour le moins contrastées recouvrent un scénario d'une complexité fascinante, les thèmes de prédilection de l'auteur de **Loft** (solitude urbaine, porosité du Mal) servant un projet qui frise littéralement l'impensable : une affaire de meurtres en série où le tueur serait différent à chaque assassinat. Qui dit mieux, aujourd'hui ?

G.E.

NORWAY OF LIFE (DEN BRYSOMME MANNEN)

NORVEGE/ISLANDE – 2006 – DE JENS LIEN
EN COMPETITION
GRAND PRIX, PRIX DE LA CRITIQUE, DU JURY JEUNES ET DU JURY SCI FI

Dès son étonnante ouverture, **Norway of Life** pose une atmosphère étrange, décalée, que n'aurait pas reniée **Le Prisonnier**. Fraîchement débarqué dans une cité bâtie sur les standards esthétiques d'un catalogue IKEA, un homme se retrouve happé par une tyrannie du politiquement correct, qui frappe autant les échanges professionnels que les relations intimes. Avec une pelletée de finesse et quelques grands moments d'humour noir, Jens Lien s'essaie au jeu risqué de la parabole sociale et, en dépit d'un dernier acte éventé, atteint majoritairement sa cible. Le tout dans un silence de mort, le silence d'une société bio, non-fumeuse, hétérosexuelle, végétarienne, blanche et blonde aux yeux bleus, qui n'est pas sans rappeler le brillant **Los Angeles 2013** de Carpenter.

A.P.

KILOMETRO 31

MEXIQUE/ESPAGNE – 2006 – DE RUBEN GUTIERREZ LASTANEDA

Artificiel, **Kilometro 31** l'est déjà par sa production hétéroclite : situé au Mexique, il semble bien avoir été tourné dans les Pyrénées espagnoles ! Mais c'est sur le double plan des personnages et de la dramaturgie que le bât blesse irrémédiablement. D'un côté, l'auteur croit donner vie à ses protagonistes en affichant de naïves prétentions psychologiques, ruinant ainsi la belle idée d'un ménage à quatre centré sur deux sœurs jumelles. De l'autre, le récit ne progresse que par l'intervention d'improbables deus ex machina, qui prononcent des sentences du genre : « *Alors là, si tu fais tel truc à telle heure et à tel endroit, peut-être que cette vieille malédiction va enfin s'arrêter.* ». Une bonne douche froide après la découverte du démentiel **Abandonnée**, autre production Filmax.

G.E.

LE COMPTE-RENDU INTERDIT DE SAN HELVING

Enfin ! Enfin un rédac chef ose me sortir de ma cave pour m'emmener avec lui dans un festival, avec la Mad Team (rebaptisée pour l'occasion la Promizoulteam, pourquoi, j'en sais rien) et tout le toutim ! Mortel, je vais pouvoir faire connaissance avec mes collègues ! Première déception, Jean-Baptiste Herment n'est pas vieux comme le laissaient présager ses textes. Ben non Herment, c'est juste un kid sorti de **South Park** avec un t-shirt Slipknot, t-shirt qu'il ne quittera pas du festival. « *C'est parce que je l'ai en quadruple, connard* » me dira-t-il en m'enfonçant la tête dans les chiottes de sa chambre d'hôtel. Je crois qu'il m'aime bien. Tout comme Gilles Esposito, qui me suit partout depuis le premier jour, sans jamais décrocher un mot. D'ailleurs, il est assis juste à côté de moi, et se contente de me regarder en frottant lentement ses mains gantées de noir. À noter que trois festivalières ont été retrouvées démembrées dans le local à poubelles du Grand Hôtel. C'est dans l'un des salons feutrés de ce dernier que je découvris le mythique Delelée, dégustant tranquillement un whisky écossais au bar. Oserai-je lui demander un autographe ? En guise de réponse, il me baragouina un « *Si t'es un peu malin mon con, tu peux picoler à l'œil ici... burp... et me dis pas ce que je dois faire* » craché, avant de m'offrir sur le visage sa pizza au munster de la veille. Jamais plus je ne me laverai, monsieur Delelée. Tout en travaillant son accent avec notre confrère transalpin Paolo Zelati, Fausto, lui, se contentera de draguer la moindre serveuse croisant son chemin en se faisant passer pour le fils d'Herbert Leonard. « *Ma que, tu connais Pour le plaisir ?* » Non, mais je connais Alex Poncet, Ponpon comme je l'appelle. C'est mon copain Ponpon. Mais il parle trop Ponpon. Tellement que Gilles, il a tout causé Ponpon.

San HELVING

DEAD IN THREE DAYS (IN 3 TAGEN BIST DU TOT)

AUTRICHE – 2006 – D'ANDREAS PROCHASKA – EN COMPETITION

Premier slasher Autrichien, **Dead in Three Days** fut le grand oublié du festival et l'une de ses plus belles surprises. Remake déguisé de **Souviens-toi... l'été dernier** (avec un groupe de teenagers décimé par un tueur qu'ils tentent de démasquer avant de crever) narré avec une liberté de ton rappelant le Verhoeven période hollandaise, le film installe ses personnages en trois plans et deux lignes de dialogues, exhibe de superbes décors naturels (ceux d'une petite ville portuaire) qu'il rend funèbres dès que la mort frappe – car vécue comme un traumatisme par toute une communauté –, esquisse des sentiments refoulés avec une rare justesse (un regard échangé ou une timide étreinte suffisent), le tout ponctué de meurtres glauques, parfois craspecs, voire giallesques. C'est généreux, c'est sincère, et ça fait honneur au genre.

C.D.

SELECTION COURTS-METRAGES

Une sélection un peu trop sage cette année, où l'absence de films véritablement « fantastiques » se faisait cruellement sentir. On saluera le lauréat du Grand Prix, **Écho** de Yann Gozlan, hommage élégant au **Blow Out** de De Palma, dans lequel une femme enceinte est torturée par de mystérieux bruits et commence à manifester une paranoïa larvée. **Ange** de Nikolas List faisait lui aussi montre d'un esprit singulier malgré ses maladresses d'écriture. Son univers à la **Freaks**, où un jeune réparateur de poupées tombe fou amoureux d'une étrange créature de cirque, convoque à la fois moments poétiques et violence graphique assumée. Un beau petit film sincère et touchant, bien plus que les très faciles **Judas** (du sous-Jeunet frigué et sans âme) ou **Les Petits hommes vieux** (de la SF comique dopée au twist balourd et aux clins d'œil ripoux). Quant à **Chair fraîche**, dernier métrage de cette sélection, on regrettera son climax aussi abrupt que refroidissant malgré l'apparition d'un ogre plutôt classe et un côté survival assez plaisant. Who's next ?

F.J.

ABANDONNÉE (THE ABANDONED)

ESPAGNE – 2006 – DE NACHO CERDA – EN COMPETITION

Attendu au tournant par tous ceux qui ont vu ses – remuants – courts-métrages, l'espagnol Nacho Cerda (**Aftermath**) confirme avec **Abandonnée** qu'il est l'un des meilleurs cinéastes européens du moment. Faisant montre d'une maîtrise rare pour un premier long (la mise en scène est tout bonnement incroyable), Cerda instaure un climat de tension qui ne faiblit jamais et livre une réflexion fascinante sur la nature humaine. Véritable hommage à tout un pan du cinéma de genre italien (l'ombre de Fulci plane sur le métrage), **Abandonnée** vous hantera longtemps après sa projection. Voilà du fantastique adulte, intelligent et novateur. Ça aurait bien valu un Grand Prix !

J-B.H.

THE RETURN

USA – 2006 – D'ASIF KAPADIA – EN COMPETITION

Autre film passé relativement inaperçu, le bien nommé **The Return** donnait cependant la clé d'une sélection marquée par la résurgence d'un thème éternel : le présent vampirisé par les traumatismes du passé. Pour ce faire, le deuxième opus d'Asif Kapadia (**The Warrior**) tresse des images obsessionnelles issues des terreurs enfantines (une petite fille cachée sous une table, deux grands yeux cerclés de noir...) dans un bel entrelacs d'échos et de réminiscences. Mais ce qui convainc avant tout est la rigueur de la réalisation, qui dévoile une Amérique redneck exempte de tout cliché, et la solidité de l'interprétation, une Sarah Michelle Gellar brune donnant la réplique au vétéran Sam Shepard. Bref, une excellente idée pour une sortie cinoche cet été, **The Return** étant annoncé en France pour la période estivale.

G.E.

LE COMPTE-RENDU INTERDIT DE SAN HELVING STRIKES BACK !

Pffff, qu'est-ce que je m'emmerde… Pourquoi il parle sans arrêt le vieux monsieur, là ? C'est le papi à Penpon ou quoi ? J'veux voir des films, bordel ! « *Ferme ta gueule, c'est le mec qui a réalisé* **L'Empire contre-attaque** et **RoboCop 2** ! » me lance Charlotte de Turckheim, membre officiel du jury de cette 14e édition. Amanda Lear n'était pas libre. Bref, les hostilités s'ouvrent sur **Fido**. Imaginez juste le résultat bâtard de l'accouplement entre un John Waters sans couilles et un Tim Burton sans talent (du Burton de maintenant quoi, warf, warf…). Rien à foutre, donc on suivant ! Tandis que mon corps se décalcifie d'ennui devant **Abandonnée** de Nacho Cerda (une vingt joue à cache-cache avec son propre fantôme dans une masure, passionnant), et que Richard Bohringer me fait l'éloge du Grand Hôtel (« *Si t'es un peu malin mon cin, tu peux picoler à l'œil ici… burp… et me dis pas ce que je dois faire, connasse* »), le jury s'extasie sur **Norway of Life**, film forcément mauvais puisque je ne l'ai pas vu. Par contre, j'ai vu, ou plutôt pioncé comme un marcassin devant **The Return**, infâme navet avec Sarah Michelle Gellar qu'Esposito ne cessera d'encenser. Et quand je pense que cet homme ne se drogue même pas. Ô tristesse, n'y a-t-il pas de bons films dignes de mes notules dans ces putains de montagnes ? Ben si couillon, dans la section Vidéo, terre d'accueil des 2 qui tachent et des chefs-d'œuvre oubliés. Au programme, **Tale of Vampires**, **Kaw**, **Alien Apocalypse** et surtout **The Woods** ! Pffff, je m'emmerde moins du coup.

San HELVING

REIN-CARNATION (RINNE)

JAPON – 2005 – DE TAKASHI SHIMIZU – HORS COMPETITION

On n'attendait plus grand-chose du géniteur de tous les **Grudge** nippons et américains. Surprise, **Réincarnation** constitue avec **Re-Cycle** des frères Pang la meilleure péloche asiatique du cru 2007. Dans un hôtel, un homme massacre une dizaine de personnes en filmant leur agonie. Quelques années plus tard, un réalisateur tourne un film inspiré de cette histoire sur les lieux mêmes du drame. Une des jeunes actrices commence alors à vivre un véritable cauchemar quand passé et présent se confondent, lui faisant revivre, ou jouer, les pires moments de cette tuerie. On pense souvent à **Shining** avec cet hôtel hanté et ces enfants-fantômes, mais cela n'empêche pas **Réincarnation** d'être le meilleur métrage de Shimizu à ce jour. Une qualité peut-être due à ce scénario, film horrifique dans le film horrifique, qui lui permet de revenir sur sa carrière qui finissait par tourner en rond

S.I.

FIDO

CANADA – 2006 – D'ANDREW CURRIE – EN COMPETITION

On attendait beaucoup du film d'ouverture de ce festival, qui promettait sur le papier un spectacle barjo, drôle et subversif. Au final, que dalle Béatrice ! On se retrouve face à une succession de saynètes d'une platitude ienifiante jouant la carte du bon gros décalage rétro kitsch. Le réalisateur a beau citer Douglas Sirk, Jacques Tourneur ou George Romero, son métrage ressemble plus à du Tim Burton extra-light et se perd dans sa volonté maladroite de parabole politique. Carrie-Anne Moss est aussi belle que nulle (comme d'hab, quoi), le Scope n'est juste jamais utilisé, et la bande originale vous achève avec ses vieux sons à papa tout bonnement insupportables. Un film de premier de la classe, propre sur lui, mais carrément inintéressant. À la niche, Fido !

S.E.

CRY WOLF

USA – 2005 – DE JEFF WADLOW – HORS COMPETITION

Vendu à tort comme un slasher pur et dur, le premier effort de Jeff Wadlow a au moins le mérite d'essayer d'apporter un peu de sang neuf au film de psycho-killer. Variation sur le thème du garçon qui criait au loup, **Cry Wolf** ne manque pas d'atouts, tant du côté de la forme (photo veloutée, boogeyman stylé et score entêtant) que du fond (un discours intéressant sur le pouvoir des mots), mais pâtit de l'obsession de son auteur à refuser coûte que coûte l'étiquette embarrassante du « slasher movie ». Plutôt que d'assumer son métrage comme tel, Jeff Wadlow, scénariste, essaie par tous les moyens de jouer dans la cour des grands et nous balance un twist foireux, qui réduit en miettes – presque – tout ce que Jeff Wadlow, réalisateur, avait réussi à accomplir.

J-B.H.

BLACK SHEEP

NOUVELLE-ZELANDE – 2006 – DE JONATHAN KING

EN COMPETITION

PRIX DU PUBLIC / PRIX DU JURY EX AEQUO

Fatigué d'attendre que Peter Jackson revienne enfin à ses premières amours, le Néo-Zélandais Jonathan King imagine une suite officieuse à **Bad Taste** et **Braindead**. Du postulat de départ (des expérimentations génétiques sur des moutons donnent naissance à une race hybride, carnivore et hautement contagieuse) au traitement visuel (courtes focales, découpage frénétique, déluge de tripailles et Cinémascope calqué sur celui de **Fantômes contre fantômes**), **Black Sheep** ne dissimule à aucun moment ses influences, s'appuyant de surcroît sur d'excellents effets gore signés WETA Workshop. Au-delà du plaisir nostalgique et de l'exploitation généreuse d'un concept casse-gueule, on attendra tout de même le prochain film de King pour savoir ce que le bonhomme vaut réellement en tant que réalisateur.

A.P.

ALIEN APOCALYPSE

USA – 2005 – DE JOSH BECKER

INEDIT VIDEO

PRIX DU MEILLEUR INEDIT VIDEO

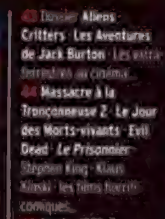
Le meilleur film du festival ? Pas loin ! Cet hommage aux bons vieux post-nuke rétals des années 80 tournés dans des terrains vagues et autres usines désaffectées a clairement mis le feu lors de sa projection dans la très spartiate salle vidéo. Mais peu importe, le public, chauffé à blanc, a fait trembler les murs par ses applaudissements et ses rires. En même temps, comment ne pas se poiler devant la caboche d'un Bruce Campbell affrontant des termites géants extraterrestres à coups de planche en bois ? Avec ses dialogues citant la fureur épique d'un **Braveheart** et la truculence d'un **Lac des morts-vivants**, **Alien Apocalypse** méritait bien son Prix du Meilleur Inédit Vidéo, et ce qui qu'en dise Alexandre Bustillo, tellement fatigué de ses orgies au Grand Hôtel qu'il roupilla comme un loir durant tout le film !

F.F.

LA BOUTIQUE MAD

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 · X-Tro · Brainstorm · Les Dimensions du Fantastique · int. Joe Dante, Paul Naschy...
30 La Compagnie des Loups · Dune · Rocky Horror Picture Show · Greystoke · David Lynch : les films après la bombe · les univers de Gerry Anderson...
33 Gremlins · 2001 : L'Odyssée de l'Espace · Phenomena · le psycho-killer · int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...
34 Re-Animator · Le Jour des Morts-vivants · Lifeforce · Planète Interdite · le peplum · fantastique · int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...
37 Mad Max 3 · Legend · dossier Sang pour sang royal · int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...
38 Retour vers le Futur · La Chair et le Sang · Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? · le fantastique australien · int. Rick Baker...
39 Avoriaz 1986 · La Revanche de Freddy · Re-Animator · Roman Polanski · Richard Fleischer · le fantastique indonésien · int. Stuart Gordon, Jack Smolen, Rick Baker, Michael Powell...
40 Highlander · Re-Animator · Link · *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* · Hitchcock · int. Christopher Lambert...
41 House · Hitchcock suite · int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...
42 From Beyond · L'Invasion Vient de Mars · Rencontres du 3ème Type · Poltergeist 2 · le grand retour au cinéma · int. Brian Yuzna, Stan Winston...



43 Dossier Aliens · Critters · Les Aventures de Jack Burton · Les extra-terrestres au cinéma...
44 Massacre à la Tronçonneuse 2 · Le Jour des Morts-vivants · Evil Dead · *Le Prisonnier* · Stephen King · Klaus Kinski · les films horrifi-comiques...
45 Avoriaz 1987 · La Mouche · From Beyond · Jason le Mort-vivant · int. Stuart Gordon...
46 King Kong 2 · Street Trash · Démons 2 · L'Exorciste · les singes géants au cinéma...
47 Evil Dead 2 · Freddy 3 · Indiana Jones · Le Sixième Sens · int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...
48 Hellraiser · Les Sorcières d'Eastwick · Superman, la légende · La série B américaine · int. Joe Dante...
50 RoboCop · Hidden · Les Maîtres de l'Univers · Index des n°23 à 49 · int. Paul Tippett...
51 Avoriaz 1988 · RoboCop · Opera · Hidden · Hellraiser · int. Paul Verhoeven...
52 Running Man · Hellraiser · Hidden · Prince des Ténèbres · les films de Carpenter · int. Donald Pleasence...
53 Dummies Story · Elmer · Aux Frontières de l'Aube · int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 Bad Taste · le Manoir du film 1988 · les héros du fantastique · Vendredi 13 · l'hécatombe · int. Peter Jackson...
55 Chinese Ghost Story · Le Blob · Roger Rabbit · Bad Taste · Freddy, le mythe · Empire · grandeur et décadence...
56 Freddy 4 · Beetlejuice · Willow · Aux Frontières de l'Aube · Elvira · les TV d'Evil Dead 2...
57 Avoriaz 1989 · Le Blob · Invasion Los Angeles · Faux-semblants · Hellraiser 2...
58 Invasion Los Angeles · La Mouche 2 · Munchausen · Cronenberg · Ilv et dossier...
59 Batman · Hellraiser 2 · La Mouche 2 · *Freddy TV*...
60 Freddy 5 · Society · Re-Animator 2 · Abyss · les marchands du fantastique...
61 Batman · Indiana Jones et la Dernière Croisade · Abyss · Le tour du monde des super-héros...

62 ILM : La grande Illusion · Batman · Re-Animator 2 · RoboForce...
63 Avoriaz 1990 · Simetierre · Leviathan · Society · Re-Animator 2 · Halloween 4...
64 Dossier Frankenstein · Cabal · *Freddy TV* · Basket Case 2 · Frankenhooker...
65 Total Recall · Akira · Tremors · Halloween 4 · Lamberto Bava...
66 RoboCop 2 · Freddy 5 · Highlander 2 · Maniac Cop 2 · Star Trek 5...
67 Total Recall · RoboCop 2 · Dick Tracy · Sailor et Lula · int. Verhoeven, Irvin Kershner...
68 Georges Lucas · Les Tortues Ninja · Darkman · int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...
69 Avoriaz 1991 · Cabal · Henry · Highlander 2 · Les Feebles · int. Clive Barker, Frank Henenlotter...
70 Predator 2 · Edward aux Mains d'Argent · Massacre à la Tronçonneuse 3 · Akira · *Twin Peaks*...
71 Terminator 2 · Akira · Hardware · Ça · La Nuit des Morts-Vivants...
72 Les Feebles · Freddy 6 · RoboCop 3 · dossier La Malédiction · int. Peter Jackson...
73 Spécial Terminator 2 · Rabid Grannies · Fisher King · int. Terry Gilliam...
74 Evil Dead 3 · Freddy 6 · Rocketeer · Hellraiser 3 · T2...
75 Avoriaz 1992 · Tetsuo 1 & 2 · Freddy 6 · Le Sous-sol de la Peur...
76 Le Festin Nu · Nook · Brain Dead · La Famille Addams · int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...
77 Alien 3 · Batman le Défi · Universal Soldier · *Indiana Jones TV* · Twin Peaks · Le Cobaye...
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3 · Les Aventures d'un Homme Invisible · Star Trek 6...
79 Dossier Vampires · les TV de Brain Dead et Evil Dead 3...
80 Avoriaz 1993 · Dracula · Brain Dead · Candyman · Hellraiser 3 · Evil Dead 3...
81 Fortress · Trauma · *Les Contes de la Crypte* · carrière de Joe Dante...
82 Last Action Hero · Necronomicon · Body Snatchers · Phantasm 3...
83 Jurassic Park · carrière de George Romero et Dick Smith · *Wild Palms*...
84 Spécial Dinosaures · au Monde Perdu à Jurassic Park · int. Harryhausen, Phil Tippett...
85 Demolition Man · Mask · L'Etrange Noël de Mr Jack · Acción Mutante...
87 Générimen 1994 · Evil Dead 3 · L'Antre de la Folie · Brian Yuzna...
88 Dossier Loup-Garou · Wolf · tous les Hurlements · Body Melt...
89 Dossier TV · Batman, Robocop, Superman... · Body Bags · The Crow · la saga des Baby Cart...
90 The Crow · *X-Files* · *Highlander* et *Batman Eraserhead*...
91 Dossier Manga · Wolf · Tetsuo · Mask · Ed Wood...
92 L'Etrange Noël de Mr Jack · Entretien avec un Vampire · Freddy 7 · Inoshiro Honda...
93 Générimen 1995 · Stargate · L'Antre de la Folie · Freddy 7 · Highlander 3...
94 Dellamorte Dellamorte · carrière Tobe Hooper & John Carpenter...
95 Ed Wood · Batman Forever · Freddy 7 · Porco Rosso · carrière de Fred Olen Ray...
96 Judge Dredd · Tank Girl · Congo · Le Village des Damnés · The Kingdom...
97 *X-Files* · Waterworld · La Mutante · les films d'Ed Wood · int. Chris Carter...
98 Dossier *X-Files* · Johnny Mnemonic · Une Nuit en Enfer · Hercule...
99 Générimen 1996 · Seven · The Crow 2 · L'Armée des 12 Singes...

100 SPECIAL MAD : LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES · *X-Files* · Toy Story...
101 Independence Day · Une Nuit en Enfer · Heavenly Creatures...
102 N° SPECIAL *X-Files* · Dangereuse Alliance · Planète Hurlante · Crash · Jiang-hu...
103 Independence Day · Multiplicity · Starship Troopers · Tom Mank...
104 *X-Files* · Millennium · L.A. 2013 · Disjoncté · int. Carpenter, Martin Landau...
105 Générimen 1997 · Mars Attacks ! · Fantômes contre Fantômes · Ghost in the Shell · Lost Highway...
106 Star Wars édition spéciale · Le Maître des Illusions · int. George Lucas, Clive Barker...
107 Le 5ème Elément · Alien la Résurrection · Hellraiser 4 · Anaconda · *Stirring*...
108 Men in Black · Scream · Batman & Robin · retro Godzilla · int. Wes Craven...
109 Volte/Face · Le Monde Perdu · Contact · Mimic · Vampires · *Millennium*...
110 Alien la Résurrection · Starship Troopers · *X-Files* le Film · Spawn...
111 Générimen 1998 · Starship Troopers · Postman · Souviens-toi... l'Eté dernier...
112 Vampires · Gattaca · Le Loup-garou de Paris · Dark City · Halloween 6...
113 Godzilla · Dark City · Un Cri dans l'Océan · Wishmaster · Blade...
114 Scream 2 · Armageddon · *X-Files* · *Millennium* · Las Vegas Parano · La Mutante 2...
115 Godzilla · *X-Files* le film · Truman Show · Small Soldiers · Rétro gore...
116 Blade · Halloween : 20 ans après · *Buffy* · dossier séries TV...
117 Générimen 1999 · Star Wars Episode I · Psycho Virus · 1001 Pattes...
118 Matrix · La Fiancée de Chucky · Cube · eXistenZ · Urban Legend · dossier Slasher...
119 Matrix · Wild Wild West · The Faculty · Mon Ami Joe · la série Z à la française...
120 La Momie · Wild Wild West · Le 13ème Guerrier · Blair Witch · Vorace...
121 Star Wars Episode I · Hantise · Jin-Roh · Perfect Blue · Princesse Mononoke...
122 Sixième Sens · La Fin des Temps · Les 25 meilleurs films de l'année...
123 Générimen 2000 · Sleepy Hollow · Freur Bleue · Princesse Mononoke...
124 Scream 3 · Mission to Mars · Faust · Hypnose · Resident Evil 3...
125 Le Seigneur des Anneaux · Mission to Mars · dossier Killers Superstars · retro Blair Witch...

126 X-Men · Le Pacte des Loups · Pitch Black · Destination Finale...
127 L'Homme sans Ombre · dossier L'homme invisible · The Call · Scary Movie · Gemini · retro Hellraiser...
128 Blair Witch 2 · Donjons et Dragons · Planète Rouge · San Ku Kai · hommage à la Hammer...
129 Spiderman · Le Pacte des Loups · Rollerball · Tomb Raider · dossier Trauma...
130 Le Seigneur des Anneaux · Le Couvent · Intuitions · dossier Trash...

131 Le Retour de la Momie · Ghosts of Mars · Legend of Zu · dossier monstres · Pearl Harbor...
132 Le Seigneur des Anneaux · Tomb Raider · les bombes sexuelles du fantastique · dossier Joel Li...
133 Final Fantasy · Jurassic Park 3 · A.I. · La Planète des Singes · dossier Final Fantasy...
134 La Planète des Singes · Vidocq · Avalon · Samouraïs · dossier Terry Gilliam...
135 A.I. · From Hell · The One · dossier TV, les robots au cinéma · Vin Diesel...
136 Dossier Ghosts of Mars · Battle Royale · Le Voyage de Chihiro · Harry Potter · Chevalier...
137 Rollerball · Monstres et Cie · The One · Peter Jackson : de Z à À...
138 Dossier Le Seigneur des Anneaux · Les Autres · 13 Fantômes · Générimen 2002...
139 Dossier From Hell · Spiderman · Versus · Donnie Darko · les visages de Jack l'éventreur · Tokyo Underground...
140 Dossier Avalon · Rollerball · Monstres & Cie · int. Darren Aronofsky, Takeshi Miike · 30 chefs-d'œuvre publiés...

141 Dossier Resident Evil · Le Voyage de Chihiro · Spiderman · Panic Room · 30 scènes mouillantes...
142 SPECIAL 30ème ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINÉMA FANTASTIQUE · Star Wars Episode II · int. Tobe Hooper, Kirsten Dunst · L'Echine du diable · Femme Fatale...
143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossiers Spiderman & Blade 2 · Minority Report · Darkness · Metropolis · l'esprit comic-book en 30 films...

144 Men in Black 2 · Le Règne de feu · Jeepers Creepers · Jason X · Arac Attack · Brocéliande · Mes chers voisins · Requiem · Nos 30 ronars assumés...
145 Dossier Nimrority Report · Windtalkers · SimOne · Signes · Blood Feast 2 · carrière Ray Harryhausen...
146 Dossier Signes · Halloween resurrection · xXx · Terminator 3 · Kill Bill · Jeepers Creepers 2 · The Ring · Seijun Suzuki · carrière Jack Hill...
147 Dossier Meurs un autre jour · Daredevil · X-Men 2 · Hulk · Harry Potter et la chambre des secrets · Spider · Osamu Tezuka · carrière Herschell Gordon Lewis...
148 Dossier Les Deux tours · Re-Animator 3 · Spy Kids 2 · Cradle of Fear · Resurrection of the Little Match Girl · Les Larmes du tigre noir · le cinéma Thaïlandais · carrière Sergio Salvati...
149 Générimen 2003 · The Matrix Reloaded · Brocéliande · Le Cercle · Gangs of New York · Le Château dans le ciel · carrière Jesse Manuel Manos...
150 Dossier Dark Water · X-Men 2 · Hulk · The League of Extraordinary Gentlemen · Solaris · Cabin Fever · Leeches · Speed Demon · Darkness Falls · Scarecrow · les fantômes japonais · carrière Larry Cohen...
151 Dossier Daredevil · Terminator 3 · Black Mask 2 · Willard · Cypher · Traqué · Star Trek Nemesis · les films comic books rôlés · carrière Shinya Tsukamoto...
152 Dossiers Evil Dead · Maléfique · X-men 2 · House of the Dead · Animatrix · Dreamcatcher · Destination finale 2 · génération Evil Dead · le fantastique à l'économie · AFM 2003...
153 Les événements de la rentrée · Kill Bill, Hero · Blueberry · Le Retour du roi · Freddy Vs Jason · Underworld... · Matrix Reloaded · Animatrix · Basic · X-Men 2 · 28 Jours plus tard...
154 Dossier Hulk · Haute Tension · Darkness · Nuits de Terreur · Animatrix · Ong Bak · carrière Steve Wang...
155 Dossier Terminator 3 · Abîmes · les TV de Matrix Reloaded · Narc · Les Enfants d'Abraham · Charlie's Angels 2 · Détour Mortel · Thi Yeo · Pirates des Caraïbes · Tomb Raider 2 · carrière Sergio Martino...
156 Dossier Underworld · Matrix Revolutions...

LE MEILLEUR DES B MOVIES

1 Patrick

2 Le survivant d'un...

3 Le Corps et le fouet

4 Creature

5 L'Ile de l'épouvante

6 Le Cirque des vampires

7 Le Club des monstres

8 The Stuff

9 La Fille de Jack...

10 Rawhead Rex

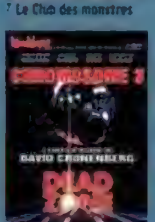
11 Death Race 2000

12 Transmutations

13 Soif de sang

14 Harlequin

15 Society

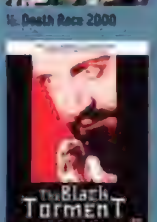


16 Chromosome 3/Dead Hate

17 L'Horrible Dr Orlof

18 Le Sadique Baron...

19 Le Moulin des...



20 The Black Torment

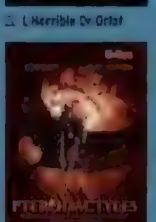
21 Ecorche vif

22 2000 Maniacs

23 Blood Feast

24 Les Traques de l'an...

25 Deranged



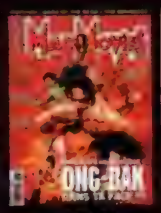
26 Pterodactyles

27 Virus Cannibale

Hero · Identity · Les FX du Ligue des gentlemen extraordinaires · Skinned · Deep · Monster Man · Willard · Cowboy Bebop · 187 Dossier Freddy contre Jason · The Texas Chainsaw Massacre · May · Infernal Affairs · Mystic River · Bad Boys 2 · hommage Charles Bronson · carrière John Phillip Law · 189 Dossiers Hellboy à Kill Bill · Matrix Revolutions · Gothika · Zatoichi · Le Monde de Nemo · S.W.A.T. · Alien · Flesh for the Beast · Slashers · carrière John Phillip Law (2ème partie)

190 Dossier Le Retour du Roi · Mindhunters · Les Rivières Pourpres 2 · Battle Royale 2 · The Card Player · Bloodgnome · carrière Enzo G. Castellari · 191 Dossier Massacre à la tronçonneuse · Gérardmer 2004 · Spider-Man 2 · Gothika · Dead or Alive 1 2 3 · Jeepers Creepers 2 · carrière Enzo G. Castellari (3ème partie)

192 Dossiers Van Helsing | Blueberry · Manson Family · Big Fish · Paycheck · Open Range · L'Hirondelle d'or · Chang Fei Pei · Cannibal Holocaust · carrière Ruggero Deodato · 193 Dossier May · Harry Potter 3 · Immortel · Agents Secrets · Kiki, la petite sorcière · Alive · Arrigami · Screaming Dead · Romasanta · Azumi · The Univing · carrière Ruggero



193 Dossier Ong Bak · 800 Balles · L'Armée des morts · The Machinist · Le Convoyeur · Séance · La Passion du Christ · Fenêtre secrète · AFM 2004 · carrière Lucio Fulci · le tournage · 194 Dossiers Kill Bill volume 2 | Van Helsing · Alien Vs Predator · Atomik Circus · Le Jour d'après · Undead · La Caravane de l'étrange · carrière James Ellroy · 195 Dossier L'Armée des morts · Memories of Murder · Saint-Ange · Casshern · Deux Sœurs · The Punisher · le comic-book · Wonderful Days · carrière James Ellroy (2ème partie) · 196 Dossiers Spider-Man 2 | Hellboy · Les Chroniques de Riddick · Le Village · Atomik Circus · I, Robot · Ghost in the Shell · Innocence · The Storyteller · Cannes 2004 · carrière Ringo Yu · 197 Spécial Previews · Batman Begins · Sin City · Blade : Trinity · Resident Evil : Apocalypse · Sky Captain · Steamboy · Old Boy · Collateral · Infernal Affairs · Les FX de Spiderman 2 · carrière Ringo Yu (2ème partie) · 198 Spécial Halloween · Seed of Chucky · Rottweiller · 1 Sre Volti Del Terrore · Dinocroc · Shaun of the Dead · Bite Me ! · Alien Vs Predator · Man on Fire · dossier 20 films d'horreur incontournables · carrière Paul Naschy

Seed of Chucky · Rottweiller · 1 Sre Volti Del Terrore · Dinocroc · Shaun of the Dead · Bite Me ! · Alien Vs Predator · Man on Fire · dossier 20 films d'horreur incontournables · carrière Paul Naschy

199 The Grudge · Le Pôle Express · Devilman · Izo · The Batman · la série animée · Team America · Innocence · Ghost in the Shell 2 · L'Exorciste au commencement · 36, Quai des Orfèvres · Les Indestructibles · Le Secret des poignards volants · carrière Jess Franco · 200 Saw · Ginger Snaps 2 · 3 3 · Decoys · The Eye 2 · Blade : Trinity · Ghost in the Shell Stand Alone Complex · The Grudge · dossier cinéma des Années 70 · AFM 2004 · carrière Lamberto Bava · 201 Spécial zombies · Return of the Living Dead 4 & 5 · Day of the Dead 2 · Choking Hazard · Bloody Bill · The Machinist · L'Empreinte de la mort · La Rage du tigre · dossier Fantôme de l'opéra · Le Château ambulant · Alexandre · G.O.R.A · carrière Paul Schrader · 202 Dossier Godzilla : Godzilla Final Wars · Le Fils de Chucky · Constantine · Assaut sur le central 13 · Danny the Dog · carrière Paul Schrader (2ème partie)

203 Dossiers Saw I | Calvaire · Capitaine Sky et le monde de demain · Dossier Séries : Team America · Le Cercle · The Ring 2 · Oss 117 · Gérardmer 2005 · carrière Christian Duguay · 204 Dossier Star Wars Episode 3 · génération Star Wars · Otage · Creep · 3 Extremes · Kingdom Hospital · Breaking News · The Hitchiker's Guide to the Galaxy · Death Tunnel · Satan's Little Helper · carrière David Schmoeller · 205 Dossier Sin City · Le Crime Farpait · Amityville · Frères de sang · Kingdom of Heaven · The Nun · La Maison de cire · Dead Meat · carrière Claudio Fragasso · 206 Dossier Batman Begins · Crazy Kung-Fu · Land of the Dead · Cursed · Dossier Cinémas d'Asie · Cannes 2005 · Les Tueurs de la lune de miel · 207 Dossier Land of the Dead · King Kong · Masters of Horror · Les 4 Fantastiques · Shaun of the Dead · Godzilla Final Wars · H2G2 · Appleseed · La Guerre des mondes · Born to Fight · La Main de fer · carrière Renny Harlin

208 Dossier Femmes fatales | Underworld 2 · Aeon Flux · Bloodrayne · Domino · The Descent · Lady Vengeance · Doom · Evil Aliens · L'Exorcisme d'Emily Rose · Kiss Kiss, Bang Bang · Les Frères Grimm · Night Watch · FTU · 209 The Descent · Dossier Survival · Fragile · Serenity · A History of Violence · The Dark · Hammer Films en DVD · Samurai Champloo · carrière Stuart Gordon · 210 Doom · Hostel · Seven Swords · The Roost · Harry Potter 4 · Lady Vengeance · Domino · L'exorcisme d'Emily Rose · 211 King Kong · Silent Hill · Masters of Horror · Slither · Saw 2 · Sitges 2005 · carrière Walter Hill · 212 Masters of Horror · Gérardmer 2006 · Shaitan · Munich · Bruce Campbell · Le Labyrinthe de Pan · Les 4400 · carrière Walter Hill (2ème partie)

213 Le Labyrinthe de Pan · Bubba Ho-Tep · Hostel · Masters of Horror · La Peur au ventre · Hellbent · Génération Mutants · AFM 2005 · carrière Aldo Lado · 214 Dossier Underworld 2 | Evolution · La Colline a des Yeux · X-Men 3 · Destination Finale 3 · Renaissance · Masters of Horror · Subie noir · Gérardmer 2006 · carrière Mimmo Rafele · 215 Mortuary · Fragile · V pour Vendetta · Silent Hill · Horrible · Masters of Horror · Rusty Ray Moore · carrière Monte Hellman · 216 Boogie · Silent Hill · SFX Fragile, Horribilis · carrière William Friedkin · hommage Dan Curtis · 217 La Colline a des yeux · Isolation · La Malédiction · Pusher · The Lost · Eyes of Crystal

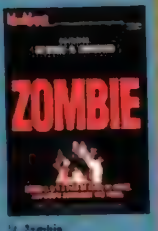
218 The Devil's Rejects · La Maison des 1000 morts · Wolf Creek · Superman Returns · carrière Robert Hurtzoun · 219 Spécial Previews · Spider-Man 3 · Saw III · Le Dahlia noir · Severance · The Fountain · 300 · Dossier Philip K Dick · 220 Nouvelle Formule · Severance · 2001 Maniacs · Burial of the Rats · Le Labyrinthe de Pan · Dossiers : le meilleur du Direct-to-video · Morts de rire · Remakeables

10 Mutations

11 La Vierge de Nuremberg

12 Le retour de la créature

13 Shock Waves



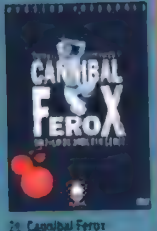
14 Zombie

24 Les Maîtresses...

25 Opération peur

26 Gorgo

27 La Montagne du Dieu...



28 Cannibal Ferox

38 The Black Cat

39 Zombi 3

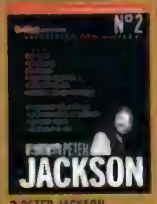
40 Demons

41 Demons 2

42 Dinocroc

LES HORS-SERIES

1 JOHN CARPENTER

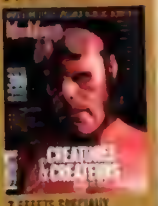


2 PETER JACKSON

3 CINEMAS D'ASIE

4 SPECIAL COMICS

5 SPECIAL ITALIE



7 EFFETS SPECIAUX

8 LES SÉRIES CULTES

9 JEUX VIDEO

MAD MOVIES CULTE

1 Spécial GEORGE ROMERO

2 Spécial KING KONG

BON DE COMMANDE

Découpez ou recopiez le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF**) à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19** (tél. : 01 44 84 85 04)

MAD MOVIES (chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi. Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Pour l'étranger : 5 € par exemplaire (paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement)

☐ 29	☐ 32	☐ 33	☐ 36	☐ 37	☐ 38	☐ 39	☐ 40	☐ 41
☐ 42	☐ 43	☐ 44	☐ 45	☐ 46	☐ 47	☐ 49	☐ 50	☐ 51
☐ 52	☐ 53	☐ 54	☐ 55	☐ 56	☐ 57	☐ 58	☐ 59	☐ 60
☐ 61	☐ 62	☐ 63	☐ 64	☐ 65	☐ 66	☐ 67	☐ 68	☐ 69
☐ 70	☐ 71	☐ 72	☐ 73	☐ 74	☐ 75	☐ 76	☐ 77	☐ 78
☐ 79	☐ 81	☐ 82	☐ 83	☐ 84	☐ 85	☐ 86	☐ 87	☐ 88
☐ 89	☐ 90	☐ 91	☐ 92	☐ 93	☐ 94	☐ 95	☐ 96	☐ 97
☐ 98	☐ 99	☐ 100	☐ 101	☐ 102	☐ 103	☐ 104	☐ 105	☐ 106
☐ 107	☐ 108	☐ 109	☐ 110	☐ 111	☐ 112	☐ 113	☐ 114	☐ 115
☐ 116	☐ 117	☐ 118	☐ 119	☐ 120	☐ 121	☐ 122	☐ 123	☐ 124
☐ 125	☐ 126	☐ 127	☐ 128	☐ 129	☐ 130	☐ 131	☐ 132	☐ 133
☐ 134	☐ 135	☐ 136	☐ 137	☐ 138	☐ 139	☐ 140	☐ 141	☐ 142
☐ 143 [illegible]		☐ 143 [illegible]		☐ 144	☐ 145	☐ 146	☐ 147	☐ 148
☐ 149	☐ 150	☐ 151	☐ 152	☐ 153	☐ 154	☐ 155	☐ 156	☐ 157
☐ 158	☐ 159	☐ 160	☐ 161	☐ 162	☐ 163	☐ 164	☐ 165	☐ 166
☐ 167	☐ 168	☐ 169	☐ 170	☐ 171	☐ 172	☐ 173	☐ 174	☐ 175
☐ 176	☐ 177	☐ 178	☐ 179	☐ 180	☐ 181	☐ 182	☐ 183	☐ 184
☐ 185	☐ 186	☐ 187	☐ 188	☐ 189	☐ 190			

HORS-SERIES (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

- ☐ N°1 JOHN CARPENTER : 7 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 9 €
- ☐ N°2 PETER JACKSON : 8 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10 €
- ☐ N°3 CINEMAS D'ASIE : 9,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
- ☐ N°4 SPECIAL COMICS : 9,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
- ☐ N°5 SPECIAL ITALIE : 9,90 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
- ☐ N°7 EFFETS SPECIAUX : 9,90 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
- ☐ N°8 SERIES TELE : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
- ☐ N°9 JEUX VIDEO N°2 : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
- ☐ N°10 PRISON BREAK : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

MAD MOVIES CULTE (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

- ☐ N°1 SPECIAL GEORGE ROMERO : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
- ☐ N°2 SPECIAL KING KONG : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

LE MEILLEUR DES B'MOVIES (frais de ports compris). Prix unitaire 7€. Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement. Dans la limite des stock disponibles pour chaque DVD.

☐ 1	☐ 2	☐ 3	☐ 4	☐ 5	☐ 6	☐ 7	☐ 8	☐ 9
☐ 10	☐ 11	☐ 12	☐ 13	☐ 14	☐ 15	☐ 16	☐ 17	☐ 18
☐ 19	☐ 20	☐ 21	☐ 22	☐ 23	☐ 24	☐ 25	☐ 26	☐ 27
☐ 28	☐ 29	☐ 30	☐ 31	☐ 32	☐ 33	☐ 34	☐ 35	☐ 36
☐ 37	☐ 38	☐ 39	☐ 40	☐ 41	☐ 42			

Je règle par

☐ chèque ☐ carte bancaire

NOM PRENOM

ADRESSE

CP VILLE

PAYS

Date d'expiration : Mois/Année

Numéro d'abonnement

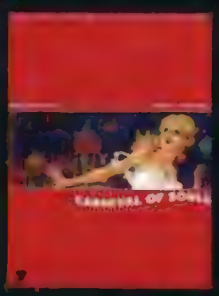
Date et signature obligatoires

« Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case »

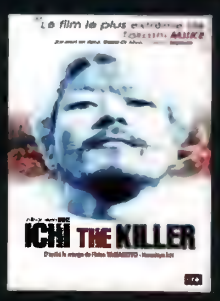
DVD ZONE 2 NEUFS

La Terreur des morts-vivants 12 €

Nue pour l'assassin 20 €


Carnival of Souls 15 €

2001 maniacs 22 €



Ichi the Killer (version) 20 €

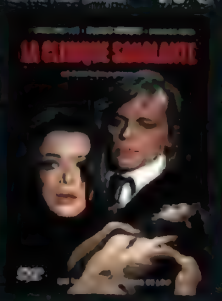
Hard 20 €

Le dernier train... 20 €

Spasmo 20 €

Beatrice Cenci 25 €

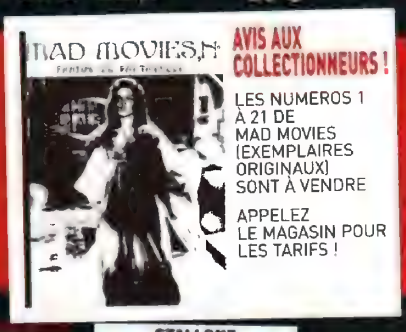
La Sorcière sanglante 23 €



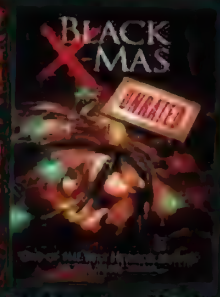
La Clinique sanglante 20 €

SS Camp 5 20 €

MOVIES 2000
La librairie du cinéma

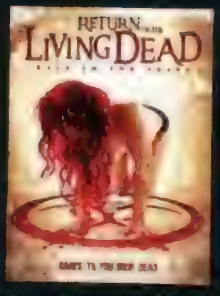


DVD ZONE 1 NEUFS



Black Christmas... 35 €

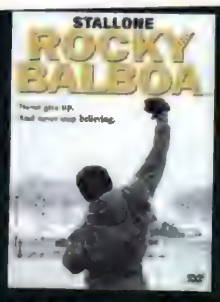
Turistas 35 €



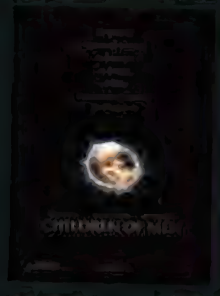
Return of the Living... 30 €

Pumpkinhead 35 €

Casino Royale 35 €



Rocky Balboa 35 €


Children of Men 35 €

Blood Diamond 35 €

Curse of the Golden... 35 €

Eragon 35 €

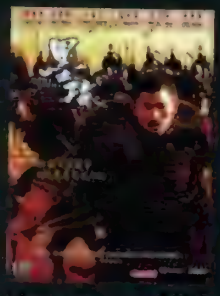
Tenacious D... 35 €

Happy Feet 35 €

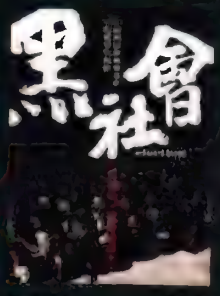
DVD ASIATIQUES NEUFS

The Host (DVD HK) 29 €

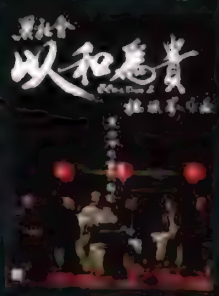
Confession of Pain 29 €


A Battle of Wits 29 €

Exiled 29 €



Election 1 29 €


Election 2 29 €

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

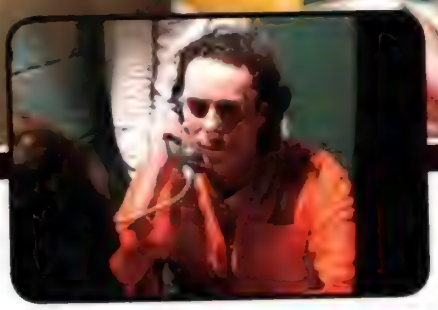
49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00

MADgazine

DVD • TELE • MANGA • JEUX VIDEO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

DES SERPENTS DANS TA MAISON !

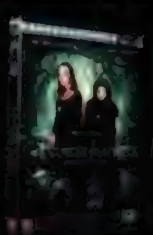
76 DVD
88 TELEMANIAC
90 ANIME NATION
92 PLAYMAD
93 SANG D'ENCRE
94 MELOMAD



A POIL, ET QUE CA SAUTE !

(GINGER SNAPS - RESURRECTION + GINGER SNAPS - AUX ORIGINES DU MAL)

APRÈS UN EXCELLENT GINGER SNAPS QUI « RELUSTRAIT » BRILLAMMENT LE POIL DU MYTHE DU LOUP-GAROU, VOICI QUE DÉBARQUENT ENFIN EN ZONE 2 LA SÉQUELLE ET LA PRÉQUELLE DU FILM DE JOHN FAWCETT. ÇA TOMBE BIEN, CE SOIR, C'EST PLEINE LUNE...



Brillante réussite du film de lycanthrope carrément culte dans le milieu gothique anglo-saxon mais ignoré en France malgré de multiples diffusions télévisées, **Ginger Snaps** possédait tous les éléments nécessaires pour lancer une franchise apte à séduire les adolescentes attirées par les ténèbres. Quatre ans après sa sortie, soit en 2004, ce fut chose faite, d'abord avec **Ginger Snaps - Résurrection (Unleashed** en VO), qui donne l'occasion au monteur de l'orginal, Brett Sullivan, de passer derrière la caméra. Rappelons la trame de base : Ginger, une jolie teenager, est mordue par un loup-garou et ne peut échapper à sa condition qu'en s'inoculant de façon régulière une drogue puissante grâce à laquelle il est possible de retarder le processus de mutation. Sa sœur, dont elle est très proche, tente de conjurer la malédiction, mais échoue et finit par abattre Ginger, non sans avoir été contaminée. Elle est bien évidemment traumatisée par son acte et devient logiquement l'héroïne de la suite. Brigitte, puisque tel est son nom, est internée dans un hôpital psychiatrique après avoir assisté à la mort d'un prétendant dévoré par le lycanthrope qui ne cesse de rôder autour d'elle, humant son odeur de femelle. Elle parvient à s'échapper en compagnie d'une petite fille étrange et solitaire, mais la bête les traque... et à personne, en ce monde, on ne doit se fier. Moins classique dans sa narration et sans doute moins subtil que son prédécesseur, **Résurrection** reste pourtant un film perturbant, tant le portrait qu'il dresse de Brigitte est dur et éprouvant : tourmentée jusqu'à la schizophrénie, hantée par des visions de sa sœur qui vient lui parler comme pour mieux la torturer, souffrant atrocement de ses crises de manque de chair fraîche et de drogue, elle donne une image peu agréable de sa condition de loup-garou. De plus, le métrage repousse au maximum le moment de sa transformation, afin que celle-ci apparaisse comme une libération. **Ginger Snaps** épatait par son érotisme torride : il est ici également présent, mais sous une forme plus ponctuelle et nettement plus vicieuse et malsaine, notamment lors d'une séquence incroyable où une dizaine d'adolescentes en pleine séance de relaxation s'allongent et se masturbent fiévreusement, la main dans le jogging, en ondulant sous les vagues de plaisir et en gémissant dans un chœur orgiaque. Difficile de ne pas être troublé... Malheureusement, si les deux premiers actes du film sont franchement étonnants, le troisième, dès lors que les patientes prennent le large, vire à l'horrifique nébuleux, la faute à un script bâclé et à des attaques de loup-garou foirées au possible, alors que les scènes d'ouverture démontraient un réel souci de faire surgir la violence de façon hystérique.

Réalisé la même année par Grant Harvey, producteur de **Résurrection** et responsable de la seconde équipe sur le métrage original, **Aux origines du mal** peut se targuer d'une réalisation nettement plus chiadée. Il s'agit en fait d'une préquelle située dans l'Amérique des pionniers du XIXe siècle, où nous découvrons Brigitte et Ginger, égarées dans la forêt et recueillies par un éclaireur indien. Ce dernier les conduit jusqu'à un fort habité par des soldats tous plus timbrés les uns que les autres, en proie à la faim et au manque de femmes. Les deux sœurs déclenchent bien évidemment des réactions primitives chez de ces hommes rongés par la solitude, bien que le commandant des lieux les place sous sa protection, laquelle n'est pas tout à fait désintéressée. C'est alors que les jeunes filles réalisent que le fort est en fait assiégé par une meute de loups-garous assoiffés de sang... Survival d'époque qui ne se prive pas de discourir sur l'obscurantisme religieux et le racisme anti-indien, **Aux origines du mal** se distingue par ses scènes d'assauts lycanthropes nocturnes magnifiquement éclairées, allant jusqu'à évoquer lors de certains plans l'ambiance du **13ème guerrier**, avantage malheureusement contrebalancé par une musique au synthé très téloche. Il aurait suffi d'un score approprié pour que tout décolle franchement, mais la qualité de l'interprétation et l'ambition de la chose parviennent tout de même à convaincre. Bonne nouvelle, donc, que ces deux éditions tardives, même si il aurait sans doute été plus judicieux de les rassembler sur un double DVD au prix d'un seul...

Cédric DELELÉE

ZONE 2 INEDITS. METROPOLITAN. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : SCENES COUPEES.

LE PERE NOEL CONTRE LES MARTIENS DE NICHOLAS WEBSTER

Autre intéressante réédition signée Bach Films, ce **Père Noël contre les Martiens** (Santa Claus Conquers the Martians, 1964) devrait ravir les fétichistes des nanars intergalactiques de seconde main, signés par des cinéastes fauchés, des décors cartonnesques et un scénar au design de boîte de conserve. Car le pitch de la chose risque de vite décourager nos petits d'aujourd'hui, habitués aux effets spéciaux numériques, qui préféreront sans doute le confort de leur canapé. Celui qui n'est autre que le premier épisode d'une série adaptée des aventures de Superman (1941-43), dès que Mister Mxyzptlk, les créateurs de Pingouin Batty Boop et Fritz le chat. Les Martiens y débarquent d'une belle soucoupe dans l'intention d'enlever Kimberly, la fille du Père Noël, dans l'espoir d'améliorer leurs piètres jouets. Ils découvrent surtout les joies de la télévision, du gouter et Mamie, qui gouverne [illegible] avec autant d'autorité que [illegible] militaire.

Jules EXPOSITO

ZONE 2. BACH FILMS. 1.33 (4/3). 1.0 (VO ET VF). SUPP : DESSIN ANIMÉ.

LE CREPUSCULE DES SAMOURAIS

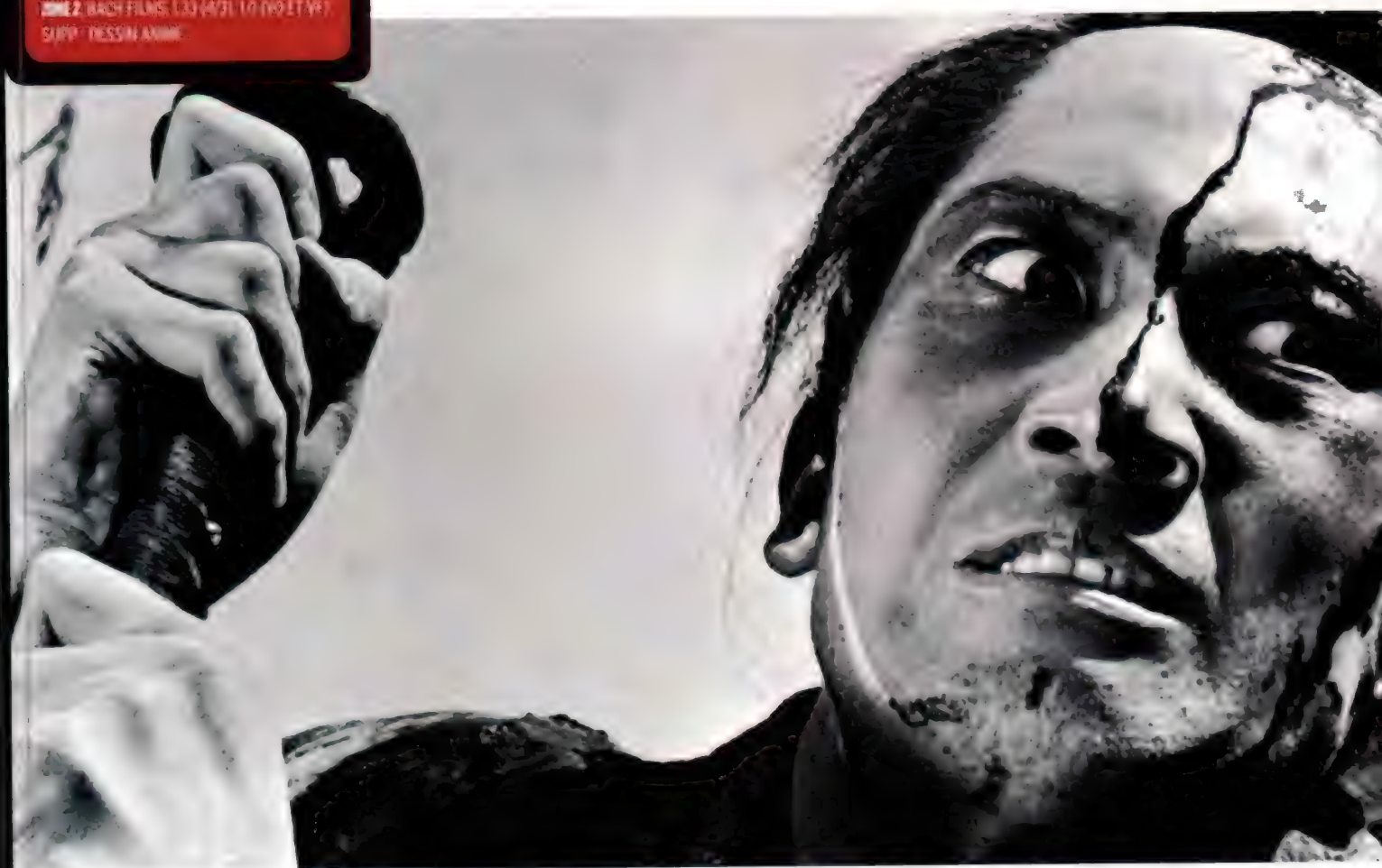
(COFFRET EIICHI KUDO : LES 13 TUEURS + LE GRAND ATTENTAT + LES ONZE GUERRIERS DU DEVOIR)

Après Tomu Uchida l'an passé, Wild Side s'attaque aujourd'hui à Eiichi Kudo via un magistral coffret (copies nickel et bonus passionnants) regroupant la trilogie informelle que constituent **Les 13 tueurs** (1963), **Le Grand attentat** (1964) et **Les Onze guerriers du devoir** (1967). Des œuvres nées de la volonté de la Toei, confrontée comme les autres studios des 60's à la concurrence de la TV et à la mutation des mœurs nipponnes, de moderniser son approche du jidai-geki (film historique), et d'en faire l'écho des soubresauts qui agitent la société japonaise de l'époque. Lutte contre le pouvoir en place, dénonciation des abus des souverains, déni du statut héroïque des samouraïs… Autant de thèmes qu'Eiichi Kudo, alors petit maître du studio, mélange habilement via des scénarios parfaitement ciselés, élaborés aux côtés de Kaneo Ikegami. Les personnages sont authentiques, joliment humains, et les situations cruellement modernes, comme dans **Le Grand attentat**, allégorie sur le mouvement étudiant des années 60, et formidable réflexion sur le terrorisme.

Mais le cinéma de Kudo est avant tout histoire d'images, et autant le dire sans détour : quelle putain de claque ! Le Scope est génialement utilisé, notamment lorsqu'il s'agit d'illustrer la verticalité et l'exiguïté d'un décor, et, lors des combats, Kudo n'a que faire de la cinégénie des sabreurs, préférant se focaliser sur la confusion et la rage de la mêlée. Ici, on meurt dans le sang et les tripes, en beuglant son dernier souffle tout en s'étouffant dans la boue. Plusieurs fulgurances viennent frapper la rétine, comme ces furieuses courses caméra à l'épaule ou ces longs plans-séquences plongeant au cœur du chaos, et le cinéaste marie idéalement le classicisme des studios à un style plus moderne issu de la nouvelle vague, comme en témoignent son utilisation du son et l'usage parcimonieux du freeze frame… Vous l'aurez compris, Eiichi Kudo est un très grand (il devra par la suite jongler entre TV et cinéma, et mettra notamment en scène la série **Hattori Hanzo** avec Sonny Chiba), et sa trilogie un pur bijou du jidai-geki des 60's.

Laurent DUROCHE

ZONE 2 INEDITS. WILD SIDE. 2.35 (16/9). MONO 2.0 (VO). SUPP : DOC EN 3 PARTIES, ITW…



LA TERREUR DES MORTS-VIVANTS

DE NORMAN J. WARREN

Les rééditions des œuvres de Norman J. Warren par Neo prouvent que le bonhomme est bien davantage qu'un sympathique petit maître qui aurait prolongé pour un temps l'âge d'or de l'épouvante anglaise après l'extinction de la Hammer. De nombreuses mises en abyme et autres « films dans le film » sonnent d'ailleurs comme un adieu ému au gothique, dans cette **Terreur des morts-vivants** (**Terror**, 1978) où le cinéaste raille en outre ses propres débuts dans le porno soft. Cela dit, le plus frappant est que la fusion, rarement tentée, entre le slasher (ou le giallo) et le fantastique pur atteint ici un degré d'achèvement qui n'a rien à envier au modèle absolu du genre, **Suspiria**. Bien sûr, les citations abondent, mais, plus profondément, Warren fait sienne la voie retorse tracée par Argento (multiplier les fausses pistes policières tout en laissant la porte ouverte à l'irruption du surnaturel), même si l'esthétisme opératique de ce dernier cède la place à un environnement d'une vulgarité toute britannique. **La Terreur des morts-vivants** débouche ainsi sur le vieux rêve caressé par les maîtres du surréel, cette entière subordination du récit à une logique de cauchemar qu'un Lucio Fulci cherchait aussi à convoquer la même époque. Les gens de chez Neo ne s'y sont pas trompés, puisque la collection Norman J. Warren doit bientôt s'enrichir de son ultime long-métrage : **Réveillon sanglant**, autre bande complètement barrée jadis multidiffusée par M6 sous le titre **Les Mutants de la Saint-Sylvestre**.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. NEO PUBLISHING. 1.77 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : BANDE-ANNONCE, FILMOS, FICHE TECHNIQUE, GALERIE PHOTOS.

MAD DVD

STAY ALIVE

DE WILLIAM BRENT BELL

Sorti en salles dans une version tronquée d'un bon quart d'heure, **Stay Alive** aurait pu bénéficier d'une séance de rattrapage par le biais de la case DVD. Si les Américains ont pu tirer à la direction et au montage, il reste mieux que le tiroir du Maltais. Les Français devront se contenter du montage d'origine, dommage en soi. Et c'est bien dommage, car le premier scénario de Jim et William Brent Bell (ici aux manettes) n'est franchement pas mauvais et même plutôt malin. Si le [illegible] de **Stay Alive** ne manque pas de qualités, l'atmosphère lourde et la photo claustro sont toujours là, il pâtit lourdement des choix imposés par Disney qui a préféré zapper tous les passages un peu trop malsains ou « psychologiques » pour ne garder que les jump scares. Le DVD n'échappe pas non plus aux bons vieux défauts de son homologue ricain et se contente de proposer le mélange dans une copie très correcte.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 2. [illegible]

DOUBLE-PROGRAMME SYBIL DANNING

(GOD'S GUN + ALBINO – LE SOUFFLE DE LA MORT)

L'ectu Bach réunit deux prestations d'une starlette légendaire du bis international, Sybil Danning, qu'on aura le plaisir de retrouver à l'entracte de **Grindhouse** (dans le trailer de Rob Zombie). En patronne de saloon au grand cœur, la belle Allemande donne la réplique à une brochette de pistoleros sur le retour (Lee Van Cleef, Jack Palance…) dans **God's Gun** (aka **Les Impitoyables** aka **Diamante Lobo**, 1976) du spécialiste Frank Kramer/Gianfranco Parolini. Cette production Golan-Globus atteste l'ultime métamorphose du western européen, qui s'orientait alors vers un curieux mélange d'histoire pour enfants, de sadisme et d'allégorie biblique. Mais le gros morceau reste **Albino – Le Souffle de la mort** (aka **Whispering Death**, 1976) de Jurgen Goslar, où le viol de la pauvre Sybil met le feu aux poudres dans la savane australe. Idéologiquement limite puisque tourné en Afrique du Sud, ce film-poursuite haletant impose une violence sans rémission, malgré un casting le aussi prestigieux : Christopher Lee, Trevor Howard et un Horst Frank halluciné qui campe un Noir révolutionnaire et albinos (!). Cerise sur le gâteau, le court-métrage **Le Sang du châtiment** de Fabrice Lambot, déjà vanté par JPP dans Mad in France.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. BACH FILMS. 1.33 (4/3). 1.0 (VO). SUPP : FILMOS, FICHE TECHNIQUE (SUR **GOD'S GUN**), COURT-METRAGE (SUR ALBINO).

SAMURAI COMMANDO MISSION 1549

DE MASAAKI TEZUKA

Remake des **Guerriers de l'apocalypse**, **Samurai Commando** surfe sur une vague militariste très en vogue depuis une quinzaine d'années dans le cinéma nippon, qui ne cesse de glorifier les hommes en kaki. Avec le soutien logistique de l'armée japonaise (qui, officiellement, est censée ne pas exister), le film sent effectivement la propagande militariste à plein nez, et plus largement ne laisse pas d'inquiéter sur le message que véhicule ce genre de production dans un Japon où la question du retour de l'armée est de plus en plus évoquée par certains politiciens... Comme souvent avec les suppléments provenant de DVD nippons, on nage ici en pleine autosatisfaction. Ces bonus débutent par un vrai-faux documentaire autour de la disparition d'une unité militaire dans des conditions pour le moins étranges. Dans le plus pur style sensationnaliste des docs télé de l'archipel, ce supplément est un sympathique divertissement. On continue avec un comparatif film/story-board quelque peu bancal, le gala de fin de tournage (sans intérêt) et, cerise sur le gâteau, des exercices de manœuvre effectués par l'armée nippone ! Du côté des entretiens, on retrouve dans un premier temps tous les acteurs qui n'ont, comme c'est souvent le cas, pas grand-chose à raconter. Heureusement, quelques scènes de tournage viennent entrecouper le tout. Le réalisateur est ensuite interviewé en même temps qu'un militaire (!!). On relèvera à nouveau une glorification lourdingue de l'armée et cette phrase symptomatique du cinéaste : « *J'aime les soldats, c'est tout...* ». Enfin, l'interactivité se termine avec les propos du scénariste, qui nous avoue notamment que le projet est né dans un bar. Sûrement lors d'une soirée bien arrosée...

Julien SÉVÉON

ZONE 2 INEDIT. EDITO. 1.77 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : DOC, ITW.

JEU GRATUIT

ANTIBODIES

A L'OCCASION DE SA SORTIE EN DVD
LE 6 FEVRIER 2007

25 DVD
A GAGNER
D'UNE VALEUR DE
19,99 €

LA FABRIQUE DE FILMS

Cochez les bonnes réponses et renvoyez le coupon à l'adresse suivante :
MAD MOVIES Jeu Gratuit Antibodies - 6 rue Rodier, 75009 Paris

1/ Quelle est la nationalité de ce film ?
- Allemande
- Autrichienne
- Française

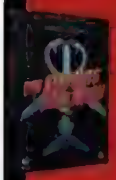
2/ Qui a réalisé ce film ?
- Wolfgang Becker
- Christian Alvart
- Florian Henckel Von Donnersmarck

NOM PRENOM
ADRESSE
CP VILLE PAYS

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat du 12/03/2007 au 02/04/2007 ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer un bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre avec leur nom, prénom et adresse avant le 02/04/2007 (le cachet de la poste faisant foi) à l'adresse suivante : Mad Movies - 6 rue Rodier - 75009 Paris. Les réponses illisibles, incomplètes ou retrouvées seront considérées comme nulles. Le tirage au sort sera effectué en public le 05/04/2007 à midi au siège du magazine, 6 rue Rodier, 75009 Paris.
Les gagnants du tirage au sort parmi les bonnes réponses seront prévenus par courrier ou par téléphone. Il n'est pas prévu d'indemnité de compensation financière pour les lots gagnés. La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable de l'envoi des lots, des pertes de courrier ou des envois par voie postale, ainsi que des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (timbre, connexion internet, demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (une seule demande écrite acceptée par jour) avant le 02/04/2007. Conformément à la loi informatique et libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.

MAD DVD

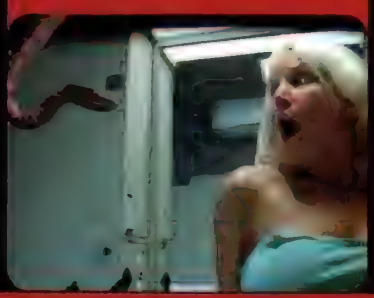
DES SERPENTS DANS L'AVION
DE DAVID R. ELLIS



Si les attentes des spectateurs découlent généralement de la présence d'un acteur ou d'un réalisateur au générique d'un projet, **Des serpents dans l'avion** fait partie de ces rares cas où le simple titre du métrage a suffi à coller la bave aux lèvres de tous les fanboys de la Terre. Et le pari est finalement gagné tant le [illegible] s'avère être une bien sympathique [illegible] tenant merveilleusement les promesses de son pitch aguicheur. Offrant une sorte de mix improbable entre le film catastrophe classique tendance **Airport** et un Nu Image pété de thunes, David R. Ellis nous embarque dans un roller coaster des plus jubilatoires. Mêlant allègrement gore et humour, le tout dans un dosage subtil dont la principale préoccupation reste le plaisir du spectateur, il réussit un B movie sinon parfait, du moins hautement fréquentable. Au final, si le métrage est dominé par la cool [illegible] de Samuel L. Jackson, il partit avant tout la patte de son réalisateur et c'est en digne héritier d'un William Castle que David R. Ellis s'affirme pas à pas.

Damien BERNAT

ZONE 2. [illegible] 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF, SCENES COUPEES ET ALTERNATIVES, BETISIER, SPOTS TV, CLIP, BANDES-ANNONCES.



NUE POUR L'ASSASSIN
D'ANDREA BIANCHI

Voilà un film qui va perdre une bonne part de son aura sulfureuse dès qu'il sera disponible dans les épiceries de France et de Navarre. Ce **Nue pour l'assassin** (**Nude per l'assassino**) était en effet réputé pour avoir introduit dans le thriller all'italiana des débordements gore et des éléments érotiques très poussés. Et il est vrai que le réalisateur Andrea Bianchi, qui allait justement se spécialiser dans le porno soft, bénéficie du concours des sex stars Edwige Fenech et Femi Benussi, alors au zénith de leur beauté et ne se privant pas de le montrer à la caméra. Mais pour le reste, l'intrigue reste en terrain connu : une jeune femme meurt d'une crise cardiaque lors d'un avortement clandestin ; peu après, le personnel d'un studio photo est peu à peu décimé par un mystérieux tueur portant combinaison noire et casque de moto. Alors oui, c'est joliment cadré et photographié comme on le faisait en Italie en 1975, la musique est easy à souhait, mais l'ensemble ne s'élève jamais au-dessus de la plaisante routine du giallo. Cela rend d'ailleurs l'unique bonus assez comique, car l'acteur Nino Castelnuovo y avoue n'avoir aucun souvenir du tournage, ni même avoir vu le film à l'époque. De toute façon, le Zone 1 de Blue Underground (titre US : **Strip Nude for Your Killer**) n'était pas non plus très étoffé, et cette galette française fera l'affaire. On espère néanmoins qu'avec les prochaines livraisons de la collection Giallo, Neo nous mettra sous la dent quelque chose de plus consistant.

Gilles ESPOSITO

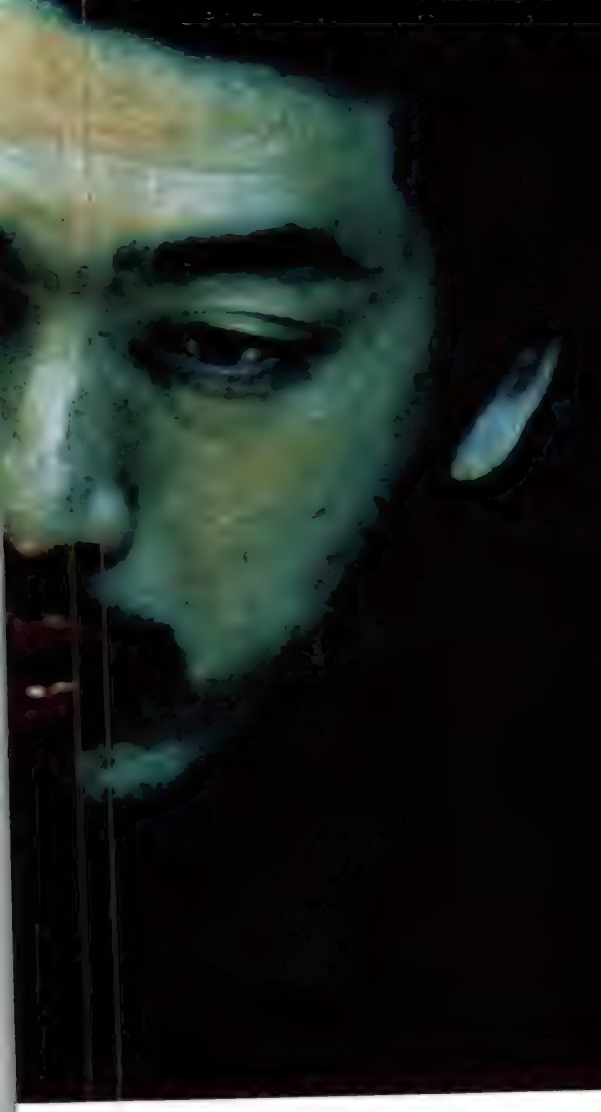
ZONE 2. NEO PUBLISHING. 2.35 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : PRESENTATION, ITW, FILMOS, FICHE TECHNIQUE, GALERIE PHOTOS.

THE HUNT FOR THE BTK KILLER
DE STEPHEN T. KAY

Le cas réel d'un tueur en série du Kansas, arrêté trente ans après ses premiers forfaits, aura donc inspiré deux péloches aux partis pris pour le moins divergents. À ma gauche, le **B.T.K. Killer** d'Ulli Lommel, série Z crapa dont nous parlions dans le compte-rendu du dernier Festival de Cannes. À ma droite, ce The Hunt for the BTK Killer, qui s'applique à relater scrupuleusement l'affaire à travers un récit gigogne où les points de vue et les époques s'entremêlent. Entre distance journalistique et plongée dans la subjectivité du tueur, l'ensemble lorgne ainsi vers l'ambiance malsaine d'un Deranged. Mais, production télé oblige, les meurtres demeurent elliptiques, et l'on s'arrête au seuil d'une véritable description de la folie homicide. Reste la composition saisissante de Gregg Henry qui, contre toute attente, parvient à juguler sa tendance naturelle au cabotinage pour personnifier ce peigne-cul anonyme, menant une vie parallèle sous le credo « *Bind them. Torture them. Kill them* ». BTK pour CQFD.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2 INEDIT. GCTHV. 1.66 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : BANDES-ANNONCES.



VERSUS – ULTIMATE EDITION
DE RYUHEI KITAMURA

On sait à quel point la découverte de Versus fut pour nombre de cinéphiles un choc sans précédent – genre Gregory Morin, jeune cinéaste français, qui a depuis créé un petit autel dans sa chambre à la gloire de Kitamura et de l'autographe que ce dernier lui signa un jour. C'est beau l'amour. Cette Ultimate Edition est donc la très attendue version longue dudit film, avec, on s'en doute, plus de stomb et une nouvelle introduction offrant au total 15 minutes de métrage supplémentaires. De quoi ravir les fans (à noter cependant que l'image de cette version longue, présentée sur un second disque, a gommé la granulosité de la copie du montage d'origine et affiche des couleurs un peu fades). Du côté des suppléments, WE Prod n, une nouvelle fois, bien fait les choses. Le making-of nous plonge dans le tournage, avec moult digressions de la part du comédien Tak Sakaguchi, entre propos intellos et déconnade. Le doc Au fond des bois donne la parole à Kitamura (qui revient notamment sur sa carrière) et est suivi d'une très intéressante interview du monteur du film. Le même Kitamura commente son métrage et deux courts (visiblement tournés pour la sortie DVD) viennent compléter le tout. Une journée avec Tak est un journal de voyage filmé par l'acteur. Sympathique, mais sans plus. Du côté des (petits) reproches, le doc (principalement axé, certes, sur le côté visuel) L'Evolution de Versus ne comporte aucun sous-titre, le making-of de Nervous 2 (l'un des deux courts) n'en est pas un (tout au plus un teaser), et la featurette Team Versus, située dans les locaux de Napalm Film, ne dure que quelques secondes. Quoi qu'il en soit, cette édition est évidemment incontournable pour tous les Morin de France et d'ailleurs.

Julien SÉVÉON

ZONE 2 WE PROD. 1.77 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, COM AUDIO, ITW, COURTS-METRAGES, FEATURETTES...

DARK CITY LE MONDE PERDU DU FILM NOIR

« Un Fabuleux livre de référence! »
James Ellroy

De tous les genres qu'a pu produire le Cinéma Américain, le Film Noir est certainement l'un des plus fascinants. Rien de plus haletant, de plus enivrant, que la réalité vue sous son jour (ou sa nuit).

Eddie Muller, auteur de polars et d'essais sur le cinéma vous guide dans Dark City : vous y croiserez des sirènes étranges, de Barbara Stanwyck à Gene Tierney, des écrivains blasés comme William Irish ou Dashiell Hammett... Peter Lorre vous y suivra comme votre ombre, vous tremblerez au rire tonitruant de Richard Widmark, préférerez fuir à toutes jambes plutôt que de supporter, ne serait-ce qu'une seconde de plus, le regard de James Cagney.

Vous connaitrez tout sur le film noir, l'histoire officielle, bien sûr, mais aussi les anecdotes peu reluisantes : comment la mafia tenta de s'emparer d'Hollywood, comment le FBI réussit à piéger Sterling Hayden. Ce livre retrace l'histoire d'un genre où se confondent sans cesse réalité et fiction, les protagonistes du noir ayant souvent eu des vies plus sombres que leurs pires cauchemars portés à l'écran. On vous y parlera des grands succès du genre, mais aussi des séries B comme D.O.A., ou les films d'Ulmer.

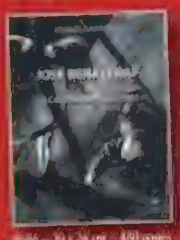
Préface par François Guérif. Plus de deux cents superbes photos, des reproductions d'affiches d'époque : 320 pages de bonheur.
Une édition reliée, en plus. Il fallait du solide.

BENAZERAF La caméra irréductible

Le livre-somme sur le « Père du Hard »

Dans ce livre entretien avec José Benazeraf, H.P. Mathieu évoque une période couvrant pratiquement un demi-siècle de cinématographe, du Ci
de Papa en passant par la Nouvelle Vague, le soft et le hard jusqu'à nos jours.

Conjointement à cette évocation, parfois indiscrète et vécharde, H.P. Mathieu par ses commentaires et son montage apporte critique fut aussi re
un monde disparu d'aventuriers du cinéma, de personnages extravagants, parfois cocasses, souvent déjantés, toujours possédés par la fureur du
Aujourd'hui, ce cinéma est mort mais il palpite encore d'une vie onirique sur l'écran de nos rêves.



Une édition reliée de 480 pages, plus de 150 illustrations rares, des articles d'époque : un livre indispensable à qui s'intéresse à l'hi
du cinema français.

BON DE COMMANDE

Je m'adresse à mon libraire, ou je retourne ce bon de commande, ou réponds sur papier libre à : **CLAIRAC éditeurs - 13, place Serres - BP 18 - CLAIRAC CED**
Tél. : 05 53 79 69 51 – Fax : 05 53 79

OFFRE SPÉCIALE DE LANCEMENT POUR LES DEUX OUVRAGES (PORT OFFERT) : 89 €

DARK CITY Le monde perdu du film noir : ..... 47 €
BENAZERAF La caméra irréductible : ..... 55 €
Frais de Port (habituellement livré sous trois jours ouvrés) ..... 5 €
Total : ..... €

Nom : Prénom
Adresse :
C P Ville
Tél e-mail

Je souhaite vous régler par :
☐ Chèque bancaire à l'ordre de CLAIRAC éditeurs que je joins à ce bon
☐ Carte bancaire
Cryptogramme visuel : 3 derniers chiffres au dos de ma carte
Expire fin Date Signature

CLAIRAC

MAD DVD

ISOLATION
DE BILLY O'BRIEN

Salué à sa sortie en salles avec un enthousiasme tout relatif, **Isolation** a ensuite gagné, à mesure que les gens le découvraient ou le revoyaient, ses galons de « meilleur film de monstre depuis des lustres ». Ses menus défauts (ambiance cafardeuse, acteurs tirant une gueule de cent pieds de long, facilités dans la conduite du suspense), qui avaient causé le rejet de certains, ne se sont pas envolés pour autant. Mais il faut reconnaître que le nouveau venu Billy O'Brien fonce bille en tête, en s'appuyant sur trois atouts maîtres. 1/ Une exposition limpide qui résume les rapports sociaux et affectifs entre les personnages. 2/ Un amalgame brillant de véracité documentaire et de SFX malins, qui confère une réalité étonnamment viscérale à un postulat délirant – des vaches mutantes ! 3/ Une exploitation intensive des ressources d'un décor unique : une vieille ferme délabrée. Du coup, les codes du « creature feature », qu'on croyait condamné au Z goguenard ou à la surenchère numérique, sont instantanément revitalisés et redécouverts avec un œil neuf. Cette force d'évidence, qui se passe de commentaire, explique sans doute une édition dépourvue du moindre bonus.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. TF1 VIDEO. 2.35 (16/9). 5.1 ET DTS (VO ET VF).

ETERNAL DE WILHELM LIEBENBERG ET FEDERICO SANCHEZ

Après le controversé **Stay Alive**, voici donc cet **Eternal** qui s'attache aussi à ressusciter dans un contexte contemporain la figure d'Erzsébet Bathory, châtelaine hongroise du XVIe siècle ayant commis et fait commettre de nombreux crimes pour se baigner dans leur sang, afin [illegible] à la vie éternelle. Pour autant, cette production canadienne n'est hélas pas de la difficulté de nombreuses bandes à s'extirper de la masse [illegible] des films [illegible]. Les auteurs [illegible] [illegible] [illegible]

GHOST OF MAE NAK

DE MARK DUFFIELD

Ghost of Mae Nak est une nouvelle adaptation d'une légende thaïe très connue là-bas et déjà abordée par le **Nang Nak** de Nonzee Nimibutr. À la différence de ce dernier, cette variation ne cherche pas à revenir aux origines du mythe, mais adapte l'histoire à un cadre moderne, celui de la Thaïlande contemporaine. Le principe n'est pas nouveau, puisque d'autres versions avaient déjà opté pour une telle modernisation. La grande nouveauté de **Ghost of Mae Nak**, c'est qu'on trouve derrière le projet deux Yankees pur jus, le producteur et le réalisateur. Même si ce dernier se laisse parfois aller à des figures cinématographiques typiquement ricaines, son film se fond plutôt bien dans la production thaïe. Mark Duffield (le réal en question) retrouve même certaines thématiques propres à la (dernière) nouvelle vague locale, comme la confrontation entre tradition et modernité. Pour le reste, **Ghost of Mae Nak** est un honnête petit B horrifique, sans grande surprise, mais idéal pour votre première sortie avec votre nouvelle petite amie afin de la serrer contre vous lorsqu'elle a peur. Un making-of d'un quart d'heure vient compléter le tout.

Julien SÉVÉON

ZONE 2 INEDIT. KUBIK. 1.85 (16/9). 5.1 (VO). SUPP : MAKING OF.

Metamorphoses

Un Atelier et des Formations au Maquillage Professionnel

Design, Sculpture,
Moulage, Prothèses,
Vieillissement, Accessoires,
Faux corps, Marionnettes,
Créatures, Personnages

Une formation unique et sans précédent aux effets spéciaux de maquillage,

Un atelier de prestation et de fabrication pour le cinéma, la télévision, le théâtre, l'évènementiel, la publicité, etc.

Une gamme de produits de maquillage adaptés à l'usage professionnel...

METAMORPHOSES - 1 bis rue de la course - 67000 STRASBOURG

www.MetaMake-Up.com - 03.88.32.20.47 - Formations@MetaMake-Up.com

MAD IMPORTS

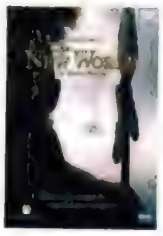
APARTMENT ZERO (MK2 IMPORT) DE MARTIN DONOVAN

Auréolé d'un petit statut culte depuis sa sortie, **Apartment Zero** n'est pourtant pas fameux. Le film de Martin Donovan ne réussit jamais son mariage d'humour noir et de suspense, et reste au final un thriller bien inoffensif. Platement mis en scène et plombé par des comédiens sans saveur, le métrage est loin de valoir des œuvres telles que **Le Locataire** ou **Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?**, auxquelles Donovan fait notamment référence. Dommage… Le disque édité par Anchor Bay est lui aussi décevant, la faute à un master très moyen (absence de piqué, couleurs trop ternes) et à une section bonus trop peu fournie. Heureusement, les deux commentaires audio sont d'excellente facture, surtout le second, où David Koepp (ici coscénariste) et Steven Soderbergh se livrent à une passionnante analyse de leur métier de cinéaste, en plus de nous révéler quelques infos sur la confection du film. Un supplément bien plus intéressant que l'œuvre qu'il est supposé compléter.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1. ANCHOR BAY. 1.85 (16/9). 5.1 (VO). SUPP : COM AUDIO, BANDES-ANNONCES.

THE NEW WORLD (MK2 IMPORT) DE TERRENCE MALICK



C'est d'Italie que nous parvient ce luxueux coffret de deux DVD abrités dans un livret simili-cuir illustré, le tout sous fourreau et agrémenté d'un carnet de croquis que l'on pourra compléter lors d'un éventuel voyage, pour peu qu'on soit artiste. Mais ce qui nous intéresse ici en premier lieu est bien entendu l'inclusion du montage de 150 minutes (144 en DVD) que Terrence Malick présenta fin 2005 dans quelques cinémas américains afin que son film puisse concourir aux Oscars. Une version qu'il raccourcira de 15 minutes pour la sortie en salles un mois plus tard. Même si certaines ellipses deviennent plus explicites grâce à l'éloquence de quelques plans inédits, ceux qui étaient restés insensibles à la lenteur hypnotique du métrage peuvent passer leur chemin, puisqu'elle est ici encore plus accentuée. Dommage pour eux : **Le Nouveau monde** est une pure merveille qui, pour peu qu'on soit réceptif aux évocations historiques, à l'appel de la Nature et au romantisme suranné, plonge dans un rêve éveillé inondé de sensations telluriques, tout en effectuant un virage admirable vers une seconde partie « civilisée » mettant en lumière l'influence du **Greystoke** de Hugh Hudson sur le traitement voulu par Malick. Une œuvre unique, dont le pouvoir de fascination ne cesse d'augmenter à chaque vision, et qui installe un véritable rapport intime avec le spectateur, tout en livrant des images splendides, comme saisies par les yeux d'un aigle tant les mouvements de caméra sont d'une grâce et d'une ampleur majestueuses.

Cédric DELELÉE

ZONE 2 ITALIEN. NEW LINE CINEMA/EAGLE PICTURES. 2.35 (16/9). 5.1 (VO). SUPP : MAKING-OF, BANDES-ANNONCES, VERSION COURTE U.S.

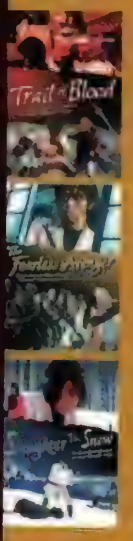
PREY (MK2 IMPORT) DE DARRELL JAMES ROODT

Tout bon survival qui se respecte se doit de reposer sur un concept fort. Celui de **Prey** est des plus excitants, du moins sur le papier. Une famille ricaine recomposée et bien sous tous rapports s'embarque à bord d'une jeep pour un safari africain qui virera très vite au cauchemar avec l'arrivée d'un couple de lions affamés. Après s'être envoyé le guide touristique en guise d'apéro, les deux fauves commencent à faire le siège de la voiture bloquée en plein cagnard. Un point de départ prometteur (les gros matous débarquent au bout d'à peine dix minutes), mais tournant hélas rapidement en rond, faute imputable au réalisateur Darrell James Roodt (**Safa-fina !**, **Dracula 3000**, du lourd !), incapable d'insuffler un peu de folie dans le script finalement très consensuel des duettistes déjà derrière celui du pitoyable **Cry Wolf**. À sauver tout de même, l'impressionnant dressage des fauves (quasiment jamais en CGI, rare !), la beauté simple de Bridget Moynahan (qui ne veut toujours pas tomber le maillot !), et la joie de retrouver ce bon vieux Peter Weller en patriarche limite réac. Dans un registre proche, on vous conseillera plutôt de vous mater **Cujo**, ou de vous dénicher **Picknick**, excellent court-métrage de Dick Maas, référence absolue en la matière !

Adolfo RAMIREZ

ZONE 1. THE WEINSTEIN COMPANY. 2.35 (16/9). 5.1 (VO).

THE MIKOGAMI TRILOGY (MK2 IMPORT) (THE TRAIL OF BLOOD + THE FEARLESS AVENGER + SLAUGHTER IN THE SNOW)



Dans la lignée des **Baby Cart** et **Lady Snowblood** tournés à la même époque (1972), la trilogie Mikogami, plus connue sous le nom de **Trail of Blood** (titre du premier film du triptyque), est l'œuvre de Kazuo Ikehiro, reconnu pour certains **Zatoichi**, mais surtout pour les meilleurs épisodes de la série **Nemuri Kyoshiro**. Profondément frustré par les deux volets qu'il réalisa avec Hiroki Matsukata en remplacement d'un Raizo Ichikawa définitivement indisponible, Ikehiro se joint à la mouvance du chambara teigneux et nihiliste des 70's. Si la trilogie comporte moult similitudes avec la saga du duo Misumi/Koike, l'antihéros d'Ikehiro (Yoshio Harada complètement habité en ronin traquant inlassablement les assassins de sa famille) n'a pas de compagnon de route pour lui remettre les pieds sur terre. C'est avec effarement que l'on voit dans le dernier film un Harada totalement déshumanisé, massacrant un pauvre oiseau dans les premières minutes du métrage pour devenir, au final, le véritable méchant de l'histoire. La saga (« inachevée » selon les dires d'Ikehiro) nous est présentée dans de magnifiques copies restaurées (la série étant toujours inédite en DVD au Japon), c'est donc un très beau cadeau qu'offre Animeigo, dont on attend **The Wolves de Gosha** et **Dora-heita de Kon Ichikawa** (scénarisé par Akira Kurosawa et Masaki Kobayashi). Avec **Rolling Thunder**, **Sympathy for Mr. Vengeance**, **Le Vieux fusil** et le triptyque **The Revenge/Serpent's Path/Eyes of the Spider** de Kiyoshi Kurosawa, l'un des plus grands métrages sur la vengeance.

Mohamed BOUAOUINA

ZONE 1. ANIMEIGO. 2.35 (16/9). 2.0 (VO). SUPP : BANDES-ANNONCES, NOTES DE PRODUCTION.

A LIZARD IN A WOMAN'S SKIN
(MK2 IMPORT)
DE LUCIO FULCI

Surtout réputé pour ses films fantastiques, putrides et baroques, Lucio Fulci a pourtant signé une flopée d'excellents thrillers, dont ce **A Lizard in a Woman's Skin** (**Le Venin de la peur** ou **Les Salopes vont en enfer** en France) constitue l'un des plus beaux fleurons. Giallo psychanalytique envoûtant et violent, bourré de superbes séquences oniriques (normal, c'est Kuveiller à la photo), **A Lizard in a Woman's Skin** n'a rien perdu de son venin, et ce trente-deux ans après sa sortie. Influence évidente (avec **Les Rendez-vous de Satan**) du **Pulsions** de De Palma, le métrage de Fulci est à découvrir toutes affaires cessantes ! Déjà sorti deux fois en DVD, cette œuvre exceptionnelle est enfin disponible dans une version (quasi) intégrale de qualité : l'image (un composite de deux masters différents) tient la route et le remixage en 5.1 est plutôt réussi. Si l'éditeur n'a pas inclus les bonus de l'édition précédente, il se rattrape en proposant un module très intéressant sur la carrière du cinéaste transalpin, ainsi qu'un petit documentaire sur la censure dont le film a été victime. Du bon boulot.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1. SHRIEK SHOW. 1.85 (16/9). 5.1 ET 2.0 (VO). SUPP : DOC, ITW, GALERIE PHOTOS, GENERIQUE ORIGINAL, BANDES-ANNONCES.

COMMANDEZ VOTRE MAD DVD

Prix de vente : 14,90 €
(frais de port compris)

Découpez ou recopiez le bon de commande accompagné de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF**) à l'adresse suivante : **Mad Movies. 6, rue Rodier 75009 Paris. Tél. : 01 44 635 635.**

Je règle par
☐ chèque ☐ carte bancaire

NOM _____ PRENOM _____
ADRESSE _____
CP _____ VILLE _____
PAYS _____

_____ _____ _____ _____
Date d'expiration : _____
Mois/Année

Mon numéro d'abonné :

Date et signature obligatoires

☐ « Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case. »

MAD SERIES

OZ – SAISON 1
DE TOM FONTANA

L'attente d'*Oz* en DVD fut tellement longue que le show aurait presque pu décevoir après tout, la première saison date de 1997 et fut à l'origine du phénomène des séries du câble, prods HBO en tête. La liberté alors offerte à Barry Levinson et Tom Fontana, déjà créateurs d'*Homicide* sur une chaîne grand public, leur permet l'usage du mot « fuck » et de ses dérivés, de mettre en scène nudité frontale et violence extrême (pour la télévision, s'entend...) et d'opter pour une structure narrative délivrée des contraintes publicitaires. Au final, les huit premiers épisodes tiennent toujours autant la route et livrent encore leur quota de révulsion et de malaise dans des séquences incroyables. La plus hallucinante : Beecher se fait tatouer une croix gammée sur la fesse par l'aryen Schillinger, pour plus tard lui déféquer dessus en hurlant, hystérique : « Sieg heil !! ». Au-delà de ces débordements choquants, *Oz* est avant tout l'exploration d'une microsociété repliquant dans un lieu clos les groupes ethniques, religieux, sociaux et politiques de l'extérieur. Mais malgré les cadavres qui s'entassent, Tim McManus pourrait tout de même aller « expérience de réincarnation ». Ce n'est donc pas par hasard si cette saison s'achève sur la naissance d'un enfant. Espérons que la série aura encore de nombreuses années devant elle, puisque ce coffret ne reprend aucun des bonus de son équivalent Zone 1 !

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. PARAMOUNT. 1.33 (4/3). 2.0 (VO ET

AFTERLIFE – SAISON 1
DE STEPHEN VOLK

Cette production anglaise entretient maintes similitudes avec *Médium*, la série américaine avec Patricia Arquette : dans les deux cas, il s'agit d'une jeune voyante prénommée Alison qui voit des morts partout. Mais alors que le show US nous montre un personnage positif, la Alison de cet *Afterlife* est désespérée, fatiguée, fragilisée. Elle refuse de plus en plus d'utiliser son « don » en raison de conséquences souvent dramatiques et d'erreurs d'interprétation. Robert Bridge, de son côté, est un enseignant réfractaire à la parapsychologie, mais qui va s'attacher à Alison... et sera marqué par les « messages » que cette dernière lui transmet de la part de son fils décédé. C'est Lesley Sharp, déjà vedette de la comédie bisexuelle *Bob & Rose*, qui tient à bout de bras le rôle d'Alison Mundy, tout en finesse et en émotion. Peu d'effets véritablement fantastiques : cette production luxueuse repose plutôt sur une ambience pesante et sur la profondeur psychologique des personnages. Les intrigues sont toujours dérangeantes : malades condamnés, violence conjugale, victimes d'une catastrophe ferroviaire... Cette première saison de 6 épisodes se termine sur une séance de spiritisme très impressionnante... et sur un cliffhanger. Mais la seconde – que l'on espère imminente –, si elle résout les enjeux, sera très certainement la dernière. L'édition DVD est forcément indispensable pour ceux qui n'ont pas Canal + (seule chaîne française où la série a été diffusée), mais reste minimaliste.

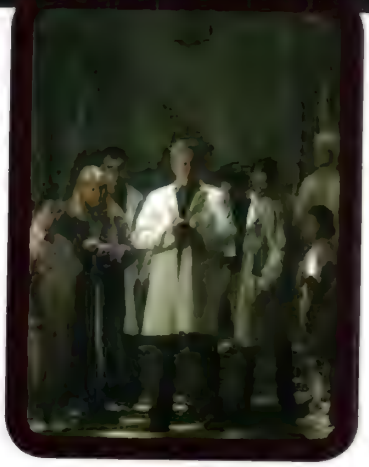
Alain CARRAZÉ

ZONE 2. STUDIO CANAL. 1.77 (16/9). 2.0 (VO ET VF).

KINGDOM HOSPITAL
DE STEPHEN KING ET CRAIG R. BAXLEY

C'est après l'avoir découverte par hasard dans son vidéo club que Stephen King a décidé d'américaniser la mini-série de Lars von Trier. Mais il existe également une raison plus profonde à cette appropriation : l'auteur voulait retracer l'accident dont il a été la victime. Le résultat se situe dans la lignée des précédents téléfilms de King, avec notamment un personnage principal (interprété par un Jack Coleman pré-*Heroes*) se posant en double du maître de l'horreur... Espérons donc que King ne se louera jamais *Can't Stop the Music* après s'être brûlé en retirant une casserole du feu... ça pourrait donner une autre série télé de 21 épisodes musicaux crypto gay où le héros aurait la main cramée. C'est dire si l'écrivain a le pouvoir de faire adapter à peu près tout et n'importe quoi. Car on peut certes concéder à ce remake de l'œuvre frappée et glauque du Danois Lars von Trier des décors de toute beauté (montrés en bonus), une interprétation de qualité et une mise en scène réussie... Mais que ces 13 épisodes sont ennuyeux ! L'hôpital est hanté, des tremblements de terre le secouent, une petite fille fait sonner sa clochette et un tamanoir menaçant (qui a droit lui aussi à son bonus) rôde aux côtés du héros. Voilà... De l'humour décalé qui parsemait la version originale, point de trace (si ce n'est un court passage de comédie musicale). De son succès non plus, d'ailleurs, cette mini-série ayant été un cuisant échec sur ABC. Ce qui n'empêche pas un happy end parfaitement grotesque dans le dernier épisode.

Alain CARRAZÉ



ZONE 2. GCTHV. 1.78 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF, FEATURETTES.

LA CHAMBRE DU FILS

D'ALEX DE LA IGLESIA

CONTRIBUTION DU RÉALISATEUR DU JOUR DE LA BÊTE **ET DU** CRIME FARPAIT **À L'ANTHOLOGIE** *SCARY STORIES*, *LA CHAMBRE DU FILS*, **MALGRÉ SON TITRE, N'A RIEN À VOIR AVEC LE FILM HOMONYME DE NANNI MORETTI. CETTE CHAMBRE-CI SEMBLE ÊTRE LE THÉÂTRE D'UN CAS DE POSSESSION AUQUEL SE MÊLENT LES THÈSES SCIENTIFIQUES DE LA PHYSIQUE QUANTIQUE...**

Sur le point de diriger Elijah Wood, John Hurt et Dominique Pinon dans **The Oxford Murders**, Alex de la Iglesia tire son chapeau à la télévision. Grâce à elle, il parvient à monter un projet qu'il traînait depuis longtemps et dont personne ne voulait, ***La Chambre du fils***. Écrit avec son complice de toujours, Jorge Guerricaechevarria, le scénario trouve preneur lorsque, en 2004, la société de production Filmax réactive une vieille et illustre anthologie fantastique du petit écran ibérique, ***Historias para no dormir***. Pour alimenter ces six épisodes, Filmax recherche des scripts. Celui du tandem s'inscrit précisément dans le genre demandé, celui du surnaturel fortement ancré dans le réel. « *Évidemment, nous redoutions le côté téléfilm de l'entreprise, ainsi que la maigreur du budget. Mais ce dernier a tout de même suffi pour que nous tournions comme s'il s'agissait d'un film pour le cinéma.* » Si la production reste modeste; elle se montre au final tout à fait adaptée à un projet qui ne nécessitait pas des moyens pharaoniques. Tout au plus quatre décors dont, principalement, celui d'une belle résidence ancienne sise dans un quartier huppé de Barcelone. C'est là que s'installent Juan (Javier Gutierrez), un journaliste, sa femme Sonia (Leonor Watling) et leur bébé. Après quelques travaux de rénovation, la famille investit des lieux évidemment hantés, à la fois dans la grande tradition du genre et à sa périphérie. À peine installé, Juan entend une voix depuis l'émetteur radio situé dans la chambre du gosse, puis c'est une silhouette qu'il aperçoit sur l'écran d'un moniteur vidéo. Un maniaque prêt à trancher le lardon en fines lamelles ? Un simple fantôme comme le cinéma en compte des milliers ? Pas vraiment, le scénario d'Alex de la Iglesia et de Jorge Guerricaechevarria cherchant la réponse aux questions d'usage dans une autre direction. Bien qu'il prétende que ***La Chambre du fils*** soit « *un film simple, sans aucune complication, au carrefour du fantastique et du thriller* », le premier abat la carte de la métaphore domestique. « *L'histoire que raconte **La Chambre du fils** permet avant tout de parler de l'orage qui menace chaque couple.* » Une orientation classique, dans un domaine où le Jack Nicholson de **Shining** a, mieux que les autres, pété les plombs. Et c'est exactement ce qui arrive ici à Juan. Il devient une menace pour sa propre famille. « *Des événements angoissants justifient la folie dans laquelle il plonge peu à peu* » plaide un réalisateur qui prend soin, dans les détails du scénario, de mentionner une autre thèse, alternative à la supposée démence du héros. « *Jorge et moi sommes fascinés par tout ce qui nous échappe. Nous nous sommes rendu compte que l'existence des mondes parallèles pouvait être démontrée par le principe d'indétermination d'Heisenberg et le paradoxe de Schrödinger.* » Autant de réelles théories scientifiques qui permettent au cinéaste et à son scénariste d'invoquer la physique quantique dès lors qu'un vieux journaliste alité informe le héros sur la possibilité qu'un même événement puisse se répéter à l'infini et se répercuter d'une dimension à l'autre. « *Avec Jorge, nous avons cherché des bases de raisonnement logiques visant à prouver que la perception de la réalité est parfois fragile. Nous en avons trouvé des tas. On ne peut pas se fier à la réalité.* » Ou aux apparences, derrière lesquelles, grâce à l'écran d'un moniteur vidéo, Juan assiste à ce qui se déroule en boucle dans un autre monde à la fois si proche et si lointain. Assiste ou croit assister ? Réponse dans les dernières images d'un film qu'Alex de la Iglesia a voulu « *lier, par son thème, aux autres épisodes de l'anthologie, de manière à le rendre plus angoissant encore.* » Il l'est assurément, aussi conventionnel qu'efficace dans la montée progressive de la tension. Bel exercice de savoir-faire de la part d'un cinéaste désormais plus prompt à la comédie déjantée qu'au fantastique pur et dur.

Marc TOULLEC

ZONE 2 INEDIT. PELICULAS PARA NO DORMIR : LA HABITACION DEL NINO. 2006. REAL.: ALEX DE LA IGLESIA. INT.: JAVIER GUTIERREZ, LEONOR WATLING, SANCHO GRACIA, ANTONIO DECHENT, TERELE PAVEZ... 1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VF).

Voyage en zone morte

LES ADAPTATIONS DE STEPHEN KING À LA TÉLÉVISION N'ONT PAS TOUJOURS ÉTÉ CONCLUANTES : *LE FLÉAU*, *LES TOMMYKNOCKERS*... MAIS S'IL Y A UNE SÉRIE QUI A SU REMPORTER LE PARI HAUT LA MAIN, C'EST BIEN *DEAD ZONE*. ALORS QUE LA CINQUIÈME SAISON INÉDITE DES ENQUÊTES DE JOHNNY SMITH DÉBAROUE SUR M6, UN PETIT RETOUR SUR LES AVENTURES DU BOITEUX EXTRALUCIDE S'IMPOSAIT !

Après avoir passé six ans dans le coma à la suite d'un accident de voiture, Johnny Smith revient à la vie et découvre que sa fiancée, Sarah, s'est remariée et a eu un enfant de lui, et que sa mère décédée a laissé tous ses biens entre les mains d'un prédicateur. Si le monde qui l'entoure a beaucoup changé, il semble qu'il soit destiné à le faire changer à son tour. Car une « zone morte » de son cerveau, réactivée par le coma, le rend capable de voir le passé et le futur des personnes qu'il touche...

En tant que série télévisée, ***Dead Zone*** partait avec un handicap de taille. Le roman de Stephen King avait déjà été adapté au cinéma par David Cronenberg en 1983, avec Christopher Walken dans le rôle principal. Impressionnant et réussi, le film se terminait par le sacrifice du héros. Difficile, dans ces conditions, de le reprendre dans une série. Mais ce serait compter sans la longue tradition de résurrection dont ont hérité les scénaristes anglo-saxons. Après avoir tué Sherlock Holmes dans *Le Dernier problème* en 1893, Conan Doyle, sous la patiente pression de ses lecteurs, le ressuscita dix ans plus tard dans *La Maison vide*. Plus près de nous, ***Dallas*** s'est débarrassé de Bobby Ewing dans un accident de voiture pour mieux le faire ressortir d'un chapeau – enfin, plus précisément, d'une salle de bains et d'un rêve – au bout d'une saison. Comment ne pas attendre de même d'un personnage flirtant avec le paranormal ?

La reprise de ***Dead Zone*** à la télévision est due à Michael Piller, qui cocréa, coécrivit et produisit les 500 heures des trois grandes séries ***Star Trek*** des années 90. Lancé en 2002 sur la chaîne câblée USA, ***Dead Zone*** remporte un succès aussi remarqué qu'imprévisible. Cinq ans plus tard, la sixième saison est en production et Johnny Smith poursuit sa quête. À première vue, ***Dead Zone*** se présente comme un show mêlant le fantastique à l'énigme policière, un peu comme le fera plus tard ***Médium***, dont l'héroïne est une mère de famille dotée de pouvoir de prescience et d'une vision extralucide. Mais Johnny Smith est agréablement ambigu. Tantôt figure christique (il sauve ceux qu'il touche ou qui le touchent...), tantôt silhouette inquiétante (il menace l'équilibre des personnes qui le croyaient perdu à jamais, sinon mort), c'est une personnalité difficile à cerner. Et Anthony Michael Hall, qui reprend le rôle durablement marqué par Christopher Walken, parvient à le maintenir dans un indéfinissable – mais indispensable – mélange d'étonnement permanent et d'intentions obscures.

D'abord centrée sur la lente ré-acclimatation du héros au monde dont il était absent, la série s'est peu à peu éloignée du roman de King pour développer ses propres personnages et thèmes. Bien que chaque épisode puisse se voir de manière indépendante, ***Dead Zone*** est donc aussi un show feuilletonnant, qu'il est judicieux de regarder dans l'ordre. On ne saurait que recommander aux amateurs de fantastique et d'histoires bien troussées d'aller se balader dans la « zone morte » du cerveau de son héros... et de ses scénaristes. Ils ne seront pas déçus du voyage.

Martin WINCKLER

EURO MILLIONS
présente le 25e anniversaire
WWW.BIFFF.ORG
BIFFF 2007
25e Festival International du Film Fantastique de Bruxelles
TOUR & TAXIS
MUSEE DU CINEMA
NOVA
Entrée libre :
Expositions
Matinée enfantine
Convention Star Wars
Animations tous les jours
Marché du Fantastique SF & Manga
Journée du Film belge
24e Concours Maquillage
12e Atelier créatif
P.A.F. :
66 Avant-premières
Journée Japanimation
22e Bal des Vampires
Compétition Courts
13e Défilé de Mode
20e Body Painting
DJ's tous les soirs
Concerts
Rétrospectives
5-17 AVRIL
DAN'
RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE
BRUSSELS HOOFDSTEDELIJK GEWEST
La Libre
ANA
Marriott BRUSSELS
UNITED
THON
le deux
INFOS: 02 204 00 13
RES.: SHERPA.BE

Nos voisins les monstres

ÉTONNANT, POILANT ET FASCINANT, *KEMONOZUME* EST UNE SÉRIE QUI, ON PEUT LE PARIER, NE MANQUERA PAS DE SORTIR UN JOUR EN FRANCE. ALORS, EN AVANT-PREMIÈRE...

Si vous êtes amateur d'œuvres bizarres (il y a de fortes chances, vu le canard que vous tenez entre les mains), vous avez dû entendre parler, ou mieux, voir **Mind Game** de Masaaki Yuasa. Animé dont le style, l'imagerie et l'animation empruntent autant à l'underground qu'au cinéma expérimental et la production mainstream, **Mind Game** fût à son époque une véritable claque, un festival graphique comme on n'en avait jamais vu. Par son mélange de techniques (2D, 3D, live, rotoscopie...) et son caractère souvent halluciné, ce dessin animé se pose en pure expérience visuelle et sonore qui reste profondément ancrée dans la mémoire du spectateur (1). Bref, tout ça pour dire qu'en un seul film – le sieur Yuasa avait auparavant travaillé comme animateur sur quelques longs-métrages de qualité comme **Cat Soup** ou encore **Mes voisins les Yamada** –, le réalisateur a su susciter un vaste courant de sympathie, et une réelle attente quant à ses prochains travaux. Mais là où l'on s'attendait à un nouveau long, Yuasa nous livre une mini-série en 13 épisodes, qui s'est conclue en fin d'année au Japon. Un projet qui aurait pu passer inaperçu sans l'implication de Masaaki Yuasa. Jugez plutôt des grandes lignes de l'histoire : une école d'arts martiaux lutte contre des démons mangeurs d'hommes. Dans le genre déjà vu et déjà fait, le pitch se pose là. Pourtant, ***Kemonozume*** ne souffre pas du formatage qui handicape nombre d'animés orientés fantastique. Voyons le scénario plus en détail. Toshihiko Momota est l'un des membres dirigeants du dojo Kifuken, une école martiale spécialisée depuis des siècles dans la chasse et la destruction de monstres cannibales. D'apparence humaine, ceux-ci se transforment en créatures infernales lorsque la faim ou le désir se font sentir. Un jour, Toshihiko rencontre Yuka, une jeune femme blonde dont il tombe éperdument amoureux. Le sentiment est réciproque et, petit à petit, le sabreur se fait moins régulier aux entraînements, préférant passer du temps avec sa douce. Mais le père de Toshihiko meurt dans d'étranges circonstances. Yuka assiste à la cérémonie et est rapidement accusée d'être la responsable de ce décès : le frère de Toshihiko vient de la mettre à jour, il s'agit en fait de l'un des démons que le Kifuken cherche à détruire. Mais sans hésiter, Toshihiko s'enfuit avec elle...

Si la trame est relativement conventionnelle, la surprise se situe (dans un premier temps) dans le traitement visuel. Il faut bien dire que l'œil occidental n'est guère habitué aux travaux graphiques typés comme ceux de Yuasa (character design, animation, mélange d'esquisses et de dessins finis...). Une chose est sûre, on reconnaît immédiatement la patte du bonhomme. Se rapprochant par moments du style de Bill Plympton, la série évoque également des films live comme **Blade Runner**. La musique blues-jazzy (superbes compositions de Megumi Wakakusa) rappelle en effet certaines ambiances du métrage de Scott (on pense aussi parfois au fameux morceau *Sad Kong* d'**À toute épreuve**). Un lien d'autant plus évident que les scénarios des deux œuvres possèdent quelques points communs : un chasseur de démons (de réplicants) tombe amoureux d'une démone (d'un réplicant) tout en étant poursuivi par un détective (un autre Blade Runner) qui signale son passage par de petits origamis...

Yuasa profite des deux premiers épisodes pour se lâcher, élaborant des scènes d'affrontements superbement chaotiques. Par la suite, l'animé délaisse quelque peu l'action pour se concentrer sur les différents protagonistes. La série n'en perd pas pour autant son grain de folie, notamment via un personnage de singe hautement caricatural, grand maître du combat et guignol impayable, ou encore par le biais de ce détective géant lancé aux trousses de Toshihiko et Yuka, et qui porte dans sa poche une photo de sa défunte mère nue. L'irrationnel et le rêve font partie intégrante de l'univers de ***Kemonozume***, sans être aussi fou que **Mind Game**, est à classer parmi les œuvres les plus originales du nouveau millénaire. On attend donc avec impatience le prochain travail de Yuasa, un sketch nommé **Dream Machine** conçu pour le film omnibus **Genius Party**, auquel participent douze réalisateurs des studios 4°C (d'où est issu **Mind Game – *Kemonozume*** ayant quant à lui vu le jour chez Madhouse) et qui devrait sortir dans les mois à venir.

Julien SÉVÉON

(1) On notera cependant que le caractère « fou-fou-fou » du film est à mettre au compte du manga dont il est tiré.

RETROUVEZ LES AVENTURES ROCAMBOLESQUES DE VASH THE STAMPEDE
DANS UNE ÉDITION INTÉGRALE EN DOLBY 5.1

MangaWave TV
www.mangawave.tv

www.dybex.com

TRIGUN
COFFRET
ÉDITION INTÉGRALE 5.1
6 DVD + 1 LIVRET
SORTIE EN FÉVRIER

TRIGUN
ÉDITION
SIMPLE 5.1
DIGIPAK 1/2 - 3 DVD
SORTIE EN FÉVRIER

TRIGUN
ÉDITION
SIMPLE 5.1
DIGIPAK 2/2 - 3 DVD
SORTIE EN MARS

Le chant des cygnes

L'ANNÉE 2007 MARQUERA L'ARRIVÉE, PARMI PLÉTHORE DE GRANDS JEUX DANS UNE LUDOTHÈQUE DÉJÀ BIEN FOURNIE, DES ULTIMES HITS DE LA PS2, CONSOLE EN FIN DE VIE. LES DÉVELOPPEURS EN MAITRISANT DORÉNAVANT LES MOINDRES RECOINS, ILS PROPOSENT DÈS AUJOURD'HUI DES EXPÉRIENCES LUDIQUES DÉFINITIVES EN GUISE DE BAROUDS D'HONNEUR.

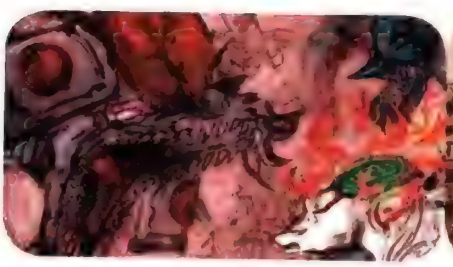
Final Fantasy XII (PS2)

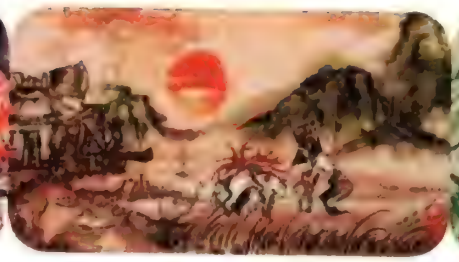
L'arlésienne attendue comme le messie par tous les geeks de RPG nippons trop frileux pour faire switcher leur console (manip' qui permet de profiter des joies de l'import) arrive enfin, un an après sa sortie au Japon, et la grosse mécanique se met en branle pour vampiriser le peu de temps libre qu'il vous reste après une dure journée de labeur. Car de labeur, il en est aussi question dans **Final Fantasy XII**. D'emblée, le faste de cette superproduction impose au joueur une discipline spartiate afin d'en maitriser les innombrables subtilités de gameplay noyées dans une architecture écrasante et quantité de dialogues. Jouer à **FF XII**, c'est avant tout aménager une centaine d'heures dans votre emploi du temps si vous désirez embrasser tous les tenants et aboutissants de la petite histoire dans la grande. Yasumi Matsuno (**Final Fantasy Tactics**, **Vagrant Story**), qui a repris les rênes de la série, a pu injecter à l'univers de **FF** une forte dose d'Histoire et de **Star Wars**, avant de quitter précipitamment le navire pour raisons médicales (selon Square... mouais). Peu importe, car **FF XII** reste plus que jamais son enfant, un jeu d'auteur insidieusement imbriqué dans une grosse franchise commerciale, au sein de laquelle Matsuno étoffe le monde d'Ivalice qui lui servira encore de background. Ici, l'empire Arcadien remplace l'Allemagne nazie, et le joueur débarque pendant les sombres heures de l'occupation, dans la peau du jeune Vaan, démerdard vivant de petits boulots et de menus larcins tout en caressant l'espoir de devenir un jour le plus grand pirate de l'air... La PS2 crache ses dernières tripes en donnant vie, sans heurts, à cet imposant univers en 3D temps réel. Changement le plus significatif de cet épisode : **FF XII** a été au départ pensé comme un MMO (à l'instar de **Final Fantasy XI**), ce qui se traduit par un système de combat abandonnant le sempiternel tour par tour au profit de joutes en temps réel, sans interruption de l'exploration du niveau. C'est appréciable, même si les vieux de la vieille pesteront comme des chameaux. Au final, la seule mauvaise surprise de ce dernier opus tient dans les cinématiques, qui n'occupent pas la totalité de l'écran, ce qui casse un peu l'immersion. Choix incompréhensible de la part de Square, pourtant habitué à nous exploser les mirettes avec une narration grandiloquente !

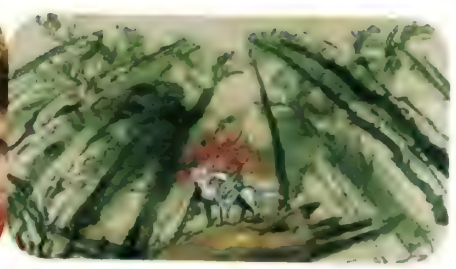
Okami (PS2)

Okami est le dernier-né des nombreux paradoxes d'une industrie en pleine mutation, qui brime de plus en plus la créativité des développeurs/programmeurs au profit de la sacro-sainte rentabilité. Développé sous la houlette de Capcom par le talentueux studio Clover (**Viewtiful Joe**), qui a hélas depuis fermé ses portes au grand dam de la communauté, **Okami** fut un échec commercial étonnant (et détonnant) au Japon. Étonnant, car l'intégralité du soft, avec son histoire de déesse réincarnée en loup écolo qui part littéralement redonner des couleurs au monde (ça ne vous rappelle rien ?), est imprégné de mythologie et de légendes nippones. Détonnant, car le mélange d'aventures-RPG est un genre pourtant prisé par les joueurs de l'archipel. Si l'on s'en réfère au résultat, **Okami** jouit d'une direction artistique ambitieuse, se dévoilant sous nos yeux comme autant d'estampes et d'aquarelles orientales, dotant l'univers du jeu d'un esthétisme très marqué. À l'image de ces partis pris graphiques, le gameplay ose un mix improbable entre le classique et le typé, puisqu'il est possible d'interagir avec l'environnement 3D en le figeant d'une simple pression sur une touche du pad. Ensuite, au joueur d'user de techniques calligraphiques selon ses besoins immédiats, en dessinant un soleil à l'écran pour illuminer une scène, des nénuphars afin de traverser des étendues d'eau, ou encore une bombe pour déblayer un chemin, ce qui confère à la progression un aspect presque charnel. Frais et enivrant, **Okami** constitue la meilleure copie de **Zelda** qui soit, techniquement solide, et édifiée sur les mêmes mécaniques équilibrées. Mais il serait dommage de résumer le soft à cette unique référence, tant **Okami** se suffit à lui-même. Ironiquement, le dernier **Zelda** en date (**Twilight Princess**) s'autorisera à son tour un certain nombre d'emprunts à **Okami**. Juste retour des choses, en somme.

Bruno PROVEZZA

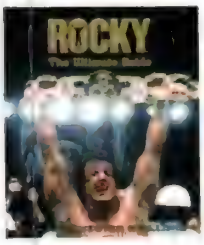






ROCKY : THE ULTIMATE GUIDE (IMPORT)

Edward Gross – DK Press – 144 Pages – 34 €



Si le présent ouvrage permet de mesurer à quel point l'histoire de Rocky est en phase avec la vie personnelle de Stallone, y compris dans ses épisodes les moins glorieux (il ne cache plus son embarras d'avoir été le chantre de l'Amérique triomphaliste reaganienne à la sortie de **Rocky IV**), le texte rédigé par Edward Gross distille très peu d'informations inédites et se contente de relater platement les éléments marquants survenus tout au long des six films. Les relations houleuses entre Sly et Carl « Apollo » Weathers sur le premier volet sont à peine mentionnées (Weathers voulait virer Stallone du plateau, ignorant qu'il était aussi le scénariste !), et les problèmes rencontrés sur le tournage de **Rocky V** sont bien entendu soigneusement passés sous silence. Dommage également que Gross n'ait pas jugé bon d'interviewer tous ceux qui ont apporté leur contribution à la saga, surtout quand on sait avec quels humour et sincérité Stallone se prête à ce genre d'exercice. Le « guide ultime » sur Rocky et sa légende n'est donc pas encore né. Reste tout de même une iconographie de qualité comptant quelques très belles photos inédites.

David DOUKHAN

LES CHINOIS ATTAQUENT !

Collection BD chinoise - Xiao Pan

De la BD chinoise, on connaît tout au plus en France certains dessinateurs de Hong-Kong comme Tony Wong (voir interview dans Mad Asia n° 2) ou Li Chi-Tak (le créateur de Black Mask, dont on peut lire *Spirit* en VF). Mais quid de la BD de Chine pop ? Xiao Pan, un jeune éditeur, cherche justement à nous faire découvrir ces planches méconnues en proposant de nombreux titres issus de la scène actuelle du manhwa continental. Le choix est large, aussi bien dans les genres que dans les styles. On ne peut pas forcément parler « d'école chinoise » (alors qu'il y a bien une « école hongkongaise »), puisque graphiquement, on oscille entre différentes sources d'inspiration (comics, BD et mangas – une impression renforcée par les différents formats utilisés) assaisonnées d'une touche personnelle. Les titres sortis vont du conte traditionnel (*Le Fils du marchand* de Nie Chongrui, inspiré des écrits de Pu Songling – déjà à l'origine du scénario d'**Histoire de fantômes chinois**), au récit martial (*La Quête de l'esprit céleste* de Li Yao) en passant par une histoire de vampires atypiques (*Step* de Yu Yanshu), une œuvre plus ou moins autobiographique (*Wild Animals* de Song Yang) et une flopée de titres inclassables. Seul point commun entre la plupart des BD (en dehors des contes et autobiographies), le caractère apatride de ces œuvres, qui ne reflètent que très sporadiquement leur origine géographique. Un album comme *Un monde idéal* de Chen Weidong et Peng Chao, la quête fantastique et existentielle d'un jeune homme, pourrait se dérouler n'importe où (et plus en Occident qu'en Chine, même), tout comme *Au fond du rêve* de Zhang Xiao Yu.

Mélodie d'enfer de Lu Ming compte parmi les meilleures surprises du lot. Alors que l'on pouvait craindre de tomber sur l'équivalent BD du film rock/rebel à la mords-moi le noeud **Beijing Rocks** de Mabel Cheung, cette histoire en deux volumes nous fait découvrir un groupe de rockers vivant entre le paradis et l'enfer, dans un lieu nommé « la prairie du paradis ». Seul problème, le groupe est à la recherche d'un guitariste talentueux. Que faire ? Repartir sur terre pour en chercher un, quitte à le pousser au suicide pour qu'il les rejoigne ! Nul besoin d'aimer le hard rock pour se brancher sur cet album original au graphisme très soigné. *L'Envol* de Zhang Xiao Yu est également une incontestable réussite avec ses deux histoires très différentes. La première est vraiment liée à son pays d'origine, puisqu'il est question d'un enfant dont le père, considéré comme un contre-révolutionnaire, se suicide. Le gamin poursuit le rêve de son pater en construisant des avions. La seconde interpellera tout particulièrement les amateurs de SF. Il s'agit d'une adaptation d'un roman d'Isaac Asimov, *L'Enfant du temps*, graphiquement assez différente de la première histoire (et moins originale, cherchant à reproduire le style japonais). Autre album du même auteur, *Au fond du rêve* est un récit fantastique mêlant les influences comics et manga. *Un monde idéal* de Chen Weidong et Peng Chao est également une BD à la frontière de plusieurs esthétiques, suivant un jeune ado qui décide de tout plaquer et de partir à la recherche de lui-même. Plongeant petit à petit dans le surnaturel, cette œuvre se révèle accrocheuse grâce à son dynamisme visuel et à l'aspect universel de son histoire. Enfin, concluons ce tour d'horizon par le conte fantastico-érotique (très soft) *Le Fils du marchand*, qui devrait tout particulièrement plaire aux amateurs de l'univers de Pu Songling. Petit (voire gros) regret : un travail graphique quelque peu grossier (en particulier en termes de couleurs), alors que certaines planches non utilisées et présentées en introduction montrent une approche en noir et blanc d'une qualité bien supérieure et d'une rare beauté. Bref, un grand bravo à Xiao Pan pour oser s'aventurer sur un terrain difficile en nous offrant tout un pan de la BD mondiale inconnu jusqu'alors dans nos contrées.

Julien SÉVÉON

LE CINEMA DES ANNEES REAGAN

Collectif – Nouveau Monde éditions – 370 pages – 23 €

Le cinéma des années Reagan. Le terme évoque inévitablement un cinoche politiquement connoté, vecteur d'un idéologie entièrement dévouée à la gloire et à la propagation mondiale du mode de vie et des valeurs de l'Amérique des années 80. Réflexe alimenté par une décennie d'œuvres ou « casser du rouge » était le but le plus noble qui soit, et vaincre l'adversité tout en faisant respecter une morale propre sur elle une profession de foi. Simplisme de la symbolique que s'applique à nuancer, voire à détruire, cet excellent ouvrage collégial au ton des plus sérieux (même si on y cite entre autres notre bon vieux JPP). Si l'analyse du paysage économique de l'industrie hollywoodienne d'alors, l'étude de l'esthétisme du cinéma d'action et de la représentation du corps (musclé, forcément) posent les bases de la problématique, ce sont bien le rapport entre les œuvres et leur époque, ainsi que la réception de ces mêmes œuvres par la critique et le public français (et le jugement le plus simpliste ne vient pas toujours de ceux qu'on croit…), qui amènent de nouvelles pistes de réflexion sur une cinématographie parfois plus reflet que véhicule. Bref, un bien bel ouvrage (avec tout de même plein de mots compliqués dedans, mieux vaut le savoir) qui ne souffre que d'un seul défaut majeur : une analyse brouillonne et lapidaire d'**Invasion Los Angeles** de Carpenter. Pas grave, on préfère se marrer devant l'acronyme utilisé pour désigner les films à grand spectacle : les FAGS. Pourtant, comme le veut la formule, c'était pas un cinéma de pédés…

Laurent DUROCHE

2001 : A SPACE ODYSSEY
Alex North/Intrada

Attention, partition légendaire. Satisfait de son exceptionnelle composition pour **Spartacus**, Kubrick engage Alex North pour composer celle de **2001**, tout en ayant en tête moult œuvres classiques aptes à nourrir la narration. North écrit sa musique, est remercié à mi-parcours (le reste du film ne nécessitant que des effets sonores), invité à la première... et découvre, ébahi, que son score a été totalement éjecté pour être remplacé par le temp-track chéri par le metteur en scène, voire par de longues plages de silence. Effondré, il recyclera néanmoins son travail dans le documentaire ***Africa*** et dans **Le Dragon du lac de feu**. Bien des années plus tard, Jerry Goldsmith enregistre le **2001** de North. L'occasion rêvée pour scotcher la musique au film et constater que Kubrick a eu tort (un peu comme Peckinpah sur **The Getaway** avec Fielding, Donner sur **Timeline** avec Goldsmith ou Petersen sur **Troy** avec Yared !) : ça ne semblait guère possible, mais le métrage, accompagné du score qui lui était destiné, se métamorphose en un spectacle encore plus fascinant. Mais, il est vrai, encore plus difficile à appréhender, ce qui explique sans doute le fait que Kubrick ait préféré s'orienter vers des choix plus accessibles, plus ancrés dans la conscience collective. Reste qu'Intrada nous propose ici les sessions d'enregistrement originales du travail de North, qu'on croyait inexploitables, et le document est inestimable. Car, aussi réussie soit-elle, la version Goldsmith employait une section de cuivres plus réduite et donc inapte à retranscrire la puissance de l'original (même si ces deux disques se complètent admirablement). Qu'importe le son mono, **2001** est une tuerie absolue, une avalanche de plages orchestrales démentes qui refusent toute facilité tonale pour créer un océan de sensations inédites. Chapeau à Doug Fake pour cette édition historique, enrichie d'un booklet absolument passionnant.

C.D.

300 Tyler Bates/Warner

Si Tyler Bates a fait ses preuves en signant le score de **Half Past Dead**, il ne faudrait pas oublier pour autant ses chefs-d'œuvre comme **Alien Avengers II** ou **Fist of Justice**. D'aucun préfèreraient citer les obscurs **The Devil's Rejects** ou **Dawn of the Dead**, mais c'est le haut du panier qui nous intéresse ici. Il en est d'ailleurs question avec **300**, illustration grandiloquente du film de Zack Snyder. Comme le métrage, la musique donne davantage dans le glaive que les mots bleus, et Bates déploie tout son talent lors des formidables séquences guerrières, sur fond de chants martiaux à l'influence grégorienne. Dispersée en 25 plages dont pas une n'atteint les quatre minutes, la B.O., sans thème principal, fait copuler instruments « classiques » et légers passages électro/indus, collant à fond aux images et appuyant encore le petit côté « clip de Rammstein » du métrage. Perses obligent, Bates balance ci et là quelques tablas et voix orientales, tandis que l'ombre du **Predator 2** de Silvestri plane sur le tout, notamment dans l'utilisation de rythmiques tribales. C'est au final puissant, très bien arrangé... Un score en acier, quoi !

R.S.

RUNAWAY : THE DELUXE EDITION
Jerry Goldsmith/Varese Club

C'est dans les années 80 que Goldsmith entreprit de se consacrer sérieusement à l'emploi des synthétiseurs, allant jusqu'à délaisser complètement l'orchestre sur certains projets. **Runaway**, composé en 1984 pour un excellent thriller de SF réalisé par Michael Crichton avec Tom Selleck, fut ainsi le premier de la liste (suivirent **Criminal Law** et le score rejeté d'**Alien Nation**). Généralement peu apprécié, y compris (voire surtout) par les fans du compositeur because no orchestra, cet exercice de style tient pourtant de la haute voltige. Il suffit d'imaginer de véritables instruments à la place des synthés pour mettre en lumière la qualité de l'écriture, en particulier dans des morceaux d'action furibards qui ne sont pas si éloignés que ça d'**Extreme Prejudice**, **Best Shot** ou **Explorers** (vivement qu'il ressorte, celui-là). Jamais cheap, malgré un thème principal passe-partout et un final un peu, euh... daté, la musique atteint sans problème son objectif : instaurer une atmosphère futuriste et haletante, dont bien des aspects nourriront le magistral **Total Recall**. L'édition originale est ici remasterisée avec une nette efficacité et augmentée de dix minutes inédites pas essentielles, mais diablement sympathiques. Comme toujours pour un Varese Club, les 2000 exemplaires ont été épuisés en moins d'une semaine, mais le scorophile, tel un cochon cherchant des truffes, ne s'arrête pas à ce genre de détail !

C.D.

THE HINDENBURG David Shire/Intrada

Avec Michael Small, David Shire est sans doute l'un des compositeurs américains les plus oubliés du répertoire scorophile. Pourtant, sa carrière plaide en sa faveur : **The Conversation**, **The Taking of Pelham One Two Three**, **All the President's Men**, **2010**, **Return to Oz**, bref, pas mal de choses dignes d'intérêt. Mais avec **The Hindenburg**, qui fut l'une des B.O. favorites du regretté Basil Poledouris, on atteint carrément des sommets : thème lyrique et forcément aérien à la Jarre/Goodwin, séquences d'action féroces évoquant le Goldsmith de **The Blue Max**, envolées façon Williams période Irwin Allen, c'est du pur score seventies avec tout ce que ça implique de rythme et d'invention. Une perle qui prouve une nouvelle fois que l'amoureux de B.O. a aujourd'hui plus de chances de prendre son pied en exhumant des trésors plutôt qu'en se tartinant toutes les nouveautés. Sauf que dans un mois, Shire is back on Fincher's **Zodiac**, et ça, c'est une preuve de bon goût !

C.D.

EN BREF...

SODOM AND GOMORRAH
(Miles Roos - Digitonwest)

BLOOD DIAMOND
(James Newton Howard - Varese)

NIGHT AT THE MUSEUM
(Alan Silvestri - Varese)

Interview

Danny Elfman *Compositeur*

Tisseur de notes

ON LE SAIT, DANNY ELFMAN NE PARTICIPERA NI À SPIDER-MAN 3 (LE SECOND ÉPISODE COMPTANT, DE SON PROPRE AVEU, COMME LA PIRE EXPÉRIENCE DE SA CARRIÈRE), NI AU PROCHAIN SWEENEY TODD DE TIM BURTON, ADAPTÉ D'UNE COMÉDIE MUSICALE DE BROADWAY. LA SORTIE COUP SUR COUP DES EXCELLENTS SCORES DE CHARLOTTE'S WEB (LE PETIT MONDE DE CHARLOTTE) ET THE KINGDOM NOUS PERMET DE SAISIR LE MAESTRO AU VOL, AVANT QU'IL NE SE LAISSE TENTER PAR UNE DU DEUX ANNÉES SABBATIQUES ON NE PEUT PLUS MÉRITÉES

Comment choisissez-vous vos projets aujourd'hui ?

Il n'y a pas vraiment de règle établie. Pour prendre des exemples récents, je connaissais bien Peter Berg, le réalisateur de **The Kingdom**, et son film me permettait de concevoir un score totalement électronique, ce dont je n'ai pas eu l'occasion depuis longtemps. Dans le cas de **Charlotte's Web**, j'étais plus séduit par l'histoire : je connaissais le livre depuis des années et je voulais en tirer toute la substance lyrique et symphonique possible.

Certaines pistes de* Charlotte's Web, *telles que In the Mud et Templeton, relèvent du pur mickeymousing, avec de courtes rythmiques de piano et de cordes, de flûtes et de percussions. Vouliez-vous rendre hommage à l'œuvre de Scott Bradley pour les cartoons de Tex Avery ?

Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un hommage conscient. Je ne peux bien sûr nier cette influence et sa place prépondérante dans mon travail, mais le fait est que ce film, comme beaucoup d'autres dans ma carrière, m'a amené à rester très proche de l'action. Le genre est à mettre en cause : il me fallait souvent suivre les mouvements des personnages image par image, et c'est quelque chose que j'adore faire. Je viens de finir le dernier Disney, **Meet the Robinsons**, et beaucoup de morceaux ont été eux aussi écrits selon ce procédé. J'aime que ma musique soit très proche du film que je dois accompagner, même si de telles techniques de composition demandent énormément de temps. C'est aussi amusant que d'assembler un gigantesque puzzle : même les plus petites séquences doivent contribuer au rythme de l'ensemble, et le score doit faire preuve d'une fluidité constante. Dès qu'un long-métrage me permet de m'éclater comme ça, je saute sur l'occasion sans attendre.

Écrivez-vous toujours de la même manière que sur* Batman Returns, *note après note sur l'intégralité du score ?

Oui et non. J'écris toujours la moindre note moi-même, mais je n'utilise plus de crayon à papier comme il y a dix ou quinze ans. Je joue l'ensemble en direct, grâce au MIDI, et l'évolution de cette technique sur les dernières années a changé ma vie ; avant, je travaillais seize à dix-huit heures par jour, toute la semaine, pour venir à bout d'une bande originale. Désormais, mes partitions sont imprimées directement à partir de mes enregistrements, ce qui m'économise des heures entières de travail. C'est un chef d'orchestre qui m'a amené à changer d'approche il y a quelques années. Il m'a dit que j'allais finir par me tuer, et me tuer en vain, puisque la retranscription sur papier pouvait très bien être gérée informatiquement. Aujourd'hui, je produis des maquettes ultra précises de chaque morceau, et chaque note y est déjà à sa place. Ce qui reste à faire ensuite, c'est distribuer les voix au sein de l'orchestre.

Combien de temps consacrez-vous généralement à un projet ?

Environ trois mois. J'essaie toujours de m'assurer que je bénéficierai de deux à quatre semaines pour expérimenter, explorer différentes idées. Quatre à huit semaines sont ensuite dévolues à l'écriture, puis une semaine à l'enregistrement et enfin une dizaine de jours au mixage. En fonction de la durée du film, cela peut donc varier de huit semaines à quatre mois. **Charlotte's Web** m'a demandé beaucoup de temps. Une fois le score achevé, la date de sortie a été reculée et le montage a connu pas de mal de chamboulements. J'ai dû revenir effectuer des corrections six mois après la fin du mixage, ce qui n'est pas courant.

Pourriez-vous nous parler du score de* The Kingdom *?

Bien sûr. La musique utilise beaucoup de percussions, de guitares et de synthétiseurs – je joue d'ailleurs toutes les pistes moi-même. C'est un défi pour moi, car rien ne sera remplacé a posteriori par un orchestre. J'aime cette idée, cela m'amène à penser les choses différemment. Il y a beaucoup d'électronique, de programmation aussi. C'est sympa de revenir à ces bidouillages techniques, à ces expérimentations sonores, et j'en ai profité pour mettre à jour mon studio. Certains jours où je devais enregistrer plusieurs guitares, je ne savais pas précisément ce que j'allais jouer. Ça me plaît. Le procédé n'a rien à voir avec celui d'un score orchestral, où tout est méticuleusement écrit et où il n'y a aucune part d'improvisation.

Propos recueillis et traduits par Alexandre PONCET

RAY HARRYHAUSEN

D'une image à l'autre

Ray Harryhausen est un cas unique dans les annales du cinéma fantastique : il est pratiquement la seule authentique « star » du domaine des effets spéciaux. Le seul, en tout cas, dont le nom figure en plus gros que ceux des comédiens et du réalisateur sur les affiches ou aux génériques. Magicien, artisan, poète et pur technicien passé maître dans la manipulation image par image de marionnettes et de modèles réduits, Ray Harryhausen stimule l'imagination des spectateurs en déversant la sienne sur les écrans.

« Ma vie a basculé un après-midi de 1933, le jour où j'ai vu **King Kong** *au Grauman's Chinese Theatre. J'avais 13 ans »* avoue humblement Ray Harryhausen qui, petit-fils d un immigré allemand arrivé à San Francisco en 1850, pousse son premier cri le 29 juin 1920 à Los Angeles. *« Les distractions que mes parents m'offraient, de la visite des musées au cinéma en passant par des balades en mer, ont considérablement influencé mes futurs choix »* continue le magicien. *« Mes parents m'ont toujours encouragé à développer mes dons artistiques. À l'école, la forte impression que m'a faite le dragon d'un petit théâtre de marionnettes éducatives a aussi influé sur mon avenir. »* Et le gamin de se passionner parallèlement pour les mondes préhistoriques qui s'ouvrent à lui au Los Angeles County Museum. *« Les squelettes de deux reptiles géants m'ont à ce point fasciné que je me suis empressé d'accumuler un maximum de documentation à leur sujet. En ébullition, mon imagination n'a pas cessé de galoper depuis cette époque où j'ai aussi découvert la collection des Wonder Books, des livres qui présentaient à la fois les dessins d'innovations technologiques et des grands thèmes de la mythologie gréco-romaine. »* Évidemment, la découverte au cinéma des dinosaures du **Monde perdu** ne peut qu'aggraver le cas du gosse, dont le héros devient Willis O'Brien, le responsable du bestiaire animé du film d'Harry O. Hoyt, et dont l'influence et le prestige auprès du jeune Ray se font encore plus prégnants au terme de la projection de **King Kong**.

DE LA CAVERNE DE L'OURS A FRANK CAPRA

« Fort des quelques informations que j'avais rassemblées sur les effets spéciaux très secrets de **King Kong**, *je me suis essayé à l'animation image par image d'animaux et de créatures préhistoriques. J'ai, par exemple, fabriqué un ours des cavernes dont la fourrure provenait d'un vieux manteau de ma mère. Malgré les faibles capacités techniques de la caméra 16mm de mon ami Jack Roberts, j'ai vu que ça marchait, que mes monstres bougeaient. Mal, mais ils bougeaient. »* Un ours, puis un clone de King Kong, un stégosaure et un brontosaure sont quelques-uns des premiers pensionnaires de la ménagerie Harryhausen, d'abord située dans le garage familial.

« Au collège, j'ai aperçu une fille qui avait en main le scénario de **King Kong**. *Je lui ai bien sûr demandé d'où elle le tenait. Elle m'a dit que son père avait travaillé avec Willis O'Brien. »* Ni une ni deux, Ray Harryhausen appelle O'Brien, alors en pleine préparation de **War Eagles**, projet qui ne verra jamais le jour. *« Des dizaines de croquis du film tapissaient les murs de son bureau, où il m'a aimablement reçu. À la présentation de mes marionnettes, il a répondu par des remarques, des conseils. Il m'a surtout suggéré de suivre les cours d'anatomie du Los Angeles City College afin d'affiner ma technique. »* Le jeune homme ne se fait pas prier.

Ray Harryhausen fait des progrès. Doué, il attire l'attention de George Pal, producteur et pionnier de

« SUR MONSIEUR JOE, J'AI ENFIN EXAUCE MON REVE : TRAVAILLER AVEC MON MENTOR WILLIS O'BRIEN SUR UN FILM METTANT EN SCENE UN SINGE GEANT ! »

l'animation, futur responsable de **La Guerre des mondes** et des **Aventures de Tom Pouce**. « *Il m'a engagé sur les* **Puppetoons**, *une série de courts-métrages. Mon premier vrai travail. La technique de manipulation des marionnettes des* **Puppetoons** *copiait celle de l'animation classique. Ainsi, pour un simple geste, il fallait vingt-cinq figurines différentes du même personnage. Difficile dans ces conditions d'obtenir le moindre réalisme. J'étais nettement plus attiré par la technique de Willis O'Brien, qui consistait à bouger autant que nécessaire le même personnage pour générer un mouvement.* »

En treize **Puppetoons** répartis sur deux ans, « *payés seize dollars la semaine au début* », Ray Harryhausen apprend « *patience et discipline* ». Le dernier du lot : **Jasper and the Choo-Choo**, court-métrage qui, pour la première fois, l'amène à travailler aux côtés de son idole, Willis O'Brien. Avant que leur chemin ne se recroise, du chemin, justement, Harryhausen en fait, mais sous les drapeaux. « *Voyant bien que, comme soldat, je manquais d'agressivité, les autorités ont considéré que je serai bien plus utile dans mon domaine de prédilection.* » Soit l'animation, qui devient l'instrument d'éducation des armées. Le génie pour la construction d'un pont sur un précipice, les troupes via le simple troufion Snafu (création du Dr. Seuss, alors le Major Ted Geisel) qui, entre autres, met en garde contre la malaria… Autant de travaux effectués sous les ordres, notamment, de Frank Capra. Ray Harryhausen ne quitte pas vraiment le cadre militaire lorsque, à domicile, il travaille sur **Guadalcanal**, « *un court-métrage de dix minutes dans lequel, avec des avions et bateaux miniatures, j'ai reconstitué la fameuse bataille du Pacifique !* »

La Seconde Guerre mondiale achevée, rendu à la vie civile, que va donc faire Ray Harryhausen ? Réintégrer l'équipe de George Pal ? « *Trop routinier !* » Et de se lancer en solo, œuvrant tantôt sur une pub pour Lucky Strike, où des cigarettes sortent du paquet pour entamer quelques pas de danse, tantôt pour une congrégation religieuse avec une reconstitution du Golgotha, ainsi que sur les quatre courts-métrages mi-parodiques mi-féeriques de la collection des **Mother Goose Stories**… « *Je me suis aussi lancé dans* **Evolution**, *un ambitieux projet sur les origines de la vie que je n'ai jamais terminé.* »

DANS L'OMBRE DU MENTOR

De Willis O'Brien, avec qui il est resté en relation, Ray Harryhausen reçoit en 1947 une proposition inespérée : **Monsieur Joe**. « *Mon rêve enfin exaucé : travailler avec mon mentor sur un film mettant en scène un singe géant !* » Remake adouci de **King Kong** qui arrache un gros gorille à sa jungle pour le transformer en vedette de music-hall en compagnie de sa jeune maîtresse, **Monsieur Joe** constitue pour Ray Harryhausen une vraie promotion. En effet, miné par de graves problèmes personnels, O'Brien lui confie pratiquement les clefs du département effets spéciaux. « *Si nous avons travaillé ensemble pendant toute la période de préparation, j'ai réalisé seul 90 % des séquences d'animation de Joe.* » Des scènes si réussies qu'elles valent un Oscar à… Willis O'Brien ! Mais Harryhausen, beau joueur, accepte son statut d'élève et entreprend de remettre le couvert auprès de son mentor. « *Après* **The Great Adventure**, *une histoire qui concernait une île du Pacifique peuplée de dinosaures, nous nous sommes engagés sur* **The Valley of the Mist**, *qui aurait dû mettre en scène un allosaure confronté à la civilisation. Ces deux films n'ont jamais trouvé de financement. Nous avons aussi évoqué la possibilité d'un* **Monsieur Joe rencontre Tarzan**, *mais les résultats de* **Monsieur Joe** *au box-office ont dissuadé la production d'y investir le moindre dollar. Devant la rareté des projets impliquant le genre d'effets spéciaux dans lequel je m'étais spécialisé, je me suis attaqué à une adaptation extrêmement fidèle de La Guerre des mondes de H.G. Wells. J'ai même réalisé un bout d'essai montrant un extraterrestre déployant ses tentacules. La Paramount ne souhaitant pas se charger du film, je me suis dit que l'alien en question pourrait servir à* **La Chose d'un autre monde** *que Howard Hawks tournait à ce moment-là. Plutôt que de prendre ma créature tentaculaire, il a préféré mettre un acteur dans une combinaison.* » Au début des années 50, les déceptions continuent de se succéder pour Ray Harryhausen. Au rayon films avortés, on trouve des adaptations de *La Nourriture des dieux* de H.G. Wells, de *La Chute de la maison Usher* et des aventures du Baron de Münchhausen. Entre volaille gigantesque et géant lunaire, que d'occasions perdues pour les effets spéciaux !

Frustré d'assister au naufrage de ses idées de longs-métrages, l'artiste se replie sur le court avec, encore une fois, des adaptations, cette fois-ci du *Petit chaperon rouge*, d'*Hansel et Gretel* et de *Rapunzel*, trilogie qu'il enrichit un peu plus tard d'un **The Story of King Midas**, lui aussi interprété par des poupées.

SYSTEME B

Ray Harryhausen végète dans le court-métrage et le spot publicitaire lorsque se présente enfin l'opportunité d'un long. « *C'est un ami qui*

m'a parlé d'un projet du producteur Jack Dietz de Mutual Film, **The Monster from Under the Sea**. *Dietz séchant sur les effets spéciaux, je me suis présenté, fort de mon travail sur* **Monsieur Joe** *et des bouts d'essai d'*Evolution. *J'ai ajouté au scénario plusieurs idées, mais c'est la nouvelle de mon vieil ami Ray Bradbury,* The Beast from 20,000 Fathoms, *publiée dans le Saturday Evening Post, qui a été déterminante dans l'écriture du script. Comme il nous manquait plusieurs séquences et que le dessin de la créature attaquant le phare qui accompagnait le texte nous impressionnait, nous en avons négocié les droits.* » De la première histoire de Jack Dietz (des scientifiques percent la croûte terrestre pour y découvrir un monstre extraterrestre antédiluvien contre lequel l'un des savants dresse un robot géant), ne subsiste au final plus grand-chose, **The Monster from Under the Sea** étant devenu **Le Monstre des temps perdus**, c'est-à-dire un « rhédosaure » totalement fictif surgi des océans pour faire payer à l'homme son goût de l'atome. « *Le script était ambitieux, mais les moyens faisaient cruellement défaut. Le budget total se montait à 200 000 $ et je n'avais pratiquement pas d'argent pour assurer les trucages. Plutôt que d'utiliser des peintures sur verre à l'instar de* **Monsieur Joe**, *j'ai « sandwiché » le monstre entre deux écrans de prises de vue réelles* ». Le résultat est certes imparfait et saccadé, mais toutefois spectaculaire.

Deux ans plus tard, toujours dans des conditions économiques drastiques, Ray Harryhausen utilise la même technique pour **Le Monstre vient de la mer**. « *C'est encore un ami, Lou Appleton, avec qui j'avais travaillé dans l'équipe de Frank Capra, qui m'a parlé d'un jeune producteur, Charles H. Schneer. Impressionné par les effets spéciaux du* **Monstre des temps perdus**, *il s'en était inspiré pour imaginer l'histoire d'une pieuvre qui, sous l'effet des radiations d'essais atomiques, grossissait démesurément.* » Clou d'un spectacle estimé à un chiche 150 000 $: l'attaque du Golden Gate Bridge de San Francisco par le poulpe belliqueux. « *C'est également à cette époque, à l'initiative de Ray Bradbury, que j'ai contacté John Huston dans l'espoir de travailler sur la baleine de* **Moby Dick**. *Ce qui n'a pas pu se concrétiser pour des raisons techniques.* » Encore une occasion perdue pour Ray Harryhausen qui, au milieu des années 50, rêve de films nettement plus fastueux que **Le Monstre des temps perdus** et **Le Monstre vient de la mer**. « *Il y avait surtout* **The Elementals**, *qui mettait en scène des créatures volantes nichant dans la Tour Eiffel. Jack Dietz m'a acheté les droits du script, mais n'a pu réunir l'argent nécessaire.* » Le disciple de Willis O'Brien ne réussit pas plus à mettre sur pied un **Abominable homme des neiges** et une **Machine à explorer le temps**…

Charles H. Schneer lui soumet alors l'idée d'un film de science-fiction, **Les Soucoupes volantes attaquent**, sorte de *Guerre des mondes* mineure que Ray Harryhausen aborde avec le plus grand sérieux. « *Pour les besoins d'une scène essentielle de destruction, j'ai passé trois semaines à Washington à filmer et photographier les quartiers du Capitole et de la Maison Blanche pour les reconstituer ensuite sous forme de maquettes. J'ai également poussé très loin les recherches concernant l'aspect des ovnis. J'ai même rencontré George Adamsky, l'un des premiers à affirmer avoir vu un alien sortir d'un engin spatial, mais j'ai en revanche décliné son invitation à une randonnée dans le désert dans le but d'assister à l'atterrissage d'une soucoupe.* »

De **Les Soucoupes volantes attaquent**, Ray Harryhausen sort satisfait, « *à la réserve près que les robots extraterrestres reflètent bien ce qu'ils sont : des types dans des costumes.* » Assurément le point faible d'une série B que l'ingéniosité des effets spéciaux sauve de l'insignifiance. C'est également le cas de **À des millions de kilomètres de la Terre**, parcours terrestre d'un bébé vénusien qui connaît une croissance si forte qu'elle lui sera fatale… « *Depuis l'idée de départ jusqu'au résultat à l'écran, le monstre du film a beaucoup évolué. J'ai d'abord eu à l'esprit un Ymir, géant issu de la mythologie scandinave, ensuite un cyclope extraterrestre, puis un satyre.* » Au final, ce sera un hybride entre le Ymir et un dinosaure, attraction principale d'un spectacle marqué par des morceaux de bravoure tels la capture de la créature par l'armée et sa tempétueuse rencontre avec un éléphant. « *Malheureusement,* **À des millions de kilomètres de la Terre** *s'est tourné bien trop rapidement, pour un budget très réduit. Contrairement à l'argent, les clichés ne manquent pas, et bien trop de séquences ne m'enthousiasment guère.* »

Sur cette double-page, de gauche à droite et de haut en bas :
Le choc titanesque du Septième voyage de Sinbad.

Le dragon du Septième voyage de Sinbad dans toute sa splendeur

Les paysages lunaires des Premiers hommes dans la lune.

PREMIERES AMOURS

Quand, en 1956, Ray Harryhausen, à nouveau associé à Willis O'Brien, s'attaque à une production plus cossue – le documentaire **Le Monde des animaux** dont les deux hommes signent une séquence de quinze minutes mettant en scène la naissance du monde –, les choses ne se déroulent pas vraiment dans de meilleures conditions. « *Notre partie aurait logiquement dû être la plus onéreuse du film, mais, dans un souci d'économie, le producteur-réalisateur-scénariste Irwin Allen a rogné sur le budget, au point qu'il a même tenté d'utiliser plusieurs séquences destinées à* **Evolution**. *Il a finalement jugé que la qualité de l'animation ne convenait pas à une production qu'il voulait prestigieuse. Au total, j'ai travaillé sur* **Le Monde des animaux** *huit semaines seulement, la plus rapide de mes prestations.* » Ray Harryhausen et Willis O'Brien emploient des dinosaures entièrement faits de caoutchouc, « *une technique économique en termes de temps, alors que des modèles réduits à la* **King Kong** *nécessitent un squelette entièrement articulé nettement plus long à animer image par image. Nous avons cependant perdu en réalisme.* » Le réalisme, une notion qui n'intéresse guère Irwin Allen, celui-ci se fichant comme d'une guigne que des brontosaures, paisibles herbivores, dévorent à l'image des hommes des cavernes. De plus, soucieux de ne pas choquer son public, il censure le combat jugé trop violent entre un stégosaure et un cératosaure.

Ray Harryhausen devra attendre pratiquement dix ans pour à nouveau animer des dinosaures, créatures à l'origine de sa vocation. Une quasi-décennie au terme de laquelle il prend le train en marche d'une production Hammer en Grande-Bretagne, « *le remake de* **Tumak, fils de la jungle**, *un film de 1940 dans lequel de véritables lézards jouaient malgré eux les grands reptiles.* » Embarqué dans le remake en question, **Un million d'années avant J.C.**, par les producteurs Anthony Hinds et Michael Carreras, il se rend vite à l'évidence : réitérer les méthodes de **Tumak** mènerait le film à la catastrophe. « *Dans* **Tumak**, *une scène montre un tyrannosaure s'en prenant à un campement. L'effet produit par le figurant dans la panoplie en caoutchouc du monstre est à ce point ridicule que le réalisateur l'a en partie caché derrière un feuillage. Sachant qu'il n'était pas diffi-*

cile de faire mieux, j'ai accepté de travailler sur **Un million d'années avant J.C.**, *à condition que l'on me donne les moyens et le temps d'obtenir des effets spéciaux décents.* »

Fort de son statut de sauveur providentiel, Harryhausen glisse dans le scénario nombre de situations basées sur des croquis où apparaissent brontosaure, allosaure et ptéranodon. Des séquences anthologiques dont les effets spéciaux exigent environ un an de travail. « *J'avoue avoir pris une décision aussi irrationnelle que regrettable en choisissant de compléter le bestiaire de mes créatures par un iguane et une araignée, vivants tous les deux. D'autant qu'un iguane n'a rien d'expressif et que, léthargique, il s'endort à la moindre occasion. Surtout sous la lumière des projecteurs d'un studio.* »

Du tournage d'**Un million d'années avant J.C.**, Ray Harryhausen garde néanmoins un excellent souvenir. Les patrons de la Hammer aussi. À leur cador des effets spéciaux, ils s'empressent même d'offrir dans la foulée un remake de **King Kong** qui, principalement pour des questions de droit, n'aboutit pas. Pas plus que **When the Earth Cracked Open**, film-catastrophe à l'échelle de la planète dans lequel il injecte des concepts issus d'un métrage avorté depuis longtemps (**Déluge**)...

Le succès d'**Un million d'années avant J.C.** aidant, Harryhausen et son partenaire Charles H. Schneer n'éprouvent guère de difficulté à mettre sur pied un autre film de dinosaure, **La Vallée de Gwangi**, résurrection d'un projet enterré du défunt Willis O'Brien. « *Il en a eu l'idée dans les années 40, et je me souviens en avoir parlé avec lui lors du tournage de la scène de* **Monsieur Joe** *où les cow-boys essaient de prendre le gorille au lasso. Finalement, après avoir investi 50 000 $ dans une préproduction d'un an, la RKO a coupé les vivres.* » De **La Vallée de Gwangi**, Harryhausen conserve cependant une précieuse relique : un exemplaire du scénario original de son mentor, variation western sur le thème du *Monde perdu* où des cavaliers capturent un tyrannosaure pour l'exhiber dans un cirque. Une réécriture plus tard, le film renaît de ses cendres, permettant au génie des effets spéciaux de réaliser un vieux rêve. Il en profite pour perfectionner sa technique d'animation image par image, dont l'interactivité avec les prises de vue réelles n'a jamais été aussi magistrale. Une satisfaction telle qu'il ne regrette pas d'avoir dû refuser de travailler sur **Quand les dinosaures dominaient le monde**, production Hammer dans la lignée d'**Un million d'années avant J.C.**.

OH MY HERO !

Parmi les héros peuplant la filmographie de Ray Harryhausen, il en est un qui compte un peu plus que les autres : Sinbad, l'intrépide marin arabe. Mais après le flop au box-office d'une première aventure cinématographique en 1955, le personnage est loin d'être une valeur sûre. Harryhausen et Charles H. Schneer, eux, y croient, convaincus qu'en puisant dans la mythologie ils toucheront un public que leur prédécesseur n'avait su séduire. Ils se montrent si convaincants qu'ils persuadent même un studio, la Columbia, de financer leurs frasques. « *Avec Bob Williams et surtout Kenneth Kolb, nous avons considérablement travaillé l'histoire du* **Septième voyage de Sinbad**, *jusqu'à obtenir dix scénarios ou traitements différents. Bien que d'abord réticent, je me suis également résigné à un tournage en couleurs. Une première pour moi, mais, comme le disait alors Charles H. Schneer, il n'était plus possible d'illustrer un conte des Mille et une nuits en noir et blanc.* »

S'ils biffent du script plusieurs créatures (un rat, des chauves-souris humanoïdes, des sirènes, un énorme serpent) pour des raisons économiques (650 000 $ de budget, ça limite les folies), Ray Harryhausen et son complice en conservent bien d'autres. Principalement un squelette véloce, un dragon, un cyclope cornu, un titanesque volatile bicéphale... Autant de monstres immédiatement entrés dans la légende. Contre toute attente, **Le Septième voyage de Sinbad** est un succès retentissant. Le film sort Harryhausen du purgatoire de la série B et lui assure une célébrité que la promotion de la Dynamation (un terme ronflant pour sa technique d'animation des volumes) accentue encore un peu plus.

Dès lors, tout est possible, comme une adaptation libre de *L'île mystérieuse* qu'Harryhausen truffe de créatures absentes du roman de Jules Verne : un crabe monstrueux, une guêpe, un poulpe et un crustacé... Pour **Les Voyages de Gulliver**, ce sont, au-delà des effets spéciaux de gigantisme ou de miniaturisation, un écureuil et un caïman... Quant à la planète des **Premiers hommes dans la lune**, il la peuple principalement de gigantesques chenilles et des Sélénites, des sortes d'abeilles se tenant sur leurs pattes arrière.

Aussi rentable que soit **Le Septième voyage de Sinbad**, Ray Harryhausen et Charles H. Schneer attendent plus de dix ans pour remettre leur héros en scène. Bien que le premier songe à une aventure du marin arabe située dans un monde perdu où vivent des dinosaures, l'idée ne demeure qu'une étincelle. C'est seulement quatre ou cinq ans plus tard que d'autres sursauts de son imagination se concrétisent. « *Je les avais représentés par des dessins. Il y avait un géant gardant la cité de Petra, un oracle, la déesse Shiva, un centaure, un magicien capable de créer des créatures vivantes à échelle réduite... Des séquences certes impressionnantes sur le papier, mais sans aucun scénario pour les lier. Après plusieurs tentatives, nous avons confié à Brian Clemens la responsabilité de tisser un fil conducteur.* »

Créateur de ***Chapeau melon et bottes de cuir***, Clemens relève le pari et embarque Sinbad pour un parcours mouvementé aux Indes, prétexte à un déferlement d'effets spéciaux parmi lesquels se distinguent particulièrement l'empoignade entre un griffon et un cyclope centaure, et l'irruption de la déesse Kali qui, au bout de chacun de ses six bras, tient un sabre. Le film, **Le Voyage fantastique de Sinbad**, engrange des bénéfices tels que le studio ne se fait pas prier pour donner le feu vert à un troisième volet.

Quatre ans plus tard, « *le temps qu'il faut pour faire les choses consciencieusement* », **Sinbad et l'œil du tigre** est sur les écrans, avec Patrick Wayne sous le turban d'un héros auparavant incarné par Kerwin Mathews et John Phillip Law. « *Comme nous n'avions pas encore notre acteur, nous avons tourné les séquences arctiques dans les Pyrénées, avec des doublures. Ce n'est que plus tard, sur le plateau à Malte, que nous avons fait le nécessaire pour l'inclure à l'action.* » Et quelle action ! Un minotaure, un babouin savant, un morse cyclopéen, un trio de démons, un troglodyte cornu sur lequel se jette un énorme tigre aux canines en forme de sabre… Malgré une réalisation poussive, la magie opère encore. Et le tandem Harryhausen/Schneer de réfléchir au **Sinbad** suivant : **Sinbad Goes to Mars**, immédiatement envisagé, puis, en 1981, **Sinbad and the Seven Wonders of the World**.

LE COUP DE GRACE

Bien que les deux Sinbad susceptibles de suivre **L'Œil du tigre** tombent aux oubliettes, Ray Harryhausen et Charles H. Schneer ne se désintéressent pas pour autant des légendes et de la mythologie gréco-romaine. Au contraire, même ; ils s'y immergent totalement avec leur projet le plus ambitieux à ce jour, **Le Choc des titans**. Nanti d'un budget de quinze millions de dollars que relativise l'inflation, le film se donne les moyens d'illustrer la légende de Méduse, de faire voler Pégase, de montrer des temples antiques engloutis par un raz-de-marée, un Kraken, un scorpion géant, un loup bicéphale et un hibou mécanique incongrûment anachronique… Tout comme il se donne les moyens de rémunérer Laurence Olivier en Zeus et Ursula Andress en Aphrodite. Pourtant, en dépit de séquences éblouissantes (particulièrement l'apparition de Méduse), le métrage frustre par sa mollesse, la pauvreté de ses dialogues et l'inconsistance d'Harry Hamlin derrière le bouclier de Persée. Et, sur le plateau, Ray Harryhausen peine à suivre le planning serré imposé par la date de sortie américaine. Pour la première fois de sa carrière, il appelle à l'aide. « *Nécessaire* » reconnaît-il. « *J'ai travaillé sur* **Le Choc des titans** *avec l'expérimenté Jim Danforth et le jeune Steven Archer. Je commençais un effet, et ils l'achevaient.* »

Échec artistique, **Le Choc des titans** souligne la carence principale de l'association Ray Harryhausen/Charles H. Schneer : le choix des réalisateurs. Auteur complet (il participe à l'écriture, met fréquemment en scène les séquences à effets spéciaux et contrôle la production de la plupart de ses films après le premier **Sinbad**), Ray Harryhausen ne porte que trop souvent son dévolu sur des cinéastes sans envergure ou pas forcément à leur place dans son univers. Et Desmond Davis, celui du **Choc des titans**, est le pire de tous.

7 SQUELETTES DANS LA LEGENDE

Accueilli par des critiques cinglantes, **Le Choc des titans** souffre effectivement de la comparaison avec **Jason et les Argonautes**, la plus réussie des incursions de Ray Harryhausen dans la mythologie gréco-romaine. Un film plus humble dans ses intentions, mais aussi plus vif, nettement moins soumis aux pressions d'une grosse production et riche de ce dont **Le Choc des titans**, malgré ses millions, ne peut se targuer : une séquence d'anthologie, citée en référence absolue dans le genre. Celle où les héros, en quête de la Toison d'Or, croisent le glaive contre sept squelettes. « *Le duel de Kerwin Mathews contre un seul squelette dans* **Le Septième voyage de Sinbad** *m'avait demandé huit semaines de travail. Logique dans ces circonstances que la séquence de* **Jason et les Argonautes** *ait nécessité quatre mois et demi d'efforts intensifs !* »

Sur cette double-page, de gauche à droite : Deux photos de Jason et les Argonautes et une image du Choc des titans. La mythologie selon Harryhausen : forcément épique !

« J'AI ACCEPTE DE TRAVAILLER SUR UN MILLION D'ANNEES AVANT J.C. A CONDITION QUE L'ON ME DONNE LES MOYENS ET LE TEMPS D'OBTENIR DES EFFETS SPECIAUX DECENTS. »

Sorti du cadre de l'artisanat qui lui réussissait tant avec **Le Choc des titans**, Ray Harryhausen aborde néanmoins les années 80 avec un certain optimisme. N'escompte-t-il pas encore un nouveau **Sinbad**, un nouveau péplum mythologique – **Force of the Trojans** (que la MGM finit par délaisser après l'avoir soutenu), ou un **Princesse Bride**, alors entre les mains du producteur Milton Subotsky ? De nouveaux projets avortés à ajouter à une filmographie déjà lourde de deuils. Y reposent en paix un **Frankenstein**, une **Île du docteur Moreau**, un **John Carter of Mars**, un **David et Goliath** et autres **Conan**. **Beowulf**, **Dante's Inferno**, **Atlantis**, et même un **Bilbo le Hobbit** rapidement abandonné.

Tout retraité qu'il soit, Ray Harryhausen n'en demeure pas moins actif. Installé à Londres, il supervise la finition d'une adaptation du *Lièvre et la tortue* dont il avait tourné trois minutes cinquante ans plus tôt. Quoi d'autre ? La publication de ses mémoires avec *Ray Harryhausen : An Animated Life*, puis du portfolio *The Art of Ray Harryhausen* préfacé par Peter Jackson, une leçon d'animation de dinosaure à la télévision, une présence assidue aux conventions et festivals qui lui rendent hommage, des sculptures en bronze dont celle d'un lion attaquant David Livingstone exposée à Lamarkshire en Écosse, des interviews dans moult documentaires… Une manière pour le vaillant octogénaire de participer, de son vivant, à l'édification de sa propre légende.

Marc TOULLEC

FILMOGRAPHIE

1946 **The Puppetoons** de George Pal (treize courts-métrages/animateur) 1947 **Monsieur Joe/Mighty Joe Young** d'Ernest B. Schoedsack. 1949 **The Story of Little Red Riding Hood** de Ray Harryhausen (court-métrage). 1952 **The Story of Hansel and Gretel** de Ray Harryhausen (court-métrage). 1952 **The Story of Rapunzel** de Ray Harryhausen (court-métrage). 1953 **Le Monstre des temps perdus/The Beast from 20,000 Fathoms** d'Eugène Lourié • **The Story of King Midas** de Ray Harryhausen (court-métrage) • **Le Lièvre et la tortue/The Story of the Tortoise & the Hare** (achevé en 2002/court-métrage). 1955 **Le Monstre vient de la mer/It Came from Beneath the Sea** de Robert Gordon 1955 **Le Monde des animaux/The Animal World** de Irwin Allen • **Les Soucoupes volantes attaquent/Earth vs. the Flying Saucers** de Fred F. Sears 1957 **À des millions de kilomètres de la Terre/20 Million Miles to Earth** de Nathan Juran. 1958 **Le Septième voyage de Sinbad/The 7th Voyage of Sinbad** de Nathan Juran. 1960 **Les Voyages de Gulliver/The 3 Worlds of Gulliver** de Jack Sher 1961 **L'Île mystérieuse/Mysterious Island** de Cy Endfield. 1963 **Jason et les Argonautes/Jason and the Argonauts** de Don Chaffey. 1964 **Les Premiers hommes dans la lune/First Men in the Moon** de Nathan Juran. 1966 **Un million d'années avant J.C./One Million Years B.C.** de Don Chaffey 1969 **La Vallée de Gwangi/The Valley of Gwangi** de Jim O'Connolly 1973 **Le Voyage fantastique de Sinbad/The Golden Voyage of Sinbad** de Gordon Hessler 1977 **Sinbad et l'œil du tigre/Sinbad and the Eye of the Tiger** de Sam Wanamaker. 1981 **Le Choc des titans/Clash of the Titans** de Desmond Davis. 1992 **Drôles d'espions/Spies Like Us** de John Landis (apparition) 1994 **Le Flic de Beverly Hills 3/Beverly Hills Cop III** de John Landis (apparition) 1997 **Mon ami Joe/Mighty Joe Young** de Ron Underwood (apparition) • **Dairylea Dip** (publicité/consultant) 1999 **Ray Harryhausen : Working with Dinosaurs** (documentaire TV/participation).

CONAN LE BA

Bien avant Le Seigneur des Anneaux, la fantasy connut la gloire sur grand écran avec l'adaptation des aventures de l'un de ses personnages les plus légendaires. Recréé par John Milius, Conan le barbare est une œuvre qui possède encore vingt-cinq ans après sa sortie un statut indétrônable, et dont l'influence perdure. Tous les films épiques qui lui ont succédé le prouvent, de Braveheart à 300 en passant par Le 13ème guerrier. Mais le premier guerrier, c'était lui...

Sur cette double-page :
Dans la fureur et le sang, Conan le Cimmérien (Arnold Schwarzenegger) affronte ennemis humains et inhumains, glorifié par la caméra de John Milius.

Né en 1933 sous la plume de l'auteur texan Robert E. Howard, Conan le Cimmérien devra attendre d'être illustré par Frank Frazetta sur les couvertures d'une réédition en livre de poche dans les années 60 pour rallier ses fidèles, avant d'envahir l'univers des comics en 1970 grâce au scénariste Roy Thomas et au dessinateur Barry Windsor-Smith, relayés ensuite par John Buscema. C'est à la même époque que le producteur Edward R. Pressman (**La Balade sauvage**, **Sœurs de sang**, **Phantom of the Paradise**), impressionné par le physique d'un jeune culturiste autrichien nommé Arnold Schwarzenegger aperçu dans **Pumping Iron**, décide de financer un film que ce dernier porterait sur ses larges épaules. Aiguillé par George Lucas sur les peintures de Frazetta, Pressman y voit l'occasion rêvée : Arnold sera Conan. Un scénario est alors commandé à Roy Thomas, dont le travail est jugé inadaptable. Il est remplacé par Oliver Stone, oscarisé pour le script de **Midnight Express**, qui ne cesse de revoir son manuscrit, passant de l'anticipation hors sujet (avec des mutants irradiés !) à une heroic fantasy plus conforme à l'univers de Howard, mais piochant de façon incohérente dans tous les récits de l'auteur.

UNCOMMON VALOR

Nous sommes en 1978 et le projet agonise. Pressman contacte alors l'une des figures les plus controversées d'Hollywood, John Milius, qui s'est taillé une solide réputation de franc-tireur en s'autoproclamant anarchiste et « fasciste zen ». Mais l'homme est surtout un scénariste génial (**Jeremiah Johnson**, **Apocalypse Now**) et un metteur en scène fasciné par les grandes fresques épiques, comme l'a prouvé son deuxième (et magnifique) film, **Le Lion et le vent**, considéré par beaucoup comme supérieur au mythique **Lawrence d'Arabie**. Cinéphile, féru d'histoire militaire et de légendes guerrières, très attaché aux valeurs viriles prônées par Howard dans ses écrits, Milius est enthousiasmé par l'idée mais indisponible, occupé par le tournage de **Graffity Party**. Pressman se résout donc à envisager d'autres réalisateurs, parmi lesquels Ridley Scott et Oliver Stone, qui est enfin parvenu à rendre une version définitive de son script. Entre temps, Milius a pris contact avec Ron Cobb, designer (notamment sur **Alien**) dont il connait le travail depuis quinze ans, l'ayant admiré lors d'une exposition. Il lui offre de travailler sur **Half the Sky**, une histoire de trappeurs, puis part chasser dans les montagnes pendant plusieurs semaines. C'est alors que Pressman, à qui Dino De Laurentiis vient de s'associer, demande à Cobb quelques dessins préparatoires pour **Conan**, que Milius découvre à son retour. Emballé, il dévore le scénario de Stone, tombe d'accord avec Pressman pour réaliser le film et le réécrit de bout en bout, occultant au maximum ses éléments magiques pour tendre vers une vision « historique » inspirée par les métrages de Kurosawa. Le script narre donc l'histoire d'un petit garçon qui, après avoir assisté au massacre de ses parents, grandit pour devenir un féroce guerrier désireux d'assouvir sa vengeance par l'épée. **Conan** sera réaliste, ses personnages crédibles et leurs motivations profondes. Pas question de faire du comic-book, même si les peintures de Frazetta restent une incontournable référence visuelle.

Secondés par William Stout, designer sur la série **Buck Rogers au XXVe siècle**, Milius et Cobb s'inspirent des civilisations orientales, nordiques, mongoles et byzantines afin de définir l'imagerie à la fois médiévale et préhistorique du film, tandis que la danseuse Sandahl Bergman et le surfeur Gerry Lopez (ami du réalisateur, qui pratique également ce sport), sont engagés pour donner la réplique à Schwarzenegger, avec qui Milius s'entend fort bien. Dès lors, nanti d'un budget de 19

RBARE

millions de dollars et d'acteurs sans expérience dans les rôles principaux, Milius s'empare du projet à bras-le-corps et impose son ami Basil Poledouris pour composer la musique (au grand dam de De Laurentiis, qui préférerait retravailler avec Queen comme sur **Flash Gordon**, film sur lequel il refusa par ailleurs d'embaucher Schwarzy après que les deux hommes se soient copieusement aboyé dessus).

ROUGH RIDER

Le tournage doit se dérouler en Yougoslavie, mais prend finalement place durant quatre mois en Espagne (et, brièvement, au Canada), sur le site d'Almeria cher à Sergio Leone, où sont construits des décors dont la beauté écrase toutes les créations numériques actuelles. À peine arrivé sur les lieux, Milius entre en conflit avec le directeur de la photographie Gilbert Taylor (**La Guerre des étoiles**, **Flash Gordon**), amené sur le projet par De Laurentiis. Taylor juge les méthodes du cinéaste trop lentes, et est en désaccord avec le style rude que ce dernier souhaite donner aux images. Après avoir éclairé deux scènes (l'ouverture sur la montagne et la séquence de la sorcière), Taylor est remplacé par Duke Callaghan (**Yakuza**, **Jeremiah Johnson**), chef op' efficace car rompu au rythme infernal des productions télé. L'image doit être rugueuse, comme prise sur le vif, une ambition que Milius entérine en filmant lui-même les chevauchées juché sur sa moto. Une météo déplorable et les nombreuses blessures subies par les acteurs sont éloquentes : le tournage de **Conan** se fait dans des conditions spartiates, au grand bonheur de Milius, qui agit sur le plateau tel un général sur le champ de bataille.

Cependant, De Laurentiis profite du montage pour tenter de reprendre les choses en main : n'ayant jamais aimé l'accent d'Arnold, il propose de postsynchroniser les dialogues de ce dernier, ce que Milius refuse catégoriquement (il a déjà accepté à contrecœur que l'Autrichien n'en soit pas le narrateur). Le producteur parviendra pourtant à faire doubler Gerry Lopez. Une vingtaine de scènes sont également coupées ou raccourcies, comme l'attestent de nombreux fondus enchaînés : dommage, car plusieurs d'entre elles étoffaient le personnage de la princesse (quasiment absent du montage US sorti en 82, mais bel et bien présent dans le français), et renforçaient le romantisme de l'idylle entre Conan et Valeria. Quant aux batailles, elles sont sérieusement censurées, et leur violence atténuée. De quoi rêver à un extended cut, sachant que Milius approuve la version actuellement disponible en DVD, où a d'ailleurs été réintégré un très beau monologue de Conan, malheureusement au détriment d'un plan crucial du barbare méditant avant l'assaut des cavaliers de Doom.

ET UN JOUR IL DEVINT ROI...

Reste qu'en l'état, **Conan le barbare** est un chef-d'oeuvre absolu, emblématique de la personnalité de son réalisateur et à jamais symbole de l'heroic fantasy dans ce qu'elle a de plus viscéral. Le résultat de l'association entre un script aux multiples niveaux de lecture (traitant de la nature de l'Homme, de la religion, du pouvoir) ponctué de répliques inoubliables (et réduites au strict minimum), une mise en scène hantée par son sujet et dont chaque plan est un monument épique (l'attaque du village est l'une des séquences les plus magistrales de l'Histoire du 7e Art), un rythme envoûtant hérité du cinéma japonais, une musique d'une puissance exaltante portant littéralement la narration vers des sommets de fureur et de romantisme, et le charisme d'un acteur taillé pour le rôle. Comme surgi du fond des âges, **Conan le barbare** semble avoir été filmé à l'époque et sur les lieux de l'action, témoignage d'une civilisation disparue où l'homme se battait tel un loup pour assurer sa survie. Cruel et impitoyable avec ses ennemis, fidèle et tendre avec ses proches, brave face à la mort et intrépide par nature. Crom a dû arborer un large sourire en voyant cela, fier, là-haut sur sa montagne. Et peut-être même s'est-il mis à écouter les quatre vents...

Cédric DELELÉE

RESUME

Dans un lointain passé où régnait la loi de l'acier, un jeune garçon dont le peuple a été massacré est réduit en esclavage. Il grandit pour devenir gladiateur, voleur et mercenaire, et se voit confier une mission qui va lui permettre de venger la mort de ses parents...

N.B. : À visiter absolument : www.conancompletist.com, génial site en français essentiel à tout fan hardcore du film.

CONAN THE BARBARIAN. 1982. USA. REAL. : JOHN MILIUS. SCEN. : OLIVER STONE ET JOHN MILIUS D'APRES L'ŒUVRE DE ROBERT E. HOWARD. DIR. PHOT. : DUKE CALLAGHAN. MUS. : BASIL POLEDOURIS. PROD. : RAFFAELLA DE LAURENTIIS ET BUZZ FEITSHANS POUR DINO DE LAURENTIIS COMPANY ET UNIVERSAL PICTURES. INT. : ARNOLD SCHWARZENEGGER, SANDAHL BERGMAN, GERRY LOPEZ, JAMES EARL JONES, MAX VON SYDOW, MAKO... DUR. : 2H05. SORTIE FRANCE LE 7 AVRIL 1982.

FIMO

FESTIVAL INTERNATIONAL DU MAKING OF DE CANNES

MIMC MARCHE INTERNATIONAL DU MAKING OF ET DES EFFETS SPECIAUX

DU 21 AU 25 MARS 2007

AU PALAIS DES FESTIVALS ET DES CONGRES

fimo.fr

CANNES CÔTE D'AZUR www.cannes.com — 60 ans — Palais des Festivals et des Congrès Cannes

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE · SONOVISION BROADCAST · nice-matin · SACD · MAD MOVIES · SCORE · iDTGV · futuroscope · ICEBERG · STRADA · le film français · NRJ

bourrigault.com

FANTASTIC GUIDE

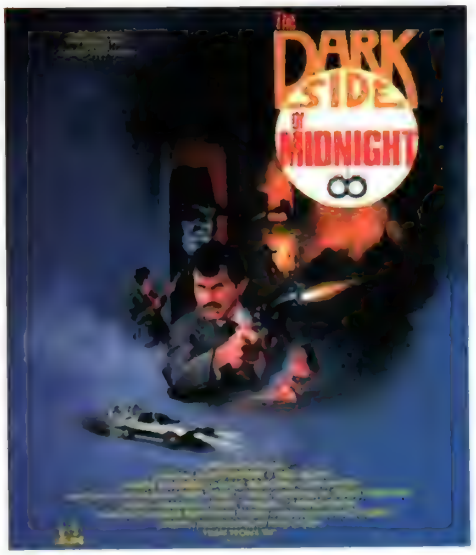
PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

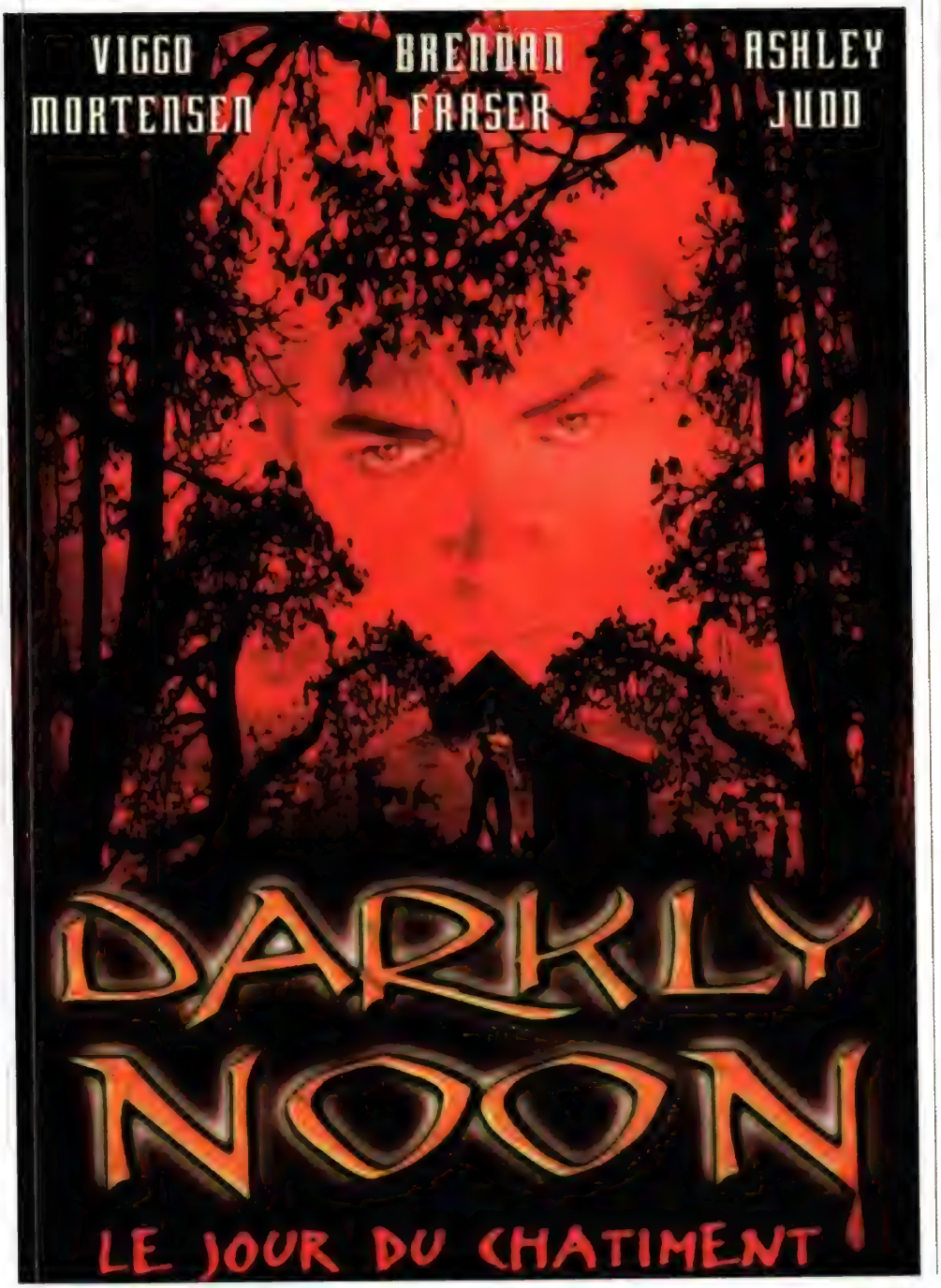
CHAPITRE 83

THE DARK SIDE OF MIDNIGHT

1984. REAL.: WES OLSEN. SCEN.: JAMES F. MOORE, WES OLSEN ET DAVE BOWLING. INT.: JAMES F. MOORE, DAN MYERS, SANDY SCHEMMEL, DAVE BOWLING, DENNIS BRENNAN. PROD.: WES OLSEN, TROMA. USA.

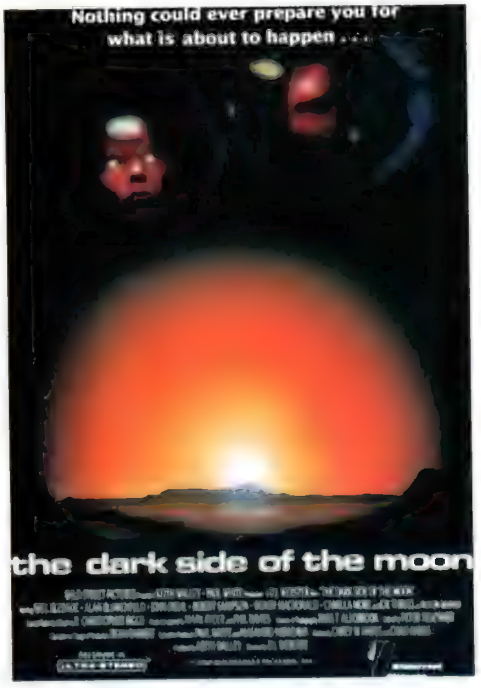
Panique sur la ville (et grosse marrade dans les salles !) quand un mec patibulaire surnommé « The Creeper » perpètre une série de meurtres toujours commis in « the dark side of midnight ». L'enquêteur Cooper enquête (logique...), secondé par un certain Brock Johnson, un génie dont le cerveau fonctionne tel un ordinateur. Autrement dit, gare au virus ! Et il se répand très vite, le virus, tant les acteurs nuls s'évertuent à déclamer un dialogue niais dans cette aimable gaudriole v(r)isiblement ultra fauchée. Pourtant, Wes Olsen se donne à fond dans ce qui restera son one-shot artistique. Il réalise, écrit, interprète, monte (mais pas avec n'importe qui, précise-t-il) et produit tout en même temps... Euh, oui, juste du bout des doigts, car le budget n'excède pas les 10 000 dollars... Reste ce slogan méritoire qui éclairera les esprits sensibles sur les méthodes du Creeper pour expédier ses semblables dans l'au-delà : « *By knife, by rope, by axe... Bye, bye !* ». Tout l'argent a dû passer là-dedans.





THE DARK SIDE OF THE MOON

OU **SOMETHING IS WAITING**. 1990. REAL.: D.J. WEBSTER. SCEN.: CAREY ET CHAD HAYES. INT.: WILL BLEDSOE, CAMILLA MORE, ALAN BLUMENFELD, JOE TURKEL, ROBERT SAMPSON, JOHN DIEHL. PROD.: KEITH WALLEY, WILDSTREET PICTURES. USA.



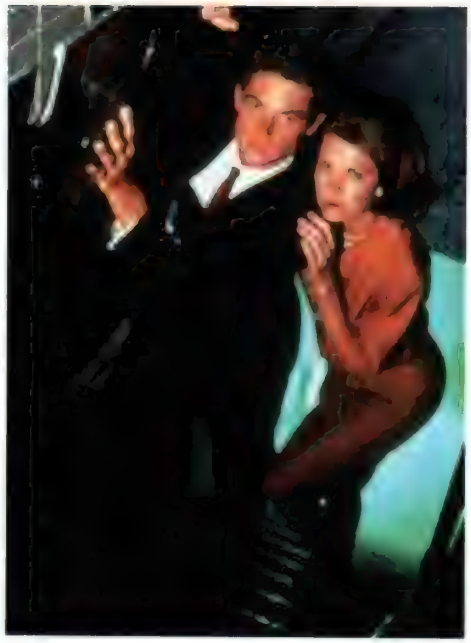
En 2022 (2021 pour la V.F., qui retarde !), le Spacecore 1 croise sur sa route un vaisseau spatial abandonné où se dissimule une mystérieuse entité ayant apparemment vu **Alien**, **The Thing** et **Hidden**. Victime de cet extraterrestre cinéphile capable d'investir les corps, l'équipage sombre dans la paranoïa et chacun soupçonne bientôt son voisin d'abriter la terrible créature. Sur cette trame ultra conventionnelle, D.J. Webster trouve quand même matière à innover, aborde le thème du triangle des Bermudes (localisé dans les toilettes du Brady, murmure-t-on dans les milieux généralement mal informés...), évoque une « malédiction » satanique (le chiffre 666 apparaît sur l'ordinateur de bord) et déroule certaines séquences assez gore pour susciter la classification « R » aux USA. Antarès Travelling sortit chez nous cette « chose » sous le titre de **Parasite**, créant ainsi la confusion avec son homonyme signé Charles Band et distribué quant à lui par Hollywood Vidéo. (M72P.54).

The Dark Side of the Moon. Comme pour The Unnamable, les effets spéciaux (gros) sont signés Chris Biggs.

DARK SKIES

1996. REAL.: TOBE HOOPER, RODMAN FLENDER, ETC. SERIE TV. SCEN.: BRYCE ZABEL, DAVID BLACK, ETC. INT.: ERIC CLOSE, MEGAN WARD, J. T. WALSH, CHARLEY LANG, JAMES F. KELLY. PROD.: BRUCE KERNAN, BRAD MARKOWITZ, COLUMBIA PICTURES TELEVISION. USA.

Le duo Eric Close/Megan Ward, chargé d'étudier le phénomène des apparitions d'ovnis au cours des années cinquante, découvre l'existence sur Terre de deux communautés extraterrestres aux projets diamétralement opposés. Pire, la plupart des grands événements mondiaux semblent dépendre de cette double présence, cachée aux citoyens par une mystérieuse organisation nommée Majestic 12, dont les desseins paraissent pour le moins ambigus. ***Dark Skies*** doit sa création à la déferlante ***X-Files***, n'en doutons pas, mais, loin de le copier, la série installe sa propre mythologie et l'explore consciencieusement au fil d'épisodes



Dark Skies.* Eric Close à Megan Ward : *« Bon, vas-y, tu regardes en l'air, comme les gars de Dark Angel dans le n°192 ». « T'es sûr, on n'aura pas trop l'air con ? »

qu'il importe de visionner dans l'ordre. L'affaire Roswell, l'assassinat de Kennedy, la Guerre froide, la conquête de l'espace, le conflit vietnamien, les émeutes raciales et même le succès des Beatles deviennent ainsi la résultante de luttes intestines entre les divers groupes, et la NBC comptait bien parcourir le cours de l'Histoire jusqu'à l'époque actuelle. Mais après un pilote de toute beauté, l'audience devait chuter, plantant la série au 18e épisode. Diffusé en France sur Série Club sous le titre ***Dark Skies – l'Impossible vérité***.

DARK STAR - L'ETOILE NOIRE

1974. REAL.: JOHN CARPENTER. SCEN.: JOHN CARPENTER ET DAN O'BANNON. INT.: DAN O'BANNON, BRIAN NARELLE, DRE PAHICH, CAL KUNIHOLM, MILES WATKINS, COOKIE KNAPP (VOIX ORDINATEUR). PROD.: JOHN CARPENTER. DIST.: L.M.D./OCEANIC. USA.

Dark Star. L'odyssée de l'espèce perdue dans l'espace...

Entre **2001** et le futur **Alien**, car O'Bannon fait partie du voyage, Carpenter dépeint l'ordinaire d'une équipe d'astronautes chargée d'éliminer à coups de bombes les planètes instables, ceci en vue d'une colonisation ultérieure. Le temps passe, les machines dysfonctionnent, les difficultés pleuvent (ainsi, Toullec ne m'a toujours pas rendu la K7 de ce film !), le papier toilette vient à manquer, les hommes s'ennuient ferme, l'un d'eux souffrant même d'un curieux mal de l'espace contemplatif, tandis que leur alien/mascotte à forme de ballon rouge multiplie les facéties dans le vaisseau. Pour son premier long-métrage, l'auteur déclare sa passion au genre, dans un décalage tranquille où défilent humour, fatalisme et philosophie existentialiste. L'esthétisme cynique des décors, le huis clos maladif et la technologie déliquescente ou souvent rebelle des machines placent ainsi l'homme dans une perspective fœtale qui n'est pas sans rappeler les dernières images du **2001** déjà cité. Quant au faible budget du film, aux aléas d'un tournage à rallonge, aux effets spéciaux minimalistes assénés parfois sous forme de gags, ils imposent leurs limites au cinéaste, qui affirme malgré tout les bases de sa personnalité future.

DARK STORIES : TALES FROM BEYOND THE GRAVE

2001. REAL. ET SCEN.: STEPHEN BATT, SIMON BARE, FIONA SAMUEL, ANNA REEVES, SIMON RABY, NIKI CARO. INT.: ROBERT POLLOCK, STEPHEN URE, BRUCE HOPKINS, ROBERT HORWOOD, RAY STOREY. PROD.: TREVOR HAYSOM. NOUVELLE-ZELANDE.

Il ne s'agit pas vraiment d'une anthologie, ni d'un film à sketches, comme le laisse supposer le titre abusif, mais de l'assemblage de sept courts-métrages néo-zélandais réalisés dans les années 90, réunis de façon quelque peu arbitraire, sans fil conducteur particulier. Tous ne peuvent d'ailleurs pas se qualifier « d'outre-tombe », seuls les deux segments signés Anna Reeves correspondant à l'étiquette proposée : les histoires d'un excentrique fasciné par un poisson albinos baladeur et d'une femme perdant peu à peu contact avec la réalité. D'autres récits sont juste absurdes (les clients d'un restaurant contemplent un homme en train de se noyer dans un aquarium) ou simplement banals (deux gangsters devisent à propos d'un meurtre). Ce concept pour le moins hardi resservira pour les très peu attendus **Dark Stories 2** et **3**.

DARK STORY OF A JAPANESE RAPIST

ZOKU NIHON BOKO ANKOKUSHI BOGYAKUMA. 1967. REAL. ET SCEN.: KOJI WAKAMATSU. INT. OSAMU YAMASHITA, KAZUE SAKAMOTO, MIKIKO OKAWA, MIKI HAYASHI. PROD.: WAKAMATSU PRO. JAPON.

« J'ai démarré comme gangster, mais en prison j'ai réfléchi : je préférais le cinéma » reconnaît placidement Koji Wakamatsu, cinéaste autoproclamé qui, dans les années soixante, imposera sa révolution culturelle basée sur la violence, l'érotisme et la contestation systématique des pouvoirs établis. Après un retentissant **Les Anges violés** relatant la croisade du

massacreur d'infirmières Richard Speck, il se penche sur celle de Yoshio Kodaira, un autre tueur authentique, qui exerçait ses talents dans l'immédiat après-guerre. Mais Wakamatsu est un lyrique, le docu ne l'intéresse pas. Son personnage principal (joué par l'inquiétant Osamu Yamashita) en rajoute dans l'horreur, fouette ses victimes, les viole et les mutile avant de les achever, savourant la jouissance d'agir sur l'autre, d'affirmer ainsi son pouvoir, ceci dans une belle métaphore critique du système capitaliste, car l'auteur se déclarait à l'époque férocement anti-américain. Son œuvre en témoigne et son ego éclate à l'envi quand il déclare avec une certaine suffisance : *« Je n'apprécie qu'un seul réalisateur, moi-même ! »*.

DARK TOWER

1987. REAL.: KEN BARNETT (FREDDIE FRANCIS, KEN WIEDERHORN). SCEN.: ROBERT J. AVRECH, KEN BLACKWELL ET KEN WIEDERHORN. INT.: MICHAEL MORIARTY, THEODORE BIKEL, ROBERT SHERMAN, JENNY AGUTTER, CAROL LYNLEY. PROD.: SANDY HOWARD, JOHN R. BOWEY ET DAVID VITZ. USA.

Une « tour infernale » de trente étages dispense un solide ennui à peine grimpé au troisième. Jenny Agutter incarne l'architecte ayant conçu cet édifice bientôt hanté par une force mystérieuse, tandis que Michael Moriarty enquête sur la série d'accidents provoqués par un spectre vengeur dissimulé dans les murs, attendant la dernière séquence pour en sortir avec fracas et révéler son identité à ceux qui n'avaient encore rien deviné (le contrôleur et la caissière qui regardaient ailleurs à ce moment-là). Freddie Francis fait ce qu'il peut sur ce script rappelant à la fois **Poltergeist** et **L'Ascenseur**, handicapé par un tournage à Barcelone mobilisant des techniciens locaux non préparés à ce genre de besogne (d'où l'emploi du pseudo Ken Barnett, cachant également le coscénariste Ken Wiederhorn d'abord pressenti pour diriger le film). Les producteurs, fort déçus du résultat, bricolèrent de leur côté quelques scènes d'effets spéciaux ajoutant encore à la confusion générale.

DARK UNIVERSE

1993. REAL.: STEVE LATSHAW. SCEN.: PATRICK MORAN. INT.: JOE ESTEVEZ, STEVE BARKETT, BLAKE PICKETT, PATRICK MORAN, WILIAM GREFE, BENTLY TITTLE. PROD.: FRED OLEN RAY, JIM WYNORSKI, CURB. USA.

Écrit et dirigé par les auteurs de **Biohazard : The Alien Force** et **Vampire Trailer Park**, produit par Fred Olen Ray et Jim Wynorski, **Dark Universe** renoue avec la bonne vieille SF des années cinquante et plus particulièrement **Le Pionnier de l'espace** et **Le Monstre**. À chaque fois, un astronaute s'en revient chez nous, porteur d'un mal étrange qu'il s'empresse de propager autour de lui (appelé grippe aviatrice et forme précoce de l'affection qui frappe aujourd'hui nos basses-cours avec le succès que l'on connaît...). Dans ce cas précis, la rencontre avec des spores extraterrestres fait muter notre cobaye involontaire en une sorte d'alien assoiffé de sang s'acharnant sur de pauvres victimes même pas capables de crier *« Vive le spore »* avant de trépasser. Parmi les belles effarouchées : Cherie

Dark Universe. Blake Pickett en de bonnes mains...

Scott (alias Laurie Sherman) et Blake Pickett, une habituée des séries des **Passion and Romance** (choc, mais chic) et des **Sex Files** (entrez donc, la vérité est à l'intérieur !).

DARK WATER

HONOGURAI MIZU NO SOKO KARA. 2002. REAL.: HIDEO NAKATA. SCEN.: TAKASHIGE ICHISE, YOSHIHIRO NAKAMURA ET HIDEO NAKATA, D'APRES KOJI SUZUKI. INT.: RIO KANNO, YU TOKUI, HITOMI KUROKI, ASAMI MIZUKAWA. PROD.: TAKASHIGE ICHISE, OZ PRODUCTIONS. DIST.: DIAPHANA DISTRIBUTION. JAPON.

Cette nouvelle œuvre du réalisateur des deux premiers **Ring** passa en compétition au Festival de Bruxelles en 2002 (où je n'étais pas !), et à celui de Gérardmer l'année suivante (où il obtint le Grand Prix, mais où je n'étais pas non plus, flûte alors...). Par bonheur, la chaîne Frisson eut le bon goût de nous le diffuser l'année dernière, et il suffit d'introduire le DVD enregistré à l'époque dans la fente déjà humide d'émotion de mon lecteur pour pénétrer l'univers impitoyable de Nakata, que t'as plus qu'à mater pour attaquer ta rubrique en vrac... **Dark Water** c'est, comment dire : au début elle est un peu sombre, mais après elle est bonne ! Une jeune femme et sa fille emménagent dans un nouveau logement pour se trouver aussitôt confrontées à d'étranges phénomènes surnaturels en rapport avec la disparition d'une autre fillette habitant autrefois l'appartement de l'étage au-dessus. Nakata se mouille sec dans cette histoire d'eau qui plonge le spectateur en état de grâce, l'horreur pure des premières séquences fantastiques laissant bientôt place à un romantisme tourmenté qui éclate lors de l'étonnante et poétique conclusion. (M141P.58, M149, supplément encarté).

Dark Water (2002). Hitomi Kuroki et la petite Rio Kanno, une histoire d'eau, ou plutôt une histoire d'elles.

DARK WATER

2005. REAL.: WALTER SALLES. SCEN.: RAFAEL IGLESIAS. INT.: TIM ROTH, PETE POSTLETHWAITE, JENNIFER CONNELLY, ARIEL GADE, JOHN C. REILLY. PROD.: DOUG DAVISON, ROY LEE ET BILL MECHANIC, TOUCHSTONE PICTURES. DIST.: BUENA VISTA INTERNATIONAL. USA.

Et encore un **Dark Water**, mais que fait donc la femme de ménage ? *« Eh bien, en voilà du propre ! »* se lamente de son côté Walter Salles. Pourtant, comme osait autrefois le claironner notre bel Arnold Schwarzenegger (**Predator**, **Terminator**. Excusez, je me croyais dans les notules !) : *« Quand un film étranger dégage un certain potentiel, nous sommes obligés d'en tourner le remake pour le transformer en succès. »*. C'est dire si le **Dark Water** US ressemble à son congénère nippon comme deux gouttes d'eau, noyant le spectateur dans des effets horrifiques assez gratuits, sauvé de justesse par l'éblouissante prestation de Jennifer Connelly assez bien immergée dans son rôle. Jennifer mouillée, Jennifer dans l'ascenseur, Jennifer défonçant les portes, Jennifer au lit, Jennifer et damnation... Tout un programme ! (M178.P30).

Dark Water (2005). Jennifer voit double... et des fantômes aussi...

DARK WATERS

OU **DEAD WATERS**. 1994. REAL.: MARIANO BAIANO. SCEN.: ANDY BARK ET MARIANO BAIANO. INT.: LOUISE SALTER, ALVINA SKARGA, PAVEL SOKOLOV, VENERA SIMMONS, MARIYA KAPNIST, VALERI BASSEL. ITALIE/RUSSIE/G-B.

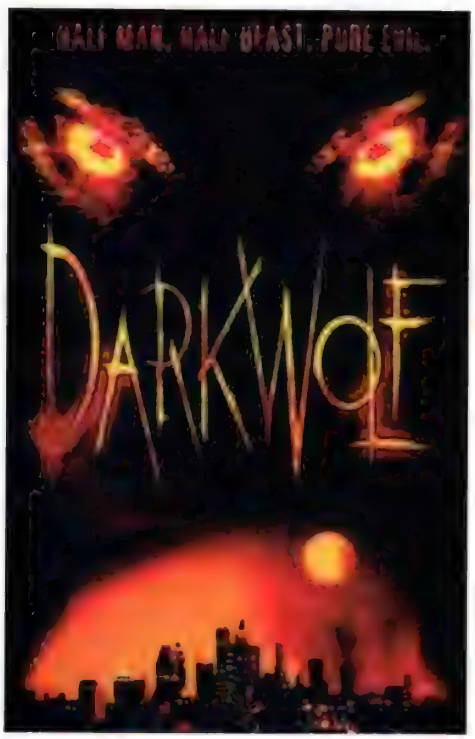
Lors de ce premier (et unique pour l'instant...) long-métrage, le réalisateur reconnaît bien volontiers avoir accumulé toutes les erreurs possibles pour décourager son public. Après trois ans de lutte à tenter de récupérer le négatif bloqué à Rome, **Dark Waters** passa enfin dans les festivals et connut tardivement une sortie DVD d'une luxuriante beauté. De son propre aveu, Mariano est aussi un bouffeur de pellicule, et c'est assez dire si les références abondent dans cette histoire de nonnes possédées du démon que l'héroïne

Dark Waters. Louise Salter rentre au couvent et se convertit sang pour sang.

vient surprendre dans le couvent d'une île lointaine afin d'exorciser les terribles cauchemars issus de son enfance. Stylé, gothique, démonstratif, déconcertant, et parfois maladroit, **Dark Waters** obtint tout de même le Prix du Public au Festival Fantasia de Montréal en 1997.

DARK WOLF

2003. REAL.: RICHARD FRIEDMAN. SCEN.: GEOFFREY ALAN HOLLIDAY ET CHARLES DAVID SCHOLL. INT.: KANE HODDER, RYAN ALOSIO, SAMAIRE ARMSTRONG, JAIME BERGMAN, TIPPI HEDREN. PROD.: STEVEN HIRSCH ET LAWRENCE SILVERSTEIN, DARKWOLF PICTURE COMPANY/20TH CENTURY FOX. USA.



Dark Wolf n'est pas connu comme le loup blanc, certes, mais il faut reconnaître qu'il ne fait pas beaucoup d'efforts non plus. Son histoire est déchirante, pourtant : les lycanthropes s'éteignent, figurez-vous, même s'ils vivent non loin des humains, surveillés par une unité spéciale nommée LAPD (les pédés de Los Angeles, donc...). Car il existe de bons et de mauvais loups-garous, paraît-il. Celui qui nous intéresse ici représente justement le croisement inattendu entre sa race et un redoutable chevalier saxon. Le laissera-t-on se dégoter une nénette pour engendrer une nouvelle dynastie ? Attention, spoiler : non ! À signaler la présence de Tippi Hedren au générique. L'héroïne des **Oiseaux**, dont la vue baisse, ne distinguait plus les méchants volatiles 44 ans plus tard, c'est pourquoi elle s'attaque à des loups-garous un peu plus visibles, en attendant son prochain hit : Tippi Hedren dans **La Vallée des dinosaures** (alias **Jurassic Park 18**) ! À propos de titres, sachez qu'en salles, on dit **Dark Wolf**, et à la vidéo, **DarkWolf**. Donc, prononcez bien : **Dark**... **Wolf**, ou bien **Darkwolf**, sinon personne ne va comprendre ! P.S : au fait, on plaisantait : dans l'histoire Tippi a 900 ans et joue une gentille louve-garou à la vision stupéfiante. Bientôt sur vos écrans : **Tippi vs. The Paramecie's Monster** !

DARK WOODS

VILLMARK. 2003. REAL.: PAL OIE. SCEN.: CHRISTOPHER GRONDAHL ET PAL OIE. INT.: KRISTOFFER JONER, BJORN FLOBERG, MARKO IVERSEN KANIC, EVA ROSE, SAMPDA SHARMA. PROD.: JAN AKSEL ANGELTVEDT, NORSK FILMFOND/SPLEIS A/S. NORVEGE.

Gunnar, l'intraitable producteur norvégien de TV, s'apprête à lancer une nouvelle émission genre ***Koh-Lanta*** mâtiné d'un rien de ***La Ferme célébrités*** (dans laquelle on s'aperçoit que, comme nous le démontrait autrefois George Orwell, les animaux parlent bien mieux que les humains !). Pour tester le concept, l'équipe part en repérage sur les lieux et les ennuis commencent aussitôt la tente plantée, avec l'élimination progressive des participants. Mais Pal n'est pas une oie, ce survival à la **Blair Witch** façon omelette norvégienne parvient à surprendre et obtint un franc succès dans tous les festivals où il ramena sa pellicule : Bruxelles, Rotterdam ou Cinenygma (Luxembourg), où il remporta le Méliès d'Argent. Car, comme l'affirme le slogan, *« De skulle holdt seg unna det vannet »* ! Faut reconnaître : même en norvégien, ça impressionne...

DARK WOODS

2006. REAL.: JAKE DANIELS. SCEN.: ROYCE FREEMAN ET JAKE DANIELS. INT.: BOB GLAZIER, JAKE DANIELS, JOE VIDA, CAROLYN MORSE, TRISH DEMPSEY. PROD.: JACOB D. BERLINGHOFF, JDB PRODUCTIONS. USA.

Jake Daniels ne marche pas au huit ans d'âge, mais aux travaux forcés. Réalisateur, scénariste, coproducteur, acteur, il assure aussi le montage et s'occupe des cascades. Traumatisé par **Halloween** et **Vendredi 13** dès son enfance, il rêve d'en livrer un mix bien saignant et réunit quelques copains. Puis il jette une poignée de billets sur la table et explique l'affaire : *« Bon les gars, voici le budget prévu, 500 000 dollars, ça va dépoter grave dans les chaumières, chier velu dans le ventilo. ». « Mais, Jake, y'a que 5000 dollars, là »* gémit aussitôt l'équipe. *« Ah, oui tiens, y'avait pas un billet de 495 000 dollars avec, vous êtes sûrs ? Bon, j'ai dû me tromper en les comptant, alors ! Pas grave, on va se rattraper sur le scénar. Et là, les cop's, je vois grand ! Imaginez un camp d'été abandonné depuis vingt ans après une série de meurtres inexpliqués. Vous mordez le tableau : du jamais vu. Or voici qu'un nouveau propriétaire rouvre le camp et que de nouveaux meurtres se produisent à la surprise générale ! Hein, si on ne gagne pas un Oscar avec ça, voire à la rigueur les palmes académiques, ou pour le moins le mérite agricole, je me fais cinéaste ! »* Aux dernières nouvelles, Jake Daniels chercherait un distributeur assez téméraire pour s'occuper de son film. À vot' bon cœur, m'sieurs dames...

DARKENED ROOMS

1929. REAL.: LOUIS J. GASNIER. SCEN.: MELVILLE BAKER. INT.: NEIL HAMILTON, DAVID NEWELL, EVELYN BRENT, GALE HENRY, WALLACE MACDONALD, DORIS HILL. PROD.: PARAMOUNT FAMOUS LASKY CORP. USA.

Français d'origine, Louis J. Gasnier signe ses premières œuvres dès 1905, puis s'expatrie aux USA, où il connaît le succès grâce à ses films à épisodes avec Pearl White (**Les Périls de Pauline**, **Les Mystères de New York**), qui devaient bouleverser la planète et lancer la mode du serial. Le genre policier à énigme reste sa grande spécialité, qu'il saupoudre volontiers de surnaturel pour mieux corser l'ambiance. **Darkened Rooms** décrit l'association d'un photographe passionné d'occultisme et d'une voyante invoquant les esprits d'êtres récemment disparus afin de détrousser leurs parents fortunés. Une

ancienne chanteuse (Evelyn Brent) accepte de les aider en jouant les médiums parlant avec la voix des défunts, ce qui dans un film muet aurait pu relever de l'exploit, si les techniciens de la Paramount n'expérimentaient pas ici de nombreux effets sonores censés rendre encore plus terrifiantes les communications avec l'au-delà. Au secours, ne coupez pas !

THE DARKER SIDE OF TERROR

1979. REAL.: GUS TRIKONIS. TV. SCEN.: AL RAMRUS ET JOHN HERMAN SHANER. INT.: RAY MILLAND, ROBERT FORSTER, DAVID SHEINER, ADRIENNE BARBEAU, DENISE DUBARRY, JIM NOLAN, HEATHER HOBBS, MADELEINE SHANER. PROD.: AL RAMRUS ET JOHN HERMAN SHANER, BOB BANNER ASSOCIATES/SHANER-RAMRUS PRODUCTIONS. USA.

« *Quand l'homme fut dépassé par la science* » proclame la jaquette vidéo dans un passé des plus simples. C'est dire si le cinéphile part confiant sur ce téléfilm de Gus Trikonis, qui n'a pourtant pas signé que des chefs-d'œuvre. Et, en effet, l'intérêt n'est pas toujours au rendez-vous, malgré les efforts de Ray Milland et d'Adrienne Barbeau présents au générique. Le thème de Frankenstein revisité façon clonage nous vaut la naissance en éprouvette d'un double de Robert Forster (était-ce bien nécessaire ?). Bientôt lâché dans la nature, le cobaye tue son créateur, puis son double, ceci afin de s'approprier sa femme, la belle Adrienne Barbeau précitée (*« Il va me la barboter »* se plaignait déjà le malheureux de son vivant. Eh oui, pauvre homme !). Le maigre suspense se résume à une lueur dans l'œil du clone alors soumis à une violence incontrôlée, et à un final qui laisse planer le doute sur l'identité du modèle survivant revenu se coucher dans le lit d'Adrienne. À la limite, il y avait assez de place pour deux...

DARKEST AFRICA

1936. REAL.: B. REEVES EASON ET JOSEPH KANE. SERIAL EN 15 EPISODES. SCEN.: TED PARSONS, JOHN RATHMELL. INT.: CLYDE BEATTY, MANUEL KING, RAY BERNARD (RAY « CRASH » CORRIGAN), WHEELER OAKMAN. PROD.: NAT LEVINE, REPUBLIC PICTURES. USA.

Encore sous le choc des premiers **Tarzan** avec Weissmuller, le serial investit la jungle dans les années trente pour proposer pour pas cher des épisodes truffés d'animaux sauvages, ou tout du moins de stock-shots d'animaux sauvages, ce qui revient presque au même. Le dresseur Clyde Beatty, vedette de **The Big Cage** et du serial **The Lost Jungle** (il jouera son propre rôle dans **Abbott et Costello en Afrique**, vague parodie de **King Kong**) y fait équipe avec Baru, un jeune Tarzounet flanqué de son gorille Bongo (en fait, le spécialiste Ray « Crash » Corrigan costumé en singe, qui interprète également le chef de la tribu primitive des hommes-volants !). Tout cela fleure bon le kitsch absolu : les décors carton-pâtent à mort, les indigènes volants volent vraiment, les étrangers aussi, d'ailleurs, friands de diamants verts, et il s'agit là du premier serial de la célèbre Republic, qui allait bientôt nous offrir les assez frétillants **Undersea Kingdom**, **Dick Tracy**, **Fu Manchu**, **Captain America**, **Zombies of the Stratosphere** (mais oui, ça existe !), **Jesse James**, **Doctor Satan**, **Captain Marvel**, et autres **Zorro** heureux...

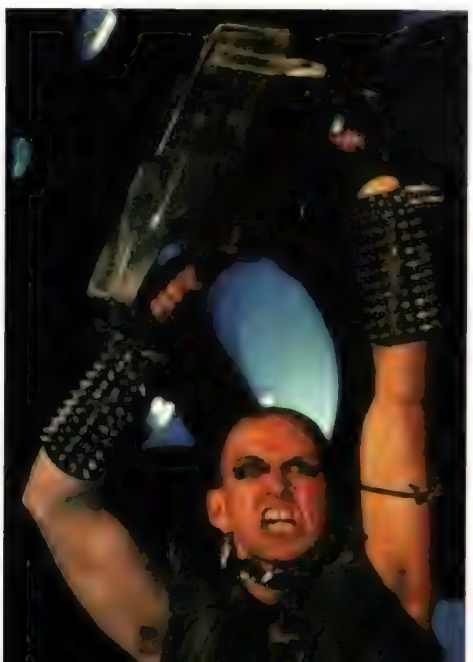
Darkest Africa. Le dompteur Clyde Beatty combat l'indicible d'une main et risque un procès de l'autre (surprenante photo issue de la collection de notre ami Jean-Pierre Jackson).

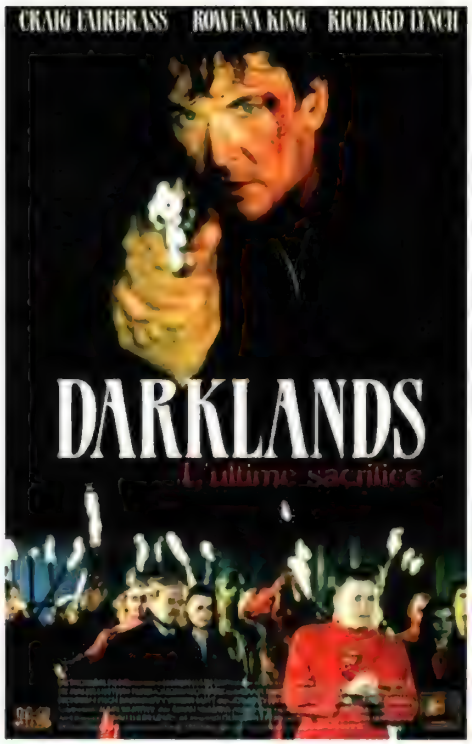
DARKLANDS

VID.: DARKLANDS, L'ULTIME SACRIFICE. 1996. REAL. ET SCEN.: JULIAN RICHARDS. INT.: CRAIG FAIRBRASS, DAVE DUFFY, ROWENA KING, ROGER NOTT, JON FINCH, RICHARD LYNCH. PROD.: PAUL BROOKS, PROLIFIC FILMS LTD. G-B.

Le héros, reporter de son état, enquête sur la mystérieuse disparition d'une personne au Pays de Galles, et finit par percer les agissements d'une société secrète pratiquant les sacrifices humains. Au fur et à mesure de ses investigations – tel Sissi, face à son destin –, il découvre en même temps le secret de sa naissance et son implication dans cette ténébreuse affaire. **Darklands** courut les festivals (Bruxelles, Cognac, Rome...), et obtint diverses récompenses (Porto, Manchester, Madrid...) grâce à l'originalité de son script et la rigueur de son récit. Julian Richards aborde le thème rebattu du paganisme, mais pour le replacer dans son contexte politique en tant que rébellion contre un système économique entraînant le recours à d'anciennes traditions locales et au fanatisme meurtrier. Une référence au Samain, célébré par les Celtes avant l'ère chrétienne. Ces manifestations macabres visaient à s'attirer les bonnes grâces des défunts par des procédés assez proches des excentricités collectives d'une actuelle fête d'Halloween aux origines typiquement druidiques. Le film ressort en ce moment sous le nouveau titre de **Messiah**. (M11P.57).

Darklands. Du gothisme, oui, mais tronçonné d'une bonne pointe de gore, quand même...

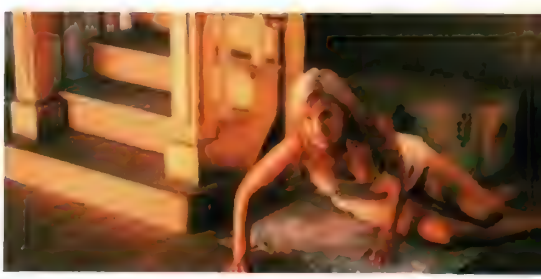




DARKLY NOON

OU **THE PASSION OF DARKLY NOON**. 1995. REAL. ET SCEN.: PHILIP RIDLEY. INT.: BRENDAN FRASER, ASHLEY JUDD, LOREN DEAN, LOU MYERS, VIGGO MORTENSEN. PROD.: DOMINIC ANCIANO, ALAIN KEYTSMAN, FRANK HENSCHKE. FUGITIVE FEATURES/HAUSKUNST FILMPRODUKTIONS. DIST.: E.D. DISTRIBUTION. G-B/ALLEMAGNE/BELGIQUE.

Darkly Noon, retrouvé inconscient dans la forêt, une Bible à la main, est recueilli par une mystérieuse femme vivant avec son compagnon dans une demeure isolée. Un lieu hors des normes et du temps, où la passion du jeune homme pour son hôtesse tourne à la folie furieuse dans un combat d'une rare intensité entre désir et frustration, jusqu'à une conclusion douloureusement radicale qui achèvera les plus résistants. Après **L'Enfant miroir**, Philip Ridley reprend le thème de l'être torturé dans son monde intérieur, confondant peu à peu le réel et l'imaginaire. Darkly Noon souffre d'hallucinations, passant du romantisme à la cruauté, retournant la violence engrangée contre lui-même, puis contre les autres, dans un curieux phénomène de catharsis libératoire assez jusqu'au-boutiste. S'il se regarde un peu filmer, avec ses faux airs de David Lynch, Ridley frappe fort et juste dans une introspection mentale réglant son compte à toute les religiosités, d'où qu'elles viennent. En compétition au 14e Festival de Bruxelles (1997), et vu en février dernier sur la chaîne Action. (M99P.30,M103P.32).



Darkly Noon. De la folie furieuse à tomber par terre !

INDONESIAN FANTASY

Le décryptage de Conan dans ce numéro est l'occasion de partir à la découverte des films de fantasy et d'heroic fantasy les plus méconnus du globe. Et par Crom, il y en a !

Sur cette double-page, de gauche à droite et de haut en bas : Du rêve en barre avec la jaquette VHS et une photo du Justicier contre la reine des crocodiles, et une photo et la jaquette VHS (quelle symétrie) du Guerrier des ténèbres. On termine avec la jaquette du DVD français de La Revanche de Samson.

Ce que l'on appelle – par la force de l'habitude – « fantasy » n'est pas plus anglo-saxon que la choucroute garnie. Quêtes magiques, guerriers surpuissants, dieux oubliés et créatures mystérieuses peuplant les bois et les eaux (pour résumer grossièrement ce qu'est la fantasy – pour en savoir plus sur le sujet, reportez-vous à l'ouvrage édité par les excellentes éditions Les Moutons Électriques : *Panorama illustré de la fantasy & du merveilleux*)... Autant d'éléments que l'on retrouve dans toutes les cultures, de la Grèce Antique aux Philippines, en passant par la Russie. Bref, dans quasiment tous les pays du globe. Dans le domaine, c'est avant tout la fantasy cinématographique d'obédience anglo-saxonne qui domine, suivie de près par nos amis italiens, qui ont facilement transposé dans les aventures de héros comme Yor ou Thor l'esprit qui animait leurs péplums d'antan. Pourtant, ces pays sont loin d'être les seuls à avoir prêché la bonne parole, et nombre d'œuvres plus ou moins obscures méritent amplement d'être (re)découvertes et traitées avec le même respect que les grosses productions ricaines.

MUSLIM POWER !

On commence ce petit tour d'horizon par l'Indonésie, nation chère au cœur des amateurs de cinéma populaire (même si les productions locales restent dans l'ensemble difficile d'accès) ayant produit moult films épiques, dont, en tête, la sublime série du **Guerrier**. À partir des années 50 et jusque dans les années 70, le pays connaît un engouement sans précédent pour la bande dessinée. Des artistes comme John Lo, R.A. Kosasih, Ganes T. H., Jan Mintaraga, Hans Jaladara ou encore Djair Warni vont « transposer » le célèbre théâtre d'ombres (le wayang) sous forme de BD. Kosasih est le premier à se lancer, avec des personnages comme Sri Asih, Sri Dewi et des adaptations de mythes indiens comme le Mahabarata. Ganes T. H. lui emboîte le pas avec *Si Buta dari Gua Hantu*, qui entame sa publication en 1968. Héros s'étant crevé les yeux (!) afin de

pouvoir faire face à un tueur aveugle qui terrorise le pays, Si Buta devient un gros succès du genre et ne tarde pas à attirer l'intérêt de producteurs. Deux ans plus tard, ce sabreur d'exception toujours accompagné d'un petit singe apparaît donc dans les salles sous les traits de l'acteur/réalisateur Ratno Timoer. Le public apprécie, et plusieurs autres aventures du guerrier aveugle suivent : **Misteri di Borobudur** (1971), **The Warrior with the Cane Sword** (1972) ainsi que, bien plus tard, **Blind Warrior** (1987), réalisé par Timoer. De son côté, Hans Jaladara accouche en 1968 d'une BD mettant en scène le guerrier sans peur Panji Tengkorak, qui passe au cinéma en 1971, puis en 1985. Djair Warni (ou Djair, comme il signe ses BD) crée à la même période plusieurs autres héros, dont Jaka Sembung. Ce dernier est un jeune guerrier des environs de Jakarta qui lutte contre l'envahisseur colonialiste hollandais (un antagonisme habituel dans la BD de l'époque). Là encore, le succès est au rendez-vous, et le personnage investit naturellement le grand écran. C'est Barry Prima, l'une des figures phare du cinéma musclé d'alors, qui reprend le rôle dans un film réalisé par Sisworo Gautama Putra (nous vous parlions de ses **Primitifs** il y a quelques numéros) et simplement nommé **Jaka Sembung** (1981), plus connu sous son titre international **The Warrior** (**Le Guerrier** chez nous).

ENTER THE WARRIOR

Quiconque a vu un épisode de la série du **Guerrier** vous le dira, on ne fait plus de films comme ça de nos jours. En fait, même à l'époque du tournage du tout premier épisode, l'Indonésie est le seul pays (suivi par Hong Kong, qui accouche parfois d'œuvres bien barrées comme **The Boxer's Omen**) à produire des péloches aussi folles. **Le Guerrier** (et ses suites) est un moment de cinéma hors du temps, une œuvre fantastique, aussi bien dans sa forme que dans sa logique de production. Même si le budget est ridicule (correspondant probablement au budget déodorant de **Conan le barbare** – vraiment pas grand-chose, donc), Putra n'hésite pas à matérialiser les scènes les plus folles, saignantes et merveilleuses, tout en étant conscient qu'il ne pourra jamais leur conférer un authentique réalisme. D'un côté, vous avez **Le Seigneur des Anneaux**, de l'autre **Le Guerrier.** Soit un film conçu et marketé à coups de sommes astronomiques, et une bande tournée avec deux francs six sous, mais respirant la sincérité et un véritable amour du cinéma... et devant lequel on ne s'ennuie jamais. Quelques années plus tard, Jaka Sembung rencontre Si Buta dans un crossover de rêve, **Le Guerrier des ténèbres** (1983) de Dasri Yakob. Même si le métrage se montre moins éblouissant que le premier, il n'en constitue pas moins un sympathique épisode de la série (dont on apprécie tout particulièrement le ton totalement misogyne !). Prima poursuivra ses exploits dans deux aventures pelliculées, **Le Guerrier contre le ninja** (tout un programme !) et un inédit en Occident, **Jaka Sembung dan Dewi Samudra** en 1990.

Autre héros issu des komiks locaux, Golok setan, créé par Man, est également incarné par Barry Prima dans **Le Justicier contre la reine des crocodiles,** nouvelle incursion dans l'heroic fantasy de l'infatigable Ratno Timoer. Ce film, peut-être encore plus que la série du **Guerrier,** symbolise toute la splendide démesure du cinéma populaire indonésien et, plus largement, une certaine conception du 7e Art. Magie, combats et gore sont au cœur de ce petit joyau qui peut non seulement se vanter d'être un véritable festival visuel (ah, la scène du méchant volant sur une pierre !), mais qui offre de surcroît quelques magnifiques séquences (la chevauchée sur la montagne sur fond de ciel orangé, les passages sous-marins...).

La série du **Guerrier** et **Le Justicier contre la reine des crocodiles**, comme les autres films de fantasy (et, plus largement, d'action) indonésiens, font la part belle au silat (terme générique désignant les arts martiaux locaux). Le résultat est donc relativement différent de ce que l'on a l'habitude de voir dans le cinéma hongkongais. Pas d'armes en plastique comme chez la Shaw Brothers, les sabres sont ici authentiques. Les techniques sont aussi plus variées, incluant notamment des frappes à partir du sol, l'une des particularités du silat.

SAMSON CONTRE LES HOLLANDAIS

Concluons ce petit tour d'horizon par un autre film de Sisworo Gautama Putra datant du milieu des années 80, le bien nommé **La Revanche de Samson**. Cherchant cette fois à surfer sur le succès de **Conan**, le film met en scène un authentique bodybuilder assez inexpressif originaire d'Australie. Apparemment, on ne trouve pas ce genre de bonhomme sur place... Bref, ce métrage oppose notre beau (enfin, c'est vite dit) héros aux méchants Hollandais qui terrorisent son pays. Sans retrouver la classe des aventures du Guerrier ou du Justicier, cette production surprend cependant par ses excès graphiques, malgré une certaine retenue à laquelle le cinéma du cru ne nous avait pas habitué. Ce dernier connaît alors une période très difficile (de nombreux techniciens sont au chômage et le nombre de productions ne cesse de baisser), et ce **Samson dan Delilah** (titre original) sonne la fin d'une ère glorieuse. Que le rêve fût beau !

Julien SÉVÉON

ANNA NICOLE SMITH

« J'AI TELLEMENT DE CHOSES AU MENU - COMÉDIE, MANNEQUINAT, SCÉNARIOS DE FILM - QUE JE MOURRAI PROBABLEMENT À 37 ANS COMME MARILYN. »

Pour opportuniste qu'elle soit, cette épitaphe trouvée sur le site de l'édition US de *FHM* (et tirée d'un entretien accordé il y a dix ans au magazine) a au moins un mérite : rappeler qu'au-delà du caractère sordide de son trépas et des litiges liés à sa succession, Anna Nicole Smith était aussi (surtout ?) une actrice. Son ascension aussi scandaleuse que fulgurante, que des nécros venimeuses ont ressassée jusqu'à la nausée (enfance misérable, strip-teases dans des bouges texans, pages centrales de *Playboy*, mariage controversé avec un milliardaire grabataire), n'a en effet pas tardé à attirer l'attention des pourvoyeurs de séries Z. C'est donc sous les auspices de la société PM Entertainment, sise à Las Vegas, qu'Anna Nicole tourne en 1995 et 1997 deux pures bandes d'action emballées par un certain Raymond Martino. Dans **To the Limit**, elle s'associe avec la mafia locale pour régler ses comptes avec une tentaculaire organisation de tueurs à gages. Quant à **Skyscraper**, il la dépose, avec son pilote d'hélico de mari, au sommet d'un building occupé par des terroristes, pour un aimable démarquage de **Piège de cristal**. On aurait pourtant tort de trop en rire : ces rôles étaient bien à la mesure du physique d'exception de celle qui naquit en 1967 sous le nom de Vickie Lynn Hogan. Culminant à plus d'un mètre quatre-vingt, cette force de la nature était en outre capable d'ingurgiter des kilomètres de hamburgers, comme l'ont constaté les (rares) spectateurs de la récente émission de télé-réalité ***The Anna Nicole Show***. Plus encore, son anatomie sculptée à grands coups de silicone, de chirurgie esthétique, de boulimie et de régimes hasardeux, avait fini par créer une sorte de corps mutant, propice à toutes les transformations. Déjà, son apparition dans **Y a-t-il un flic pour sauver Hollywood ?** (où l'on croise aussi le footballeur assassin O.J. Simpson, autre habitué des sagas judiciaires au long cours) l'amenait à révéler à Leslie Nielsen son intimité, dont sortait une verge de taille ! Et l'encore inédit **Illegal Aliens** signé David Giancola, qui devait marquer son retour à l'écran, la met à la tête d'un trio d'extraterrestres prenant la forme d'accortes bimbos pour sauver la Terre d'une invasion spatiale. C'est pourquoi, au jeu des comparaisons, on la rapprocherait plutôt de la pulmonaire Jayne Mansfield, qui était elle-même une façon de remake de Marilyn Monroe, en plus vulgaire et surtout en plus artificiel. Car en parodiant jusqu'à l'excès les attributs du glamour, Anna Nicole Smith ne s'inscrivait pas dans la grande tradition du cinéma américain, mais plutôt dans une imitation déviante et littéralement décalée par rapport aux réalités du star-system. Pour comble d'ironie, l'acte de décès indique que sa mort est survenue à Hollywood… en Floride. À l'instar de beaucoup d'épisodes de sa tragique destinée, ça ne s'invente pas.

Gilles ESPOSITO

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES, 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

LE TITRE MYSTERIEUX

Ce document rare nous dévoile comment Gilles Esposito a, durant sa jeunesse, sculpté son corps de dieu grec. *« Allez, encore 150 portés, et je démembre des mamies pour travailler mes deltoïdes ! »*

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le N° 194, il fallait reconnaître **Aux portes de l'au-delà** de Stuart Gordon. Félicitations à Carine Tari, Jean-Philippe Guedez, Gilles Oliver, Philippe Millot et Benoit Brouhez.

■ Ach. **Atlantis terre engloutie, La Fille de Dracula, L'Invasion des araignées géantes, La Légende du loup-garou, Le Secret de la banquise, Dimanche noir, En route pour la gloire, Cujo, Solar Crisis, C'était demain, La Fille du loup-garou** *(a de gros problèmes pileux...)*, **Les Chats du diable, Les Maîtresses de Dracula, La Colère d'Achille, La Maison de Dracula, La Revanche de Frankenstein, Les Légions de Cléopâtre, Le Mystère du temple hindou, Le Colosse de Rome**. Tél. : 01 69 43 85 33 (avant 19h).

■ Vds *Craignos Monsters*, Mad Movies et Écran fantastique épuisés et non épuisés (vente par numéros), Fantastika, Génération séries, Monster Bis, Midi minuit fantastique, Impact + nombreux fanzines, affiches cinéma, dossiers de presse, DVD et VHS... Maduli Coralie, 1 rue de Sully 01100 Oyonnax.

■ Ach. (à prix raisonnable) BD adultes Elvifrance (*Zara, Wallenstein, Maghella, Incube...*) et romans gore Fleuve noir (après le numéro 100). Vds à bon prix un lot de figurines ***Cosmocats***. Christophe : 06 63 41 35 44.

■ Rech. **Face à la mort 4, Death : The Ultimate Horror, Death Scenes 1 et 2, Blast-Off Video Violence, Traces of Death, Women of the World, Dämonenbrut** (d'A. Bethmann) et beaucoup d'autres *(toi, tu aimes la vie, les fleurs et les petits animaux...)*. Échange possible parmi 900 DVD. Cyrille Paris, La Palisse 1 Bat. A 07160 Le Cheylard.

■ Rech. en VHS originales : **La Vie fantastique de Bruce Lee** (PCV) et **Goodbye Bruce Lee** (Platinium video). Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez 65000 Tarbes.

■ Collectionneur propose nombreuses VHS et DVD : **Le Cabinet du Docteur Caligari** (1962), **Maciste aux enfers** (1925), **House of Dracula** (1945), **Monster on the Campus** (1958), **The Monolith Monster** (1957), **La Maison ensorcelée** (1968), **Brazil** (1984), **Le Vampire et le sang des vierges** (1967), **Les Amants d'outre-tombe** (1965), **Les Maîtresses de Dracula** (1960), **La Nuit du loup-garou** (1961), **Phantom from Space** (1953), **Spaceman contre Satellite** (1958), **The Giant Claw** (1957), etc. Importante liste contre 4 timbres. D. Vanleene, 315 rue Taffin 62730 Les Attaques.

■ Vds mon âme au Diable *(attends, je lui demande... Ben ça l'intéresse, mais il faudrait le rappeler demain entre 12h et 14h, il a piscine là. Et il me demande si tu prends les tickets restau ?)*, et aussi Mad Movies 1987 à 2007 collection quasi-complète, VHS rares VO ou VF (nombreux Hammer, Christopher Lee, Jess Franco... ex : **Sword of Sherwood Forest** de T.Fisher, **Diagnostic : meurtre** de Sydney Hayers, **Nico l'arnaqueur** de Bruno Corbucci). Vds également affiches neuves sur papier glacé du concert de Ben Harper à Toulouse le 9 octobre 2006, format 38x60, 50 exemplaires disponibles. En CD nombreux disques de Bill Laswell et Scorn. David au 06 14 10 62 26 après 19h.

■ Collectionneur propose nombreuses séries TV américaines années 60 à 80. 3 DVD achetés et + = port offert. Vds également poupée visiteur de la série ***V***, 12 pouces, années 80, neuve en boîte, 250 euros, port compris, à débattre. Règlement en plusieurs fois possible. Réponse assurée contre enveloppe à vos nom et adresse + 3 timbres non collés. Contact : Mr Ramousse Arnaud, 25 bis Val de Gorbio 06500 Menton.

■ Vds VHS, nombreux livres français et anglais, affiches, trading cards, BD, photos sur le cinéma d'horreur et ***X-Files***, bas prix, liste sur demande. Tél. : 04 74 24 47 61.

■ Ach. posters des plus grands héros du fantastique (couv. Impact), B.O. **Darkside, Simetierre, Creepshow 2**, enregistrement TV ***Les Enfants du rock*** spécial Indochine. Cherche fans de rock et de fantastique sur Paris et musiciens pour former un groupe de rock. Contacter Thierry au 06 13 82 82 42.

LES ÉTRANGES NUITS DU CINÉMA

Du jeudi 5 au dimanche 8 avril 2007 | Temple-Allemand | La Chaux-de-Fonds | Suisse
Ouverture des portes à 20 heures | Entrée : CHF 20.– (dégressif) | Abonnement : CHF 60.–
Boisson gratuite si déguisé(e)s | www.2300plan9.com | info@2300plan9.com

2300 PLAN 9

Jeudi 5 avril 2007 : nuit des « courts mais trash » | Vendredi 6 avril 2007 : nuit des « seuls contre tous »
Samedi 7 avril 2007 : nuit des désaxés | Dimanche 8 avril 2007 : nuit de l'AOC

25 places à gagner ! Pour cela veuillez envoyer sur papier libre, vos nom, adresse et numéro de téléphone à : MAD MOVIES « Les Etranges Nuits du Cinéma » 6, rue Rodier - 75009 Paris - avant le 2 avril 2007. Vous serez contacté par téléphone, afin que vous puissiez retirer vos invitations sur place.

DÉJÀ DISPONIBLES

SAISON 1
L'INTEGRALE 11 DVD

SAISON 2
L'INTEGRALE 11 DVD

SAISON 3 VOL1
DIGIPACK 6 DVD

SAISON 3 VOL2
DIGIPACK 5 DVD

SAISON 4 VOL1
DIGIPACK 5 DVD

SAISON 4 VOL2
DIGIPACK 6 DVD

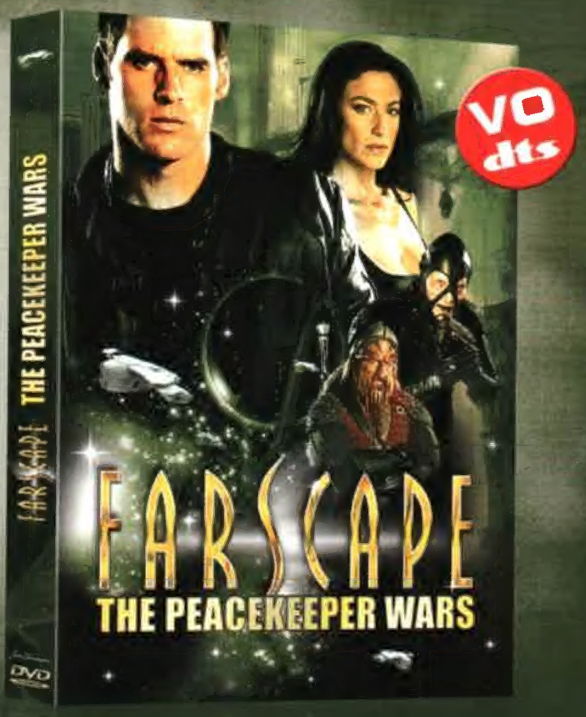
De nombreux bonus en VOST à découvrir :
Interviews – Commentaires audio
Anecdotes – Documentaires... dts en VOST.

G.C.T.H.V. DISTRIBUTION

LA SÉRIE DE SF LA PLUS INNOVANTE DU 21ÈME SIÈCLE !

LA GUERRE INTERPLANÉTAIRE EST EN ROUTE, JOHN CRICHTON POURRA T-IL SAUVER L'UNIVERS ?

FARSCAPE
THE PEACEKEEPER WARS



DISPONIBLE LE 24 FEVRIER 2007

BONUS EN VOST :

- MAKING OF
- BANDES ANNONCES
- GALERIE DE PHOTOS
- LIENS INTERNET

PLÉBISCITÉ PAR TOUS LES FANS, CET ULTIME OPUS EST UN RÉCITAL D'EFFETS SPÉCIAUX ET DE SUSPENSE.

ASIAN SIDE

JOUISSEZ DES PLAISIRS DE L'ASIE !

pour la 1ère fois à

9.99€ LE DVD*

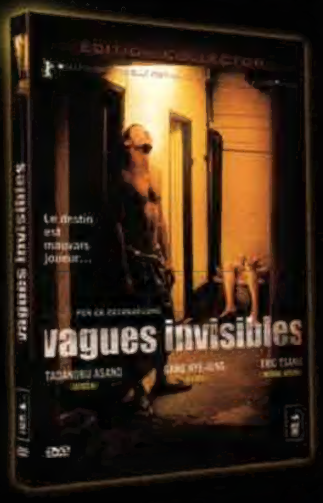
* Prix public unitaire conseillé.

LA COLLECTION DES MEILLEURS RÉALISATEURS ASIATIQUES :

PARK CHAN-WOOK
TAKASHI MIIKE
KIM KI-DUK
KIM JEE-WOON
...

DISPONIBLES EN DVD

NIHON FR



Vagues invisibles

TADANOBU ASANO *(ZATOÏCHI)* GANG HYE-JUNG *(OLD BOY)* ERIC TSANG *(INFERNAL AFFAIRS)*

LA NOUVELLE VAGUE DU THRILLER ASIATIQUE

EN DVD COLLECTOR

inrockuptibles dvdrama.com Le premier quotidien du DVD WWW.WILDSIDE.FR SCORE WILD SIDE VIDEO

© 2006 - INVISIBLE WAVES B.V. Tous droits réservés